



LE THEATRE

DE MONSIEUR

B A R O N,

TOME TROISIEME.

LE THEATRE

DE MONSIEUR

BARON,

AUGMENTÉ DE DEUX PIECES qui n'avoient point encore été imprimées, & de diverses Poésies du même Auteur.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

AUX DÉPENS DES ASSOCIÉS.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

LE JALOUX,

COMEDIE.



ACTEURS.

MONCADE, (LE JALOUX), Amant de Mariane.

DAMIS, Ami de Moncade.

LE MARQUIS, Amant de la Comteſſe.

PASQUIN, Valet de Moncade.

JASMIN, Valet de Moncade.

BASQUE, Laquais du Frere de Julie.

JULIE, Mere de Mariane.

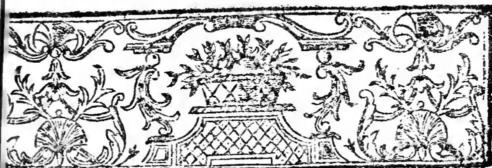
MARIANE, Fille de Julie, Amante de Moncade.

LA COMTESSE, Amante, de Moncade.

LEONOR, ſous le nom de Clitandre, Sœur de Moncade.

MARTON, Suivante de Julie.

La Scene eſt à Paris, dans une Salle de la maiſon de Julie.



LE JALOUX,

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *tenant un flambeau.*

MA foi, fur l'efcalier, on gele franchement,
Ici, j'enragerai du moins plus chaudement.
Que de cuifans chagrins en fervant on effuie !
Moncade ne vient point ! morbleu que je m'ennuie !

Je ſuis depuis dix ans, (le fatiguant métier !)
Ou devant une porte, ou ſur un eſcalier,
Ou derriere un caroſſe, aſſez mal à mon aiſe,
Ou marchant à grands pas à côté d'une chaiſe,
La nuit comme le jour preſque toujours debout,
Bûvant & mangeant peu, quelquefois point du tout :
Et pour ſurcroit d'ennuis, Moncade, mon cher Maître
Eſt devenu ſi fou, que dans Paris peut-être,
Que dis-je dans Paris? d'ici juſqu'au Perou,
On trouveroit à-peine encore un pareil fou.
Amour, cruel Amour, que tu fais de ravage !
Ce jeune homme autrefois ſi modéré, ſi ſage,
Modeſte en ſon maintien, chaſte dans ſes diſcours,
Dans le bien, dans l'honneur, coulant de ſi beaux jours,
Libéral, complaiſant, civil, affable, honnête,
Ne parle maintenant que de caſſer la tête.
Furieux, ſans raiſon, il cherche à tout propos
A me rompre les bras, à me briſer les os,
Il ſait en cent façons nous varier la choſe.
Amour, cruel Amour, quelle métamorphoſe !
Du logis juſqu'ici, d'ici juſques chez nous,
Quand on nous voit paſſer, l'un dit, c'eſt ce jaloux ?
L'autre dit, prenant part à mon ſort déplorable,
Voilà Paſquin, voilà ce pauvre miſérable.
Les plaiſans du quartier ne s'en tiennent pas là.
J'eſpere quelque jour qu'on nous chanſonnera.
Mon Maître alors.... C'eſt lui, je l'entends, comme il crie !

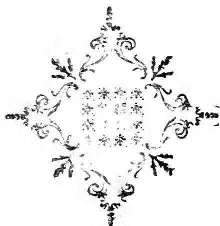
MONCADE *dans l'appartement de Julie, dit :*

Ne vous emportez point, Madame, je vous prie :
Vous ne me reverrez jamais.

PASQUIN.

Ah, le bourreau.
Vite, vîte, Pasquin, allume ton flambeau.

Il va allumer son flambeau à des bougies qui sont sur une table.



SCENE II.

PASQUIN, MONCADE.

MONCADE *se tourne vers l'appartement.*

IL falloit entre nous une affaire éclatante
Pour vous déterminer ; ah ! vous voilà contente.
Que fais-tu là, maraut ?

PASQUIN.

Monsieur, je vous attends.

MONCADE *le jette par terre d'un coup de pied.*

Apprends, pour me répondre, à prendre mieux ton tems.

PASQUIN *en se relevant.*

Cet homme n'est-il pas d'un aimable commerce ?
Je crois que jour & nuit quelque diable le berce.

MONCADE.

N'ayez plus désormais nulle appréhension,
J'en jure, je tiendrai ma résolution.
Pouvois-je me flatter d'une autre récompense ?

PASQUIN.

C'eſt la ſuite ou la fin de quelque impertinence.

MONCADE.

Hem ? plaît-il ? parles-tu ?

PASQUIN.

Je ne ſuis pas ſi ſot.

MONCADE.

Je te romprai les bras ſi tu dis un ſeul mot.

PASQUIN.

Ce prélude fait voir que je n'en ſuis pas quitte.

MONCADE.

Ne puis-je au moins cacher le trouble qui m'agite ?
Pour ce Marquis, vantez ſon honneur, ſon crédit,
Gardez-le, j'y conſens, je vous l'ai déja dit ;
Mariane eſt déja l'objet de ſa tendreſſe.
En ſortant, il parloit ſans doute à la Comteſſe.
Que diſoit-il ? Hé bien ! tu n'as rien entendu ?
Il parloit bas ? Plaît-il ? Quoi ? Tu ne l'as pas vu ?
Tu te moques de moi ?

Il donne un ſoufflet à Paſquin.

PASQUIN.

Comment faut-il donc faire ?
Si je parle, on me bat, & quand je me veux taire,
Egalement battu...

MONCADE *mettant l'épé à la main.*

Tu raisonnes, coquin?

PASQUIN.

Je suis mort.

SCENE III.

MONCADE, PASQUIN, DAMIS.

DAMIS.

EST-CE vous? Quoi? l'épée à la main?
Et chez Julie! ah Ciel! où pensez-vous donc être?
De vos transports jamais ne serez vous le maître?
Suivrez-vous en aveugle & sans réflexion
Le bouillant mouvement de votre passion?
De tant d'égaremens, n'avez-vous point de honte?
Ah! que de mes conseils vous faites peu de compte.
Je m'y prends cependant de toutes les façons.

MONCADE.

Que vous me fatiguez, & vous & vos leçons.

DAMIS.

e n'en suis point surpris : un ami franc, sincere,
larement trouve l'art de reprendre & de plaire ;
t si ce que j'ai dit vous repugne, entre nous,
Ne m'en accusez point, n'en accusez que vous.
Quel désordre effroyable ! est-ce ainsi qu'on en use !
A vos égaremens je ne vois plus d'excuse.
Vous m'entendrez toujours parler à cœur ouvert.
Quel injuste soupçon vous aveugle & vous perd ?
De quel droit venez-vous troubler une famille ?
Outrager tour-à-tour une Mere, une Fille,
Dont on doit respecter le mérite & le nom ?
Pensez-vous là-dessus que l'on se taise ? Non.
On vous fronde par-tout, par-tout on vous accable.
Vous êtes de Paris la risée & la fable ;
Et l'on vous y connoît sous le titre odieux
De l'homme le plus fou qui soit dessous les Cieux.
Prendre votre parti, c'est chose difficile,
Il faudroit s'égorger avec toute la Ville ;
Et je ne puis enfin aller, seul contre tous
Défendre obstinément ce que je blâme en vous.
En mauvais courtisan, je n'ai point l'artifice
De noircir les vertus, & de farder le vice.
Vous ne me verrez point sous de fausses couleurs,
Aider, prêter la main à toutes vos erreurs ;
Et s'il faut, pour avoir le bonheur de vous plaire,
D'un lâche adulateur prendre le caractere,

Plutôt que de trahir mon cœur & mon devoir,
J'aime mieux mille fois renoncer à vous voir.

MONCADE *ne l'ayant poin[t] écouté.*

Ah, Damis, vous voilà! je vous croyois encore
Près de ce rare objet que ce Marquis adore;
Il eſt jeune, galant, les genoux bien tournés:
Avez vous remarqué ſa mouche au coin du nez?
Cette taille, cet air gracieux, tout aimable,
C'eſt un franc Petit-Maître, au moins, un agréable;
Et ſur-tout plein d'eſprit; on ne pouvoit pas mieux,
Au défaut de la voix, faire parler les yeux.
Mariane, autrefois ſi modeſte, ſi ſage,
Fera ſous un tel Maître un digne apprentiſſage.

DAMIS.

C'eſt la premiere fois qu'il vient ici; pour moi,
Je ne vous comprends pas, & j'ignore ſur quoi....

MONCADE.

C'eſt la premiere fois, qui vous dit le contraire?
Hé, voilà juſtement ce qui me déſeſpere.

DAMIS.

Mais encor, qu'a-t-il fait qui vous trouble ſi fort?

MONCADE.

e qu'il a fait? Ah Ciel! non, non, Monſieur, j'ai tort.

DAMIS.

e puis-je prendre part à ce qui vous afflige?
ſerai le premier...

MONCADE.

Hé, laiſſez-moi, vous dis-je,
ette Comteſſe encor ne l'inſtruira pas mal.

DAMIS.

ans la Comteſſe auſſi trouvez-vous un rival?
pour l'amour de vous, faudra-t-il que Julie
conſidérément rompe avec ſon amie?

MONCADE.

ui? moi, je ne veux rien.

DAMIS.

Chacun peut à ſon gré
fuſer, recevoir....

MONCADE.

Comme il étoit poudré!
uatre doigts ſur le dos.

DAMIS.

Etes-vous raiſonnable?

MONCADE.

C'eſt-là ce qu'on appelle un homme incomparable.

DAMIS.

Ah ! vous extravaguez.

MONCADE.

Il avoit des odeurs.

DAMIS.

Qui vous auront cauſé de funeſtes vapeurs,
Ces injuſtes ſoupçons où votre cœur s'arrête...

MONCADE.

Oh, Monſieur, pour le coup, vous me rompez la têt
Je vous l'ai dit cent fois, & je ne ſais pas où....

DAMIS.

Moi, je vous dis encor que vous êtes un fou.
Laiſſez-là ce Marquis ; dans une telle affaire,
Le plus expédient pour vous, c'eſt de vous taire.



SCEN

SCENE IV.

MONCADE, DAMIS, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

AH bondieu ! qu'eſt ceci ? quel trouble ! quel fracas !
: vois pleurer en haut, & quereller en bas !
Ne verrons-nous jamais la fin de nos allarmes ?
e vous laſſez-vous point de voir couler nos larmes ?

MONCADE.

iens, Marton, que la terre abîme ſous mes pas...

MARTON.

e me retenez point, ou bien n'achevez pas.

MONCADE.

u'un gouffre...

MARTON.

Laiſſez-moi, je ne veux pas vous ſuivre.

MONCADE.

tes yeux à l'inſtant que je ceſſe de vivre.

MARTON.

ous ne vous tairez point ?

MONCADE.

Que l'enfer, les démons.

MARTON.

En euffiez-vous déja mille fur vos talons.

MONCADE.

Oui, je veux...

MARTON.

Oh paix donc, ou devenez plus fag

DAMIS.

Un infenfé peut-il en dire davantage?

MONCADE.

Ah! loin de m'outrager, Damis, mon cher Damis,
Plaignez-moi, prenez part à l'état où je fuis.

DAMIS.

Hé bien, foit, je vous plains; ça dites-moi de grace,
Ce que dans tout ceci vous voulez que je faffe.
Que dirai-je à Julie? & pour vous excufer,
A fon reffentiment que pourrai-je oppofer?
J'ignore contre vous ce qui l'a courroucée,
Mais quoi! certainement vous l'avez offenfée;
Et l'indigne fujet d'un fi jufte courroux,
C'eft ce qu'abfolument il faut favoir de vous.
C'eft ce fecret enfin, que la Fille & la Mere
Veulent obftinément me cacher & me taire.

MONCADE.

i, je vous avoûrai la chose ingénument,
is, à me soulager, songez premierement;
prenez-moi, Damis, il y va de ma vie,
e puis me montrer encor devant Julie.
riane a sujet de se plaindre de moi,
e sais, je le sens, & trop tard je le vois.
sera-t-il permis de leur faire connoître
uste repentir que mon crime a fait naître?
and je vous ai laissé dans leur appartement,
e vous ont-elles dit? parlez-moi franchement.

DAMIS.

n'en ai pu tirer une seule parole,
as! tout les afflige, & rien ne les console;
out ce que j'ai dit, pour les faire parler,
aigrit; je ne puis vous le dissimuler.

MONCADE.

oi, mon cher enfant, toi seule en qui j'espere,
as-tu dit, qu'as-tu fait, pour calmer leur colere?

MARTON.

ontinent après que Monsieur est sorti,
'ai point hésité, j'ai pris votre parti.
e désordre affreux sans pénétrer la cause,

Sans savoir ni pourquoi, ni comment est la chose,
J'ai dit que vous étiez un fou, mais des plus foux;
Qu'il ne falloit attendre autre chose de vous,
Que soupçons, que transports, qu'extravagance outré
Que des plus noirs poisons votre ame pénétrée
Répandoit son venin à toute heure, en tous lieux,
Et que de s'en moquer c'étoit toujours le mieux.
C'est ce qu'adroitement je leur ai fait entendre.

MONCADE.

Ah ! ce discours, Marton, est facile à comprendre.
Je ne l'entends que trop, je le conçois. Hé bien !
Qu'ont-elles répondu, dis-le moi vîte.

MARTON.

Rien.
En vain j'ai prodigué toute mon éloquence,
Je n'ai pu les forcer à rompre le silence.
De leur accablement n'ayant plus de témoin,
L'une & l'autre ont été se fourer dans un coin.
C'est-là, qu'à leurs soupirs donnant libre carriere,
Les sanglots sont sortis de la belle maniere.
J'ai cru que je devois partager leurs douleurs,
Et joindre mes soupirs, mes larmes à leurs pleurs.
Pour lors, j'ai soupiré sans en avoir envie,
Et crois n'avoir jamais tant pleuré de ma vie.

MONCADE.

uel supplice pour moi, que ce silence affreux?
h! de tous les tourmens, c'est le plus rigoureux.
oilà, voilà le fruit de ma jalouse rage.
our me faire abhorrer, j'ai tout mis en usage.
ue j'ai bien réussi! C'est trop, mon cher Damis,
: ne mérite pas d'être de vos amis;
e prenez plus de part à mon malheur extrême.
ıyez un furieux, qui se poursuit lui-même.
ui semble n'avoir eu jamais d'autre dessein
ue de se rendre à charge à tout le genre humain.

DAMIS.

uelle folie, ô Ciel, est égale à la vôtre?
uoi! d'une extrémité, vous tombez dans une autre?

MONCADE.

: ne me connois plus, & ne sais si je vis.

MARTON.

llons, que la raison remette vos esprits;
: ne savez-vous pas sans que je vous le dise,
ue ce n'est pas ici la premiere sottise
ue l'on ait pardonnée à vos transports jaloux?
amour plus d'une fois a travaillé pour vous.

Il sait quand il lui plaît déguiser une offense.

MONCADE.

De mon pardon, je veux une entiere assurance,
Oui, je le veux, Marton, dans ce même moment
Et je retourne exprès dans leur appartement
Me jetter à leurs pieds, & dans la même place
Me tuer à leurs yeux, si je n'obtiens ma grace.

Il s'en va dans l'appartement de Julie.



SCENE V.

DAMIS, MARTON.
PASQUIN.

MARTON.

MONSIEUR...

DAMIS.

Gardez-vous bien, Marton, de l'arrêter.

MARTON.

Mais, quoi ?...

DAMIS.

Nous n'avons rien de mieux à souhaiter.

MARTON.

Madame, par le bras, va le mettre à la porte.
N'en doutez nullement, vous verrez...

DAMIS.

Il n'importe.
Son repentir du moins à leurs yeux paroitra.
Mais, d'où peut provenir tout ce vacarme là ?
Ne le saurons-nous point ?

MARTON.

Dans peu de tems, j'espere

Que je découvrirai tout au long ce mystere.

DAMIS.

Pasquin, viens ça.

PASQUIN.

Monsieur ?

DAMIS.

Approche.

PASQUIN.

Me voici.

DAMIS.

Quand ton Maître est entré dans cette chambre ci,
Ne t'a-t-il point conté toute cette aventure ?
Ou n'as-tu pu du moins sur quelque conjecture....

PASQUIN.

Il ne m'a point encor déclaré son secret,
Mais, s'il ne m'a rien dit, que ne m'a-t-il point fait ?

MARTON.

Comment ?

PASQUIN.

Au premier mot, Marton, il m'a fait taire.

MARTON.

Après ?

PASQUIN.

Ses pieds, trop prompts à servir sa colere,
M'ont fait tomber tout plat, & redoutant encor
Quelque chose de pis, je me suis tû d'abord.

MARTON.

Ensuite?

PASQUIN.

Il m'a parlé pour me chercher querelle.

MARTON.

Quelque sot pour le coup...

PASQUIN.

A ses ordres fidele,
J'ai voulu seulement lui marquer de la main
Que je n'osois répondre...

MARTON.

Hé bien, poursuis?

PASQUIN.

Soudain,
D'un soufflet, trahison, je dis des plus cruelles,
Il m'a fait voir au moins quatre mille étincelles.

MARTON.

Il perd l'esprit.

DAMIS.

J'ai vu la fin de l'action.

PASQUIN.

Marton, vous en aurez une relation,
Sur des faits tous nouveaux, je puis chaque semaine
En fournir tout au moins une demi-douzaine.

DAMIS.

Je ne le connois plus!

PASQUIN.

Je ne sais qui me tient....

MARTON.

Retire-toi, j'entends ton Maître qui revient.

SCENE VI.

DAMIS, PASQUIN, MARTON, MONCADE.

DAMIS.

Vous paroissez content?

MARTON.

Si j'en crois l'apparence...

MONCADE.

Le succès a passé toute mon espérance.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir que j'en sens.

MARTON.

Je vous en fais aussi, Monsieur, mes complimens.

MONCADE.

De mes soupçons jaloux la raison me délivre.

D'aujourd'hui seulement je commence de vivre.

DAMIS.

Cependant je vous trouve inquiet, agité,
Vous nous voulez envain cacher la vérité.

MONCADE.

Quoi ! vous joignez déja le mépris à l'outrage !
C'est en savoir beaucoup, Mariane, à votre âge.

MARTON.

Je m'en étois doutée, & je savois fort bien...

DAMIS.

Marton, encore un coup, cela ne gâte rien.

MONCADE.

Non, non, je n'ai, Damis, que ce que je mérite ;
J'ai fait ce que j'ai dû, grace au Ciel, j'en suis quitte.
Vous ne voudriez pas traiter votre Laquais...
Laissons-là cette ingrate, & n'en parlons jamais.
Je pars pour la Province, où je fais vœu de vivre :
Je vous donne ma Sœur, si vous voulez me suivre ;
Elle a du bien, je veux vous la faire épouser.
Ce n'est pas un parti pour vous à refuser.

DAMIS.

Mon cœur, vous le savez, repugne au mariage ;
Cependant, pour jouir d'un pareil avantage,
Vous me feriez bientôt changer de sentimens :
Mais, il faut d'autres lieux, Moncade, d'autres tems.

MONCADE.

Pour redoubler les nœuds d'une amitié si chere,
A ce doux nom, Damis, joignons celui de Frere;
Mais, il faut pour cela partir incessamment,
Et je vais dès demain vendre mon Régiment.

MARTON.

Allez dormir, Monsieur, c'est le plus nécessaire,
Vous avez pour demain une plus grande affaire.

DAMIS.

Moncade, elle a raison; il seroit à propos,
Du reste de la nuit, de goûter le repos.

MONCADE.

Seul un moment ici je veux rester encore.

DAMIS.

Rien ne peut le calmer.

MARTON.

Son chagrin le dévore.

DAMIS.

Je vous quitte à regret.

MARTON.

L'état où je vous vois...

MONCADE.

Ah! ne me plaignez point, vous dis-je, laissez-moi.



SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE *continue.*

DONNE-MOI ce fauteuil. Approche cette chaiſe,
Sieds-toi.

PASQUIN.

Monſieur...

MONCADE.

Je veux que tu ſois à ton aiſe.
C'en eſt donc fait, Paſquin, je vais quitter ces lieux,
Où je ne vois plus rien qui ne bleſſe mes yeux.

PASQUIN.

Oui, Monſieur, s'il vous plaît, car le Suiſſe à ſa porte,
Attend pour la fermer que tout le monde ſorte.

MONCADE.

Mariane, dis-tu ? comment donc, & pourquoi ?
Oſes-tu ſeulement la nommer devant moi ?

PASQUIN.

Moi, je n'en ai rien dit, Monſieur, je vous aſſure.

MONCADE.

Parle-moi d'autre choſe, apprends...

PASQUIN.

Ah ! je vous jure...

MONCADE.

Que ce nom, dont tu viens ici m'entretenir,
Eſt un nom dont je veux perdre le ſouvenir.
Je le veux, je le veux.

PASQUIN.

Ah! pauvre miſérable !

MONCADE.

Ça, fais-moi quelque conte.

PASQUIN.

Oh ! voici bien le diable.

MONCADE.

Dépêche, me voilà tout prêt à t'écouter.

PASQUIN.

Il faut donc qu'un démon me le vienne dicter;
Mais, ce conte... Ma foi, je ne ſais que lui dire.
Doit-il faire pleurer, Monſieur, ou faire rire ?

MONCADE.

Tout comme tu voudras.

PASQUIN.

Un jour à l'Opéra.
Un homme qu'on preſſoit...

MONCADE.

Ah, juſtement ! c'eſt-là :

Que ses trompeurs appas, dont le poison me tue,
Pour la premiere fois s'offrirent à ma vue;
C'est-là sur l'escalier, que l'ingrate à dessein
Chancelant, je m'offris pour lui donner la main.
Voilà comme j'en fis la triste connoissance,
Voilà de mon amour la fatale naissance.
Et tu viens dans mon cœur, malheureux, retracer
Des objets qu'à jamais je veux en effacer;
Ah! ne présente plus, te dis-je, à ma mémoire
Des trahisons qu'un jour on aura peine à croire.

PASQUIN.

Que je suis malheureux de rencontrer si mal!
Un jour, je m'en souviens, à la porte d'un bal
Où je vous attendois...

MONCADE.

N'acheve donc pas, traître?
Oui, c'étoit dans ce bal, où je crois encore être,
Qu'un Masque eut avec elle un si long entretien...
Ah! c'étoit ce Marquis, je le reconnois bien.
Pour servir ce rival, as-tu formé l'envie,
Dis-moi, de m'arracher & le cœur & la vie?
Va, ne lui prêtes point un si cruel secours,
Et ma douleur dans peu terminera mes jours.

PASQUIN.

Tout ce que je vous dis, & tout ce que j'écoute,
Me fait, ma foi, Monsieur, suer à grosse goûte:

Heureux cent fois celui qui dans le fond d'un bois.

MONCADE.

Ah ! tu me fais mourir & mille & mille fois :
Dans le bois de Vincenne, au plus fort d'un orage,
Ne me laissa-t-on pas la nuit sans équipage ?

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

Oh ma foi, pour le coup, on n'y peut plus tenir.
D'une ou d'autre façon, encor faut-il finir.
Quoi ! N'écouterez-vous ni raison ni priere ?
Voulez-vous à crier passer la nuit entiere ?
En vérité, Monsieur, ni l'heure, ni le lieu,
Si vous y pensiez bien....

MONCADE.

Adieu, Marton, adieu.
Si dans cette maison tu me revois paroître...

MARTON.

Allez chez vous, vous dis-je, où vous devriez être.

Pasquin

Pasquin veut allumer son flambeau.

MONCADE.

aisse-là ton flambeau.

PASQUIN.

Monsieur...

MONCADE.

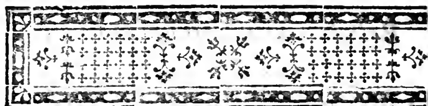
Point de raisons.

MARTON.

Tous les foux ne sont pas aux Petites-Maisons.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, LA COMTESS

LE MARQUIS.

AVEC tant de chaleur on gâte tout, Comteſſe.
Pourquoi tant ſe hâter ? croyez-moi, rien ne preſſe,
Je vins hier ici pour la premiere fois,
Et vous...

LA COMTESSE.

Encore un coup, je fais ce que je dois.

LE MARQUIS.

A-peine dans ces lieux connoît-on mon viſage,
Que vous venez pour moi parler de mariage.
Julie aime ſa Fille, & l'aime tendrement,

Vous parlerez pour moi, Comtesse vainement.
Avant que s'engager on voudra me connoître;
Et tout l'empressement que vous ferez paroître,
Ne les portera point, sur votre bonne foi,
A répondre aux bontés que vous avez pour moi.

LA COMTESSE.

N'en doutez point, j'agis en femme très sensée,
Je suis dans tout ceci la plus intéressée;
Fiez-vous à mes soins, adieu, retirez-vous.
De Mariane, il faut que vous soyez l Epoux;
Et sans p rdre de tems, & sans autre mystere,
Je vais tout de ce pas en parler à sa Mere.
Tout flatte nos desseins: j'appris hier au soir
Que la Mere & la Fille étoient au désespoir,
Que Moncade avoit fait tout ce qu'il falloit faire
Pour attirer leur haine, ou du moins leur colere.
Ce précieux instant de leur division
A mon empressement fournit l'occasion.
Moncade sans espoir s'attachera peut-être
A mériter l'amour que je fais trop paroître;
Il n'ira plus du moins, au mépris de mes feux,
Offrir à Mariane, & son cœur & ses vœux,
Lui jurer à mes yeux une ardeur éternelle.

LE MARQUIS.

Mariane en un mot, dites-moi, l'aime-t-elle?

LA COMTESSE.

Il aime, il eſt aimé, je n'en ſaurois douter.

LE MARQUIS.

Je ne comprends donc pas ce qui peut vous flatter.
Un raccommodement, ſelon toute apparence,
Va faire évanouir toute votre eſpérance,
Hé, quels moyens après pouvez-vous concevoir ?...

LA COMTESSE.

Moncade en fournira qu'on ne ſauroit prévoir.
Ses chagrins, ſes ſoupçons, & ſa bizarerie
Dans tous nos intérêts entraîneront Julie.
Il a déja cent fois excité ſon courroux.
Le tems devient enfin favorable pour nous,
N'épargnez ſoins, reſpect, devoirs, ni complaiſance;
Et je vous tiens déja ſûr de la préférence.

LE MARQUIS.

Quoi! Moncade préſent, vous oſerez ici...

LA COMTESSE.

C'eſt à quoi j'ai penſé, mes ſoins ont réuſſi.
De l'éloigner je fais toute la conſéquence,
Et je n'ai là-deſſus aucune négligence.
J'ai des amis: comptez qu'il aura promptement
Un ordre exprès d'aller joindre ſon Régiment.
Pour parvenir au but que mon cœur ſe propoſe,

Je tente tout, Marquis, il n'eſt rien que je n'oſe.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'il ait d'amis, de crédit à la Cour...

LA COMTESSE.

Lui, des amis! Il fuit & le monde & le jour.

LE MARQUIS.

Je ne le connois point.

LA COMTESSE.

Le ſang qui l'a fait naître;
Doit en tous lieux, Marquis, le faire bien connoître.
Son Oncle vit encor; ſeul, avec une Sœur,
D'un bien conſidérable il goûte la douceur.

LE MARQUIS.

Il affectoit hier de cacher ſon viſage;
Vainement pour le voir je mis tout en uſage;
Toujours de mes regards adroit à ſe parer...

LA COMTESSE.

J'ai ſon portrait ici que je vais vous montrer.
Voilà ſes traits, ſes yeux, c'eſt Moncade lui-même.
Pour lui, mon cher Marquis, mon amour eſt extrême.

LE MARQUIS.

Je ne le vois que trop. D'où vous vient ce portrait?

LA COMTESSE,

Ailleurs, je vous dirai comment cela s'eſt fait.
Quelqu'un vient, & le tems eſt peu propre à vous faire
Un récit qui n'importe en rien à notre affaire.
Repoſez-vous ſur moi.

LE MARQUIS.

Ne précipitez rien.

LA COMTESSE.

Votre intérêt, Marquis, eſt maintenant le mien.

LE MARQUIS.

Ah ! ſi mon intérêt vous touche tant, Madame,
Que ne pénétrez-vous juſqu'au fond de mon ame.
Quoi ! mes yeux & mon cœur...

LA COMTESSE.

Eloignez-vous de nous.
Je vois Julie.

LE MARQUIS.

Hélas ! à quoi me forcez-vous?



SCENE II.

LA COMTESSE, JULIE.

JULIE.

J'Y pense inceſſamment, d'une choſe ſemblable
Je n'aurois jamais cru qu'un homme fût capable.

LA COMTESSE.

Qu'eſt-ce donc, qu'avez-vous? je brûle de ſavoir...

JULIE.

Ah! Comteſſe, c'eſt vous? Je ſuis au déſeſpoir.

LA COMTESSE.

Vous verrai-je toujours dans cette inquiétude?

JULIE.

Ah! je ſouffre aujourd'hui la peine la plus rude...

LA COMTESSE.

Mais, qui peut vous cauſer un ſi mortel ennui?

JULIE.

C'eſt Moncade, ce fou, Madame, oui, c'eſt lui.
Pour Mariane, enfin, il découvre ſa flâme,

Il ne la cache plus.

LA COMTESSE.

Est-ce là tout, Madame?

JULIE.

Ma Fille est le seul bien qui me soit précieux,
Pourrois-je la livrer aux mains d'un furieux?

LA COMTESSE.

Et qui peut vous contraindre à ce choix, que vous-même?
Il ne faut qu'un seul mot.

JULIE.

Et si ma Fille l'aime?

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas toujours maîtresse de son sort?

JULIE.

Plutôt que la gêner, je souffrirois la mort.

LA COMTESSE.

Il falloit prévenir le mal dans sa naissance.

JULIE.

Moncade me cachoit toute sa violence.

LA COMTESSE.

Si vous eussiez plutôt daigné me consulter....

JULIE.

Depuis hièr, j'ai vu ce qu'on ne peut conter,
Je n'en ai point dormi, sans cesse j'en soupire.

LA

LA COMTESSE.

Mais, qu'a-t-il fait encor que vous ne puissiez dire?

JULIE.

Ce Marquis, votre ami, lui troubla la raison,
Dès qu'il le vit entrer hier dans ma maison:
Il fit... Je ne saurois en dire davantage.

LA COMTESSE.

Je ne vis rien qui pût lui donner de l'ombrage.

JULIE.

Par hasard, Mariane ajusta ses cheveux
Lorsqu'on vous vit entrer. D'abord, ce malheureux,
De cent cruels soupçons eut l'ame déchirée;
A-peine de ma chambre étiez-vous retirée;
Que sans perdre de tems, ce fou, ce furieux,
La pince, l'égratigne...

LA COMTESSE.

Et quoi donc! à vos yeux!

JULIE.

Aux yeux de tout le monde: à chaque extravagance
Le traître lui faisoit une humble révérence.
Comment s'imaginer...

LA COMTESSE.

Ah! quel homme!

JULIE.

A dessein,
De son coude bien fort, il lui pressa la main.

LA COMTESSE.

Elle cria sans doute ?

JULIE.

Elle eut la patience
De lui voir faire encore une autre révérence.

LA COMTESSE.

Je brûle de savoir la fin de tout ceci.

JULIE.

Il ne faut qu'un moment, Madame ; la voici.
Les yeux de Mariane apprirent le mystere,
Que sa bouche obstinée avoit voulu nous faire.
Des larmes qui tomboient, montrerent ses douleurs,
Et me firent d'abord accourir à ses pleurs.
Moncade se retire ; & rompant le silence,
De ses jaloux transports fit voir la violence.
Ma Fille dans l'instant m'avoua tout le fait.
Je le traitai fort mal, & le chassai tout net.
Avant que de sortir, il nous tint un langage,
Des discours, en un mot, dignes du personnage ;
Et contre votre ami, Madame, & contre vous,
Il dit tout ce que peut inventer un Jaloux.

LA COMTESSE.

Pour calmer vos chagrins, sans être fort habile,
Je trouverois, Madame, un chemin bien facile,
Et j'ai des gens en main...

JULIE.

Un pareil entretien
Veut, Comteſſe, un eſprit moins troublé que le mien.
(*à un Laquais*).
Appellez Mariane, & faites-la deſcendre.

LA COMTESSE.

Je vous verrai tantôt, ſi vous daignez m'attendre.

SCENE III.

JULIE, *ſeule.*

DEPUIS aſſez long-tems je cache mes ennuis,
Je ne puis demeurer dans le trouble où je ſuis.
C'eſt trop, c'eſt trop languir, m'en coutât-il la vie,
De mes juſtes ſoupçons je veux être éclaircie.



SCENE IV.

JULIE, MARTON.

JULIE *continue.*

AH ! vous voilà, Marton. Faites que promptement
J'entretienne en ces lieux Mariane un moment.

SCENE V.

JULIE, *seule.*

LES transports du Jaloux ont dessillé ma vue,
De ses feux dès long-tems je me suis apperçue.
Mais peut-être apprendrai-je, en ce jour malheureux,
Que ma Fille pour lui brûle des mêmes feux.
Mais ! en puis-je douter ? est-il quelqu'un en France
Qui devant moi, chez moi, poussât l'extravagance,
Jusqu'à faire contre elle éclater sa fureur,
Sans être absolument le maître de son cœur.

Je n'ai déja que trop éclairci ce mystere.
La voici, je ne puis lui parler ni me taire.

SCENE VI.

JULIE, MARIANE.

MARIANE.

Madame...

JULIE.

Vous voilà. Marton n'est point ici?

MARIANE.

Elle est...

JULIE.

Appellez-la, que je lui parle aussi.



SCENE VII.

JULIE, *seule.*

Je brûle de savoir ce que je crains d'apprendre,
J'hésite, je ne sais quel parti je dois prendre :
Je tremble, je recule alors qu'il faut agir,
Et je crains un aveu qui la fera rougir ;
Je tâche d'éloigner mon aveugle tendresse :
De ma raison toujours serez-vous la maîtresse ?

SCENE VIII.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Que vous plaît-il, Madame ?

JULIE.

Et Mariane ?

MARTON.

Elle est...

JULIE.

Je veux à toutes deux vous parler, s'il vous plaît.

MARTON.

Reviendrai-je, Madame?

JULIE.

Ah, bondieu, quel martyre!
Oui, revenez: faut-il cent fois vous le redire,

SCENE IX.

JULIE, *seule*.

TANT de détours, hélas! ne me font que trop voir
Qu'elles ont pénétré ce que je veux savoir.
Vous craignez de parler, & moi je crains d'entendre.
Et qu'apréhendez-vous d'une Mere si tendre?
Mariane, c'est moi que tu devrois punir;
J'ai vu naître vos feux, j'ai dû les prévenir.



SCENE X.

JULIE, MARIANE, MARTON.

JULIE *continue.*

Expliquez-vous, ma Fille, il n'est plus tems de feindre,
Toutes deux à la fois cessons de nous contraindre;
Et ne refusez point, de grace, à ma bonté
Ce que peut exiger ma seule autorité.
Que je lise une fois jusqu'aû fond de votre ame.
Vous ne répondez point? vous rougissez!

MARIANE.

Madame...

JULIE.

Vous aimez!

MARIANE.

J'aimerois?

JULIE.

Je connois aisément
Que Moncade, ma Fille, est cet heureux Amant.

MARIANE.

Qui le fait soupçonner ? dites-moi.

JULIE.

Son mérite.

MARIANE.

Son procédé pour moi contre lui vous irrite.

JULIE.

Tout parle en sa faveur, tout parle contre lui.

MARIANE.

Il ne faut rien chercher de parfait aujourd'hui.

JULIE.

Ah ! vous aimez Moncade, & ce cœur qui soupire...

MARIANE.

Ne ressent rien pour lui qu'il ne puisse vous dire.

JULIE.

Mais le haïssez-vous ?

MARIANE.

Si pour vous obéïr,

Il faut...

JULIE.

Il faut l'aimer, ma Fille, ou le haïr ;

Il a des qualités ; moi-même je l'avoue.

MARIANE.

Par mille endroits, Madame, en tous lieux on le loue.

JULIE.

Il eſt bien fait.

MARIANE.

Vous-même avez plus d'une fois...

JULIE.

De l'eſprit.

MARIANE.

Là-deſſus on n'entend qu'une voix.

JULIE.

L'air noble.

MARIANE.

Tout-à-fait.

JULIE.

De l'honneur, du courage.

MARIANE.

On ne ſauroit, dit-on, en avoir davantage.

JULIE.

Il a beaucoup de bien.

MARIANE.

Je ne ſais, & de plus...

JULIE.

Ma Fille, cent défauts font taire ſes vertus.
Inégal, inquiet, rempli de défiance,
Que le moindre ſoupçon, qu'un ſeul regard offenſe,
Bruſque, entier, ſans égards pour ſes plus chers amis,

ans ses emportemens qui se croit tout permis ;
e difficile accès, que le monde importune,
ulle application, nul soin pour sa fortune,
t jaloux en un mot... Hé quoi! vous soupirez?

MARIANE.

e...

JULIE.

Vous ne l'aimez point, ma Fille, & vous pleurez!

MARTON.

'our voir couler ses pleurs, j'en ai l'expérience,
l ne faut qu'outrager quelqu'un en sa présence.

JULIE.

Ma chere Mariane, ah, cessez de pleurer,
Mon cœur à vos desirs cede sans murmurer.
Qui cause vos chagrins, soit Moncade ou quelqu'autre,
Parlez. Pour faire un choix, je n'attends que le vôtre.
Ma raison vainement s'y voudroit oppoſer,
Il ne m'est plus permis de vous rien refuser.
Ne me regardez point ici comme une Mere ;
Mais, voyez une amie empressée à vous plaire,
Qui, sans autorité, ne cherche seulement
Qu'à vous faire écouter la raison un moment.
Foibles armes hélas! une flâme naissante,

Rend ordinairement la raiſon impuiſſante.
Je le ſais ; mais enfin, je ne puis négliger
Rien de ce qui pourroit du moins vous ſoulager.
L'ame pleine de trouble & de mélancolie,
Je vois de votre Amant l'affreuſe jalouſie :
Voyez-le comme moi dans toute ſa fureur.
N'eut-il que ce défaut, il doit vous faire horreur.

MARIANE.

Si mon cœur, pénétré d'une innocente flâme,
Au pouvoir d'un Jaloux, me livre un jour, Madame ;
Des maux que me feroit ſouffrir un tel Epoux,
Sans doute, je ſerois moins à plaindre que vous.

JULIE.

Sous les loix d'un Jaloux une fois aſſervie,
Il n'eſt plus de repos, de bonheur dans la vie.

MARIANE.

Attentive, Madame, à ſes moindres deſirs,
Je changerois bientôt mes peines en plaiſirs.

JULIE.

Que dites-vous, ma Fille ? Il eſt preſqu'impoſſible
De guérir un Jaloux. Quel ſupplice terrible,
De voir ſans ceſſe un homme attaché ſur vos pas !

MARIANE.

supplice n'est grand que lorsqu'on n'aime pas.

JULIE.

s plaisirs innocens qui voudra vous distraire !

MARIANE.

ı ! je n'en trouverois, Madame, qu'à lui plaire.

JULIE.

ıi ne souffrira point, sans un mortel ennui,
ıe vous parliez jamais à personne qu'à lui !

MARIANE.

: le satisferois.

JULIE.

Qui dans sa v olence
ɔurra.... Je n'ose ici dire ce que je pense.

MARIANE.

nfin, je vois, pour moi, tout ce que vous craignez ;
sais, Moncade n'est point celui que vous peignez.

JULIE.

ſa Fille, n'aidez point à vous tromper vous même,
ous écoutez Moncade, & Moncade vous aime.
'est son portrait, c'est lui, c'est Moncade jaloux ;
e portrait, qui doit mieux le connoître que vous?

Je n'expoſerai plus à votre ame abbattue
La triſteſſe, l'ennui, la douleur qui me tue,
Pourvu qu'à votre tour, vous vouliez m'accorder
La grace que je viens ici vous demander.
Je n'exige de vous que la ſeule promeſſe
De cacher pour un tems toute votre tendreſſe,
De le guérir tandis qu'il n'eſt que votre Amant.
Les chagrins d'un Epoux ſe calment rarement.
Enfin juſtifiez, aux yeux de ma famille,
L'amour & les bontés que j'ai pour vous, ma Fille.
Je ſors. De tous côtés, je n'ai que des chagrins.
Mon Fils ne m'écrit point.



SCENE XI.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

HELAS que je la plains!
: n'ai jamais rien vu d'égal à sa tendresse.
n Amant auroit-il plus de délicatesse ?
: cependant vos pleurs, après tant de bonté,
ront l'unique prix qu'elle aura remporté.
: crois bien le savoir, ou du moins je m'en doute ;
ne Mere se plaint, elle parle, on l'écoute,
n revoit son Amant, aussi-tôt on l'aigrit ;
se plaint à son tour, & puis il s'attendrit,
it voir par ses sanglots une douleur amere ;
se jette à genoux, pleure, se désespere ;
l'oubli de la Mere, & de ses beaux discours,
e fut, ma foi, jamais l'ouvrage de deux jours.

MARIANE.

è toutes parts je sens mon cœur que l'on déchire.

MARTON.

pliquez-vous, parlez? Que me voulez-vous dire ?

MARIANE.

Laisse-moi.

MARTON.

Parlez-moi ?

MARIANE.

Le cœur chargé d'ennuis.

MARTON.

Hé bien, ne sauriez-vous achever ?

MARIANE.

Je ne puis.

MARTON.

Quoi donc ?

MARIANE.

Ne me dis mot, Marton, je t'en conju

MARTON.

Adieu donc, je m'en vais, & de plus je vous jure...

MARIANE.

Pourquoi me quittes-tu ?

MARTON.

J'aime autant m'en aller
Que de vous voir gémir, & n'oser vous parler.

MARIANE.

Que tu parois étrange !

MARTON.

Hé, c'est bien vous qui l'ête
Tenez, vous ne savez, ma foi, ce que vous faites.

V

Vous ne méritez pas, je le dis entre nous,
D'avoir une Marton, comme moi, près de vous,
Une Mere, en bonté que personne n'égale.
N'osez-vous avouer que toute sa morale
N'a fait sur votre cœur aucune impression?
Je lui dirai tout net...

MARIANE.

Garde-t-en bien, Marton.

MARTON.

Les transports du Jaloux vous ont-ils rebutée?
Vous ne répondez point! ah! je m'en suis doutée,
Pour guérir tous les maux que peut causer l'amour,
Il ne faut qu'un moment, c'est toujours trop d'un jour.

MARIANE.

De quoi me parles-tu, Marton? oses-tu croire,
Que d'outrages pareils je perde la mémoire?

MARTON.

Votre Mere a voulu vous en entretenir,
A-peine en gardez vous un leger souvenir.

MARIANE.

Elle l'outrageoit trop.

MARTON.

Je suis votre servante,
Elle a loué d'abord...

MARIANE.

Serois-je aſſez méchante

Pour l'entendre louer, & ne pas convenir...

MARTON.

De votre cœur enfin, le voulez-vous bannir?

MARIANE.

Je ne change jamais.

MARTON.

Hé! ſoyez donc heureuſe.

La choſe eſt en vos mains, elle n'eſt point douteuſe.

MARIANE.

Oui, Marton, je conçois que l'on trompe aiſément

Des Meres qui n'en ont que le nom ſeulement;

Mais elle, qui malgré ſa beauté, ſa jeuneſſe,

Par mille & mille ſoins me fait voir ſa tendreſſe,

Qui, pour me faire un ſort & des jours plus heureux,

D'une foule d'Amans néglige tous les vœux;

Ingrate à ſes bontés, & ſuivant mon caprice,

Je pourrois!.. Non, Marton, qu'à tes yeux je périſſe...

MARTON.

Si votre entêtement ne peut prendre de fin,

Nous n'avons tout-d'un-coup qu'à renvoyer Paſquin;

Il vient pour vous parler, & ſon ordre le preſſe.

MARIANE.

Si j'étois en ces lieux tout-à-fait la maîtresse,
Je n'hésiterois point, Marton, en pareil cas,
Pourvu que de son Maître il ne me parle pas.

SCENE XII.

MARIANE, MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

Qui ? moi, vous en parler ? je ne suis pas si bête,
Pourquoi d'un insensé vous rompre ici la tête ?

MARTON.

Ton Maître, malheureux !

PASQUIN.

Je voudrois qu'aujourd'hui,
L'on pendît haut & court, les Maîtres comme lui.

MARTON.

T'a-t-il encor frotté ? je juge par avance...

PASQUIN.

Plût au Ciel qu'il n'eût fait que cette impertinence !

MARTON.

Ne sauroit-on savoir ?...

PASQUIN.

Qu'il rende grace aux Cieux
De n'avoir point sur-tout de parens en ces lieux.

MARTON.

Et pourquoi ?

PASQUIN.

Que fait-on ? Marton, je vous supplie,
A des égaremens que j'appelle folie,
Il extravague au moins, je vous le dis tout net.

MARTON.

Va, l'on n'y fait plus rien, puisqu'on ne t'a rien fait.
Mais, finis ; tes discours ne font que de la peine,
Et dis-nous promptement le sujet qui t'amene ?

PASQUIN.

Je reçus ordre hier de venir jusqu'ici,
Remettre entre vos mains le paquet que voici.

MARTON.

Et pourquoi sur-le-champ ne pas venir le rendre ?

PASQUIN.

Entre plusieurs partis assez mauvais à prendre,
A jeûn, battu, lassé, ne pouvant plus marcher,
Je montai dans ma chambre, où j'allai me coucher.

MARTON.

Nous donneras-tu donc cette lettre ? j'enrage !

MARIANE.

Je ne la lirai point.

MARTON.

Recommencez, courage.

MARIANE.

Si vous la voulez voir je ne l'empêche pas.

MARTON.

Faut-il la lire haut, ou la lirai-je bas?

MARIANE.

Je t'en laisse le choix.

MARTON.

Ah! quelle indifférence!

à Pasquin.

Hé bien?

PASQUIN.

Tiens.

MARTON.

Le maraut!

PASQUIN.

Point tant de violence.

LETTRE DE MONCADE,
que Marton lit.

IL n'eſt point de cruautés que je ne mérit après vous avoir outragée ; mais, belle Ma riane, ne vous trompez pas dans le choix de rigueurs que vous exercerez ſur moi ; ſur-tout ne me défendez point de vous voir, je ne ſouffrirois pas aſſez long-tems. Laiſſez vivre un Malheureux chargé de honte & de remords. Et que ſon juſte repentir, ſes ſoupirs & ſe larmes, apprennent à toute la terre combien i eſt dangereux de vous offenſer. J'attends votre réponſe, ou j'irai moi-même me donner la mort à vos yeux.

PASQUIN.

Fera-t-elle réponſe ? Elle ne dit plus mot.

MARTON.

Te tairas-tu du moins une fois, maître ſot?

MARIANE.

Apportez-moi, Marton, ce qu'il faut pour écrire ;
Allez, ne tardez point. Hé quoi, mon cœur ſoupire !
Que fait ce Malheureux que je n'oſe nommer ?

PASQUIN.

ns des momens, Madame, il se veut assommer,
:ontinent après on le voit comme un terme;
suite il ouvre un œil qu'aussi-tôt il referme,
ıs dormir, sans manger, sans boire que de l'eau,
e tourmente, crie, & pleure comme un veau.

MARTON.

ɪilà ce qu'il vous faut.

MARIANE.

Qu'un cœur est foible & lâche,
: ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache!
(*Elle écrit*).
ı'avec peu de succès, de justes mouvemens
viennent opposer à tous mes sentimens!

MARTON.

ıi, l'Amour sur vos sens, garde un puissant empire,
ːn demeure d'accord; mais, hâtez-vous d'écrire.

MARIANE *voulant écrire, & s'interrompant.*

est la derniere fois que ma sotte bonté
ılmera les transports de mon cœur irrité.
(*Elle écrit*).
: cette lettre, hélas, que faut-il que j'attende?

PASQUIN.

ɪur ce qui me regarde un mot de réprimande.

MARTON.

Laiſſe nous un moment ſans nous tarabuſter.
Hé bien ?

MARIANE.

C'eſt fait.

MARTON.

Donnez, je vais la cacheter.

MARIANE.

Quel triomphe ! Attendez, il n'eſt pas néceſſaire,
Va, dis que je n'ai point de réponſe à lui faire ;
Il ne mérite pas...

MARTON.

Allons. Remettez-vous.
C'eſt Moncade.



SCEN

SCENE XIII.

MARIANE, MARTON, MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

JE viens mourir à vos genoux.

MARIANE.

De paroître à mes yeux, qui vous donne l'audace ?
Je ne puis vous parler : retirez-vous de grace.

MONCADE.

Mariane, souffrez...

MARIANE.

Je ne veux plus vous voir.

MONCADE.

Et ne craignez-vous rien d'un affreux désespoir ?
A mes justes douleurs soyez plus attentive ;
Un moment sans vous voir croyez-vous que je vive ?
Mariane, à vos yeux vous m'allez voir périr.

MARIANE.

Allez, vous ne cherchez qu'à me faire mourir.

MONCADE.

Si jamais, croyez-en mes remords & mes larmes,
Par d'injuſtes ſoupçons, j'offenſe encor vos charmes..

MARIANE.

Moncade, encore un coup, c'eſt trop m'importuner.

MARTON.

Suivez-la, je la vois prête à vous pardonner.

MONCADE.

Mariane, accordez à toute ma tendreſſe ...



SCENE XIV.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

C'EST la même chanſon qu'il répete ſans ceſſe,
Elle tient bon, Marton, j'en ſuis ravi ma foi!

MARTON.

Cela n'ira pas loin, je vois plus clair que toi.

PASQUIN.

Sous les loix de l'Hymen ſi l'Amour les aſſemble,
Ah, bondieu! qu'ils feront ſouvent brouillés enſemble.

MARTON.

Tu te trompes, Paſquin, l'Amant le plus jaloux
Devient, en peu de tems, mari commode & doux,
Mais, chut!



SCENE XV.

MONCADE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MARIANE.

Vous me jurez ?..

MONCADE.

Que je perde la vie
Si jamais contre vous la moindre jalousie,
Si jamais...

MARIANE.

Achevez.

MONCADE.

Montrez-moi ce papier ?

MARIANE.

Ramassez-le, Marton.

MONCADE.

Il n'est pas tout entier ?

MARIANE.

On le voit aisément.

MONCADE.

C'eſt votre caractere ?

MARIANE.

Je me garderai bien de dire le contraire.

MONCADE.

Je vois ici pour moi d'étranges ſentimens.

MARIANE.

Vous n'oſez plus, Moncade, achever vos ſermens ?

MONCADE *lit.*

Moitié de Lettre.

PROFITEZ du moment
& faites vos efforts
cet odieux Jaloux
que je ne le voie plus
Et que je retrouve
ſoumis & rempli
que mérite une
trop éprouvé

A qui donc écrit-on un billet de la ſorte ?

PASQUIN.

Hé ! Monſieur, c'eſt à vous, ou le diable m'emporte.

MONCADE.

Hem ? de quel coup mortel je me ſens pénétré !
Vous ne m'attendiez pas lorſque je ſuis entré ?
Mariane interdite, & Marton éperdue. .
Juſte Ciel ! que d'horreur ſe préſente à ma vue !

MARIANE.

Cherchez l'autre moitié, Marton, dépêchez-vous.
Liſez, & redoutez ma haine & mon courroux.

MONCADE *lit les deux morceaux de la Lettre.*

PRofitez du moment qui vous accorde votre grace, & faites vos efforts pour ne me plus montrer cet odieux Jaloux dont l'idée m'importune. Que je ne le voie plus, je vous en conjure, & que je retrouve, s'il eſt poſſible, Moncade tendre & ſoumis, & rempli de toute la confiance, que mérite une perſonne dont il n'a que trop éprouvé les bontés.

Quelle injuſte fureur m'agite & me poſſede !
(*Il ſort*).

MARIANE.

A ma juſte douleur il n'eſt plus de remede.
(*Elle ſort*).

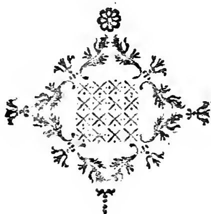
MARTON.

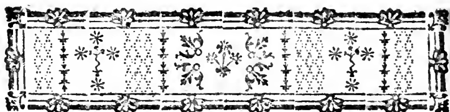
On ne ſauroit jamais trouver un pareil fou,
(*Elle ſort*).

PASQUIN.

Que le diable l'emporte & lui torde le cou.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE.

SE moque t-on de moi ? me cache-t-on Julie ?
Tantôt elle eſt malade, ou bien elle eſt ſortie.
On ne me veut plus voir, Marton, apparemment ?
De grace, parlez-moi, mais ſans déguiſement.

MARTON.

Madame, pouvez-vous, ſans la moindre apparence,
A de pareils ſoupçons donner quelque croyance ?
Et ne voyez-vous pas qu'elle n'eſt point ici.

LA COMTESSE.

Je ne comprends plus rien, vous dis-je, à tout ceci ;

Son caroſſe eſt là-bas.

MARTON.

Pour ſortir à ſon aiſe,
Au lieu de ſon caroſſe, elle aura pris ſa chaiſe.

LA COMTESSE, *En tirant ſon mouchoir, elle laiſſe tomber une boëte à portrait.*

Chargez-vous, s'il vous plaît, de me faire ſavoir
Dans quel tems je pourrai commodément la voir.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

LA COMTESSE.

Prenez ſoin de l'inſtruire,
Sur-tout, que j'ai deux mots importans à lui dire.

MARTON.

C'eſt aſſez, il ſuffit.

LA COMTESSE.

Que pour cela tantôt...

MARTON.

Ne vous tourmentez point, je dirai ce qu'il faut.

SCENE II.

MARTON, *seule.*

RAMASSONS ce miroir que le hasard me donne.
C'est un portrait : bondieu ! quel éclat l'environne !
L'or & les diamans brillent de toutes parts.
C'est Moncade, c'est lui qui s'offre à mes regards !
En dussiez-vous mourir mille fois de tristesse,
Vous ne le verrez plus, Madame la Comtesse.
L'original vous hait, on le sait, & très fort,
La copie avec vous s'ennuiroit à la mort.
Allez, heureux portrait, vers un objet aimable,
Dont l'Amour vous promet un accueil favorable ;
De tous ces faux brillans vous n'avez plus besoin,
De vous en séparer je vais prendre le soin.
Un jeune cœur, formé par la simple nature,
De pareils ornemens méprise la parure ;
Mariane en ses mains vous garderoit dix ans,
Qu'elle ne verroit point cet or & ces diamans.
Pour moi, qui de ces biens connois un peu l'usage,
Des diamans, de l'or, je ferai mon partage.
Souffrez donc, s'il vous plaît, portrait rare & charmant,
Qu'on tâche à vous loger moins magnifiquement :

Ma boëte de chagrin me devient néceſſaire,
Servons-nous en, voyons : c'eſt juſtement l'affaire.
Mariane à propos arrive dans ces lieux.
C'eſt Julie. Ah ! cachons ce portrait à ſes yeux.

SCENE III.

JULIE, MARTON.

JULIE.

On lui ôte ſes coëffes.

Qu'on m'ôte tout ceci. Quelles peines mortelles !

MARTON.

De Monſieur votre Fils avez-vous des nouvelles ?

JULIE.

Non, Marton, mon Banquier ne m'en a rien appris,
Et de ſa négligence a paru fort ſurpris.

MARTON.

Ma foi, je ne ſais plus que penſer ni que dire.

JULIE.

Il n'a jamais été fort exact à m'écrire,

MARTON.

Cette réflexion doit calmer vos ennuis.

JULIE.

Je les diſſipe, hélas! autant que je le puis.
Mais toujours Mariane à mes yeux ſe préſente,
Sans ceſſe elle m'agite, ou plutôt me tourmente.
Je ſens que je ne puis ſouffrir, ſans murmurer,
De ſecret dans ſon cœur, que je puiſſe ignorer.
Pour tant d'affection, pour tant de complaiſance,
Ne me doit-elle pas au moins ſa confiance?

MARTON.

Une Fille à ſeize ans, qui ſe laiſſe toucher,
Ne dit point ſon ſecret; il le faut arracher.
J'en ferois tout autant, & n'en connois aucune,
Aimât-elle cent fois, qui voulût le dire une.

JULIE.

Elle aime donc?

MARTON.

Ses yeux, ſes ſoupirs, ſa langueur,
Ne laiſſent-ils pas voir juſqu'au fond de ſon cœur?

JULIE.

Je ne le vois que trop, Moncade a ſu lui plaire.

MARTON.

Je le crois comme vous, & ne puis plus le taire.

JULIE.

Tout résiste, Marton, à de semblables nœuds.

MARTON.

La raison est pour vous, mais l'amour est pour eux,
Pourvu qu'à leurs desirs vous soyez favorable.

JULIE.

C'est pour moi, je l'avoue, une peine effroyable,
De penser... Mais enfin, il est tems de finir,
Appellez-la, Marton, faites-la moi venir.
Demeurez, la voici.

SCENE IV.

JULIE, MARTON, MARIANE.

JULIE *continue.*

MA Fille, je vous aime,
Je ne le cache point, beaucoup plus que moi-même.
Et cet amour aveugle, & funeste pour vous,
Me force à vous donner Moncade pour époux;
A suivre votre choix je suis déterminée.

De toutes mes bontés vous ſemblez étonnée,
Moi-même en ce moment, j'en frémis; mais hélas!
Vous ſouffririez, ma Fille, en ne l'épouſant pas.
Je ne m'oppoſe plus à l'ardeur qui vous preſſe,
De vous, de votre ſort vous êtes la maîtreſſe;
Allez, ne pouſſez plus d'inutiles ſoupirs,
Je me fais une loi de ſuivre vos deſirs.

MARIANE.

Ces tendres ſentimens, où tant d'amour éclate,
Ne ſont pas écoutés du moins par une ingrate.

JULIE.

Un triſte repentir n'eſt peut-être pas loin.

MARIANE.

Permettez que le Ciel, que je prends à témoin...

JULIE.

Dès à préſent il faut, ſans tarder davantage,
Régler, diſpoſer tout pour votre mariage.

MARIANE.

Madame?

JULIE.

Vous pouvez librement me parler,
Ma Fille, il n'eſt plus tems de rien diſſimuler.

MARIANE.

Puiſque vous m'ordonnez de vous ouvrir mon ame,

Avec ſincérité je le ferai, Madame.
Mon cœur, par vos leçons dès l'enfance formé,
A vous tromper, encor n'eſt point accoutumé.
Croyez donc qu'un amour qui ne fait que de naître,
De ce cœur aiſément ne ſe rend pas le maître.
Croyez que la raiſon en ſaura triompher,
Et que le devoir ſeul ſuffit pour l'étouffer.
Hé quoi donc ! je verrois avec indifférence,
Une Mere pour moi ſe faire violence !
Je vous verrois, Madame, expoſer à mes yeux
Votre repos, qui ſeul doit m'être précieux !
Non, non, Madame, non, c'eſt à mes foibles charmes
A faire évanouir vos chagrins, vos allarmes,
A rendre cet Epoux que vous me préſentez
Un juſte & digne objet de toutes vos bontés.
Mais, ſi malgré mes ſoins, toujours ſa défiance
Juſqu'à l'égarement porte ſa violence,
La raiſon, vos conſeils ſauront alors agir,
Pour éteindre ce feu qui m'a trop fait rougir.

JULIE.

Que je vous plains, hélas ! embraſſez-moi, ma Fille.



SCENE V.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

OH ma foi ! pour le coup votre éloquence brille.
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?
N'aimez-vous plus Moncade ? & quelqu'autre en sa place . . .

MARIANE.

Je l'aimerai toujours, quelqu'effort que je fasse.

MARTON.

Vous l'aimez, & voulez retarder son bonheur !

MARIANE.

Je veux de ses soupçons arrêter la fureur.

MARTON.

Vous croyez d'un Jaloux faire un homme traitable ?

MARIANE.

Je ne le verrai plus qu'il ne soit raisonnable.

MARTON.

Vous pouvez lui donner son congé dès ce soir.

MARIANE.

MARIANE.

L'amour n'a donc ſur lui que bien peu de pouvoir.

MARTON.

Vouloir à ſon Amant inſpirer la ſageſſe ?

MARIANE.

Plût-au-Ciel que je puiſſe en être la maîtreſſe !

MARTON.

Cela s'eſt-il jamais penſé, dites-le moi ?

MARIANE.

Je penſe, je le vois, tout autrement que toi.

MARTON.

Le propre d'un Amant, ou bien il n'aime guere,
C'eſt d'être un fou fieffé, voilà ſon caractere.
Le vôtre l'eſt très fort, il vous aime, il vous plaît,
Il veut vous épouſer, laiſſez-le comme il eſt.
Mais, qui nous vient troubler ?



SCENE VI.

MARIANE, LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE,

QU'EST-ELLE devenue?
Ah ! ma boëte à portrait eſt ſans doute perdue.
N'avez-vous rien trouvé dans cet appartement?

MARTON.

Je n'ai vu ni portrait ni boëte aſſurément.

LA COMTESSE.

Le haſard dans vos mains ne l'a-t-il point jettée?

MARIANE.

Dans les vôtres, Madame, on l'auroit reportée.

LA COMTESSE.

Rien n'eſt plus affligeant, plus cruel que cela.

MARTON.

Dans vos poches, voyons dans votre falbala,
Dans quelque pli peut-être elle ſera cachée.

LA COMTESSE.

Ah ! n'y regardez point, je l'ai déja cherchée.

MARTON.

Laissez-moi voir, souffrez...

LA COMTESSE.

Ces soins sont superflus,
De la revoir encor je ne l'espere plus.

SCENE VII.

MARIANE, MARTON.

MARTON.

Pour nous, nous la verrons, & sans beaucoup attendre.

MARIANE.

Quoi ! vous l'avez, Marton ? pourquoi ne la pas rendre ?

MARTON.

Je n'ai fait ce larcin que pour vous le donner.

MARIANE.

A moi ? je n'en veux point.

MARTON.

Ah ! c'est trop raisonner ;

Regardez-le du moins, la faveur n'eſt pas grande.
Qu'en dites-vous?

MARIANE.

Ah! Ciel!

MARTON.

Voulez-vous qu'on le rende

MARIANE.

Ma chere enfant!

MARTON.

Hé bien?

MARIANE.

Où l'aura-t-elle pris?

MARTON.

Hé là, là, doucement, remettez vos eſprits,
Et ne vous allez point échauffer la cervelle.
Moncade eſt amoureux & jaloux, mais fidelle.
Elle l'a, ſi l'on veut, fait venir du Japon.
Qu'importe, nous l'avons.

MARIANE.

Montre-le moi, Marton

MARTON.

Gardez-le, il eſt à vous.

MARIANE.

Ah dieu! qu'il lui reſſemble

MARTON.

Oui, l'on ne peut pas mieux: ça, demeurez enſemble.

MARIANE.

Il parle, en vérité.

MARTON.

Je vais monter là-haut,
Pour ranger, ordonner, & faire ce qu'il faut.
Tout d'un tems je verrai ce que dit votre Mere,
Si de moi, si de vous, elle n'a point affaire.
Je ne suis qu'un moment, & reviens sur mes pas.

MARIANE.

Ah! tu peux revenir, Marton, quand tu voudras.

MARTON.

Attendez, je m'en vais vous donner une chaise.

MARIANE.

Non.

MARTON.

Prenez-la, vous dis-je, & rêvez à votre aise.

SCENE VIII.

MARIANE, *seule.*

HÉ quoi, Moncade! hé quoi, dans votre injuste cœur
Ne remettez-vous point la paix & la douceur?
N'est-il pas encor tems que mon trouble finisse?
De votre crime, ô Ciel! faut-il qu'on me punisse?

SCENE IX.

MARIANE, MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN.

Puisque vous voulez bien que je parle une fois,
Et comme je le sens, & comme je le dois,
Je vous dirai tout franc, que s'il vous prend envie
De tourmenter encor Mariane & Julie...

MONCADE.

Ah! tais-toi.

MARIANE.

Tout, hors vous, me paroît odieux.

MONCADE.

Qu'entends-je?

PASQUIN.

Quel démon! Comme il roule les yeux!

MONCADE.

Paix.

MARIANE.

Pourquoi soupçonner une ardeur si fidelle?

MONCADE.

Approchons, écoutons, à qui donc parle-t-elle?

MARIANE.

ue ne ressemblez-vous toujours à ce portrait.

MONCADE.

Mon malheur est certain, je me meurs, c'en est fait.
e portrait qu'elle tient....

PASQUIN.

C'est peut-être le vôtre.

MONCADE.

n ne m'a jamais peint, c'est le portrait d'un autre.

MARIANE.

me paroît bien plus raisonnable que vous;
oujours égal, jamais furieux ni jaloux.

PASQUIN.

'est de vous qu'elle parle à présent.

MONCADE.

Ah, l'ingrate?
e ne puis retenir ma fureur: qu'elle éclate.

MARIANE.

h! que vois-je?

MONCADE.

Celui que vous croyez bien loin.

MARIANE.

e tout ce que j'ai dit, vous étiez le témoin!

MONCADE.

, je vois ce que c'est: votre ame possédée

De ſon premier objet, conſerve encor l'idée.
Vous croyez lui parler, il eſt devant vos yeux,
Je ſuis donc ce jaloux, ce fou, ce furieux?
Montrez-moi ce portrait, n'en faites plus myſtere;
Que je connoiſſe au moins celui qu'on me préfere.

MARIANE.

Je ne puis donc trouver de confiance en vous?

MONCADE.

Ces vains diſcours ne font qu'exciter mon courroux
Montrez-moi ce portrait, je ne puis plus attendre;
Je veux ſavoir au moins quel parti je dois prendre.

MARIANE.

Je vous le montrerai; mais, calmez vos tranſport

MONCADE.

Je ne me connois plus, je ſouffre mille morts.

MARIANE.

Malgré tant de ſermens, la même violence
Continuellement opprime l'innocence.
Ce matin à mes pieds, tremblant, humilié,
Que m'avez-vous promis? vous l'avez oublié.
Moncade, quelquefois l'apparence eſt trompeuſe
La vérité devroit vous paroître douteuſe.
A ma fidélité livrez-vous tout entier,
Et ne m'obligez point à me juſtifier.
Efforcez-vous, qu'enfin un leger ſacrifice,

: tant d'outrages faits, repare l'injustice.

MONCADE.

on, non, perfide, non, vous me flattez en vain,
e toutes vos noirceurs je suis déja certain.

MARIANE.

ue veut dire ceci?

MONCADE.

Que je vous crois capable
)e tout ce que je sais de plus abominable.

MARIANE.

Moncade, je vous plains dans votre égarement.
Quoi, vous ne voulez pas m'écouter un moment?

MONCADE.

Ah, je vous ai déja trop long tems écoutée.
Quelle injustice! ah Ciel, l'avois-je méritée?
Perfide, mille fois vous me poussez à bout,
De mon juste dépit vous devez craindre tout.
Montrez donc ce portrait qui vous couvre de honte!
Ah! de l'original, je vous rendrai bon compte;
Mais, non: pour le traiter avec plus de rigueur,
Je veux l'abandonner à votre mauvais cœur.
Je le punirai mieux; & son ame abusée,
Me prépare à loisir une vengeance aisée.
Mais, qui me vengera de vous, dites-le moi?
Comment punira-t-on votre manque de foi?

L'horreur & le mépris de toute la nature
N'ont jamais, grace au Ciel, épargné le parjure.
Mais ce n'eſt point aſſez, le plus cruel tourment
Satisferoit à-peine à mon reſſentiment.

PASQUIN.

Il a raiſon.

MONCADE.

Non, non, & ma colere extrême
Ne ſautoit juſtement s'en prendre qu'à vous-même,
Mon Rival ne doit point reſſentir mon courroux,
Peut-être ignoroit-il l'amour que j'ai pour vous.
Quel amour! Ah, je ſens que ma fureur augmente.
Mais, comment oſez-vous l'affronter, inconſtante?
Perfide, lâche cœur, ame double & ſans foi,
Cachez-vous; pouvez-vous paroître devant moi?

PASQUIN.

Non, non, il ne faut point me regarder, je cede,
Vous avez tort.

MARIANE.

C'eſt trop, le mal eſt ſans remede,
Et le cœur & l'eſprit ſont trop envenimés.
Mille ſoupçons détruits auſſi-tôt que formés,
N'ont pu vous rendre au moins une fois équitable.
Je ne veux plus d'un cœur, de raiſon incapable.
Croyez ſi vous voulez, malgré tant de bontés,
Que je vous hais autant que vous le méritez.

Je pourrois vous donner une preuve certaine
Que ce cœur... Mais, c'eſt prendre une inutile peine,
Je rends graces au Ciel de votre aveuglement,
Sous les loix du devoir je rentre abſolument.
Je n'écouterai plus que les vœux d'une Mere;
Ils ne ſont pas pour vous : commençons à lui plaire.
Vos outrages enfin déterminent mon cœur,
Et je ne puis déja vous ſouffrir ſans horreur.

SCENE X.

MONCADE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

ETES-VOUS fous tous deux de crier...

MONCADE.

Ah, traitreſſe !
Va, le Ciel te devoit une telle Maîtreſſe.

MARTON.

Qu'eſt-ce donc ? qu'avez-vous ? Monſieur, dites-le moi ?

MARIANE.

Ne lui répondez point.

MARTON.

Que je ſache ſur quoi.

MONCADE.

La fourbe ! ce portrait d'un homme qu'elle adore,
Tu ne le connois point ? tu le nieras encore ?

MARTON.

Et pourquoi le nier, c'eſt moi qui l'ai donné.

MONCADE.

De quels monſtres ici me vois-je environné !

MARIANE *à Marton*.

De grace, taiſez-vous.

SCENE XI.

JULIE, MONCADE, MARIANE, PASQUIN, MARTON.

MONCADE.

Ah voici votre Mere !
Du portrait à la fin nous ſaurons le myſtere.
Un Malheureux, Madame, à vos yeux vient s'offrir,
Qui ne veut qu'un moment vous parler, & mourir,
J'adorois votre Fille ; & mon amour fidelle

Auroit facrifié tout l'Univers pour elle.
De ce que je vous dis, j'en attefte les Cieux,
Mon cœur l'en affuroit, & ma bouche & mes yeux.
De ce fatal amour je devois vous inftruire,
J'avois choifi ce jour enfin pour vous le dire;
Quand de mes propres yeux j'ai vu! quelle noirceur!
Qu'un autre m'enlevoit fon infidele cœur.

JULIE.

Un tel aveu m'irrite autant qu'il vous outrage,
Ma Fille, répondez fans tarder davantage;
C'eft trop, c'eft trop fouffrir de femblables difcours,
Lorfqu'il ne faut qu'un mot pour en rompre le cours.

MARIANE.

Et je vais fans parler, Madame, lui répondre;
Le portrait que voici fuffit pour le confondre.
Vous avez fouhaité cet éclairciffement,
Tenez, Monfieur, tenez, le voilà clairement.

JULIE.

C'eft Moncade, c'eft lui!

MARTON.

Oui, c'eft vous.

JULIE.

Ma furprife...

MONCADE.

Que vois-je ici, Pafquin!

PASQUIN.

Sottife fur fottife.

MARTON.

Que le voilà content !

MARIANE.

Ah, de grace, Marton,
Laiſſez-le, abandonnez-le à ſon peu de raiſon.

JULIE.

Comment avez-vous eu...

MARIANE.

Quittons ce lieu funeſte ;
Dans votre appartement je vous dirai le reſte.

Elle lui jette le portrait.

MARTON.

Voilà d'un fou fieffé le modele parfait.

SCENE XII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

HELAS ! Paſquin ?

PASQUIN.

Monſieur ?

MONCADE.

Ramaſſe ce portrait.

PASQUIN.

.e voilà.

MONCADE.

C'eſt le mien.

PASQUIN.

Oui, Monſieur : c'eſt lui-même.

MONCADE.

Où l'a-t-on pris !

PASQUIN.

Monſieur, par quelque ſtratagême....

MONCADE.

Oui, c'eſt cela, Paſquin, juſtement, tu l'as dit.

PASQUIN.

De quoi vous allez-vous alambiquer l'eſprit ?
Ce portrait eſt de vous.

MONCADE.

Il eſt vrai.

PASQUIN.

Mon cher Maître.

MONCADE.

Mais, comment ce portrait en leurs mains peut-il être ?
Où m'a-t-on peint ? qui donc ? dans quel endroit ? Pourquoi ?
L'aura-t-elle reçu d'un autre que de moi ?

PASQUIN.

Monſieur ?

MONCADE.

Réponds.

PASQUIN.

Fait un geste comme s'il vouloit parler.

MONCADE.

Poursuis.

PASQUIN.

Vous demandez des chos

Dont je ne puis trouver les véritables causes.

MONCADE.

Tu voulois parler; parles, & finis promptement.

PASQUIN.

Je disois donc, Monsieur, qu'il faut absolument

Que Moncade .... en effet .... c'est Marton, m'embrouille,

Mais, pour approfon ir, il faut chercher; je fouille.

Cela me paroît clair; & sans autre raison,

Vous voyez bien que c'est ou le diable, ou Marton.

MONCADE.

Ah, tu le savois donc, que Marton; mais, acheve.

PASQUIN.

Ah, si j'en savois rien, que la peste me creve.

MONCADE.

Je ne sais qui me tient.

MONCADE.

Ne vous contraignez pas.

Ne tardez point, caſſez, briſez jambes & bras,
Et faites votre charge en toute diligence;
Mais, je ne ſaurois plus opprimer l'innocence.

MONCADE.

On cherche à m'éloigner, je le vois clairement.

PASQUIN.

Je ne veux plus mentir.

MONCADE.

Dis-moi donc ſeulement,
Qu'on tâche d'exciter toute ma jalouſie,
Pour me rendre odieux & ſuſpect à Julie.

PASQUIN.

Non, ſi l'on ne vouloit vous ſouffrir ni vous voir,
On vous diroit: Monſieur, ſerviteur & bon ſoir.

MONCADE.

Tu crois donc que pour moi Mariane eſt ſenſible?

PASQUIN.

Oui, je le crois.

MONCADE.

Hélas! ſeroit-il bien poſſible?

PASQUIN.

Elle vous aime plus que vous ne méritez.

MONCADE.

Pourquoi donc abuſer de toutes ſes bontés!
Que ferai-je, dis-moi, pour calmer ſa colere?

PASQUIN.

Ne soyez plus si fou, ne songez qu'à lui plaire.

MONCADE.

Je le ferai, Pasquin.

PASQUIN.

Etouffez vos soupçons.

MONCADE.

C'en est fait.

PASQUIN.

Très souvent prenez de mes leçons.

MONCADE.

Oui.

PASQUIN.

Ne me grondez plus.

MONCADE.

Par ma reconnoissance,
Tu jugeras, Pasquin, de tout ce que je pense.

PASQUIN.

Vous me le promettez ?

MONCADE.

J'en jure par les yeux
D'un objet qui toujours me sera précieux;
Par Mariane enfin.

PASQUIN.

Allez, laissez moi faire.

MONCADE.

Hélas! Pasquin, je crains bien plus que je n'espere.

SCENE XIII.

MONCADE, PASQUIN, LA FLEUR.

LA FLEUR.

Un Courrier, arrivé de Grenoble à l'inſtant,
Vous demande, Monſieur, réponſe ſur-le-champ.

MONCADE.

Ouvrons; graces au Ciel, mon ſort impitoyable
Ne peut rien ajouter au malheur qui m'accable.
Oui, je puis juſtement défier ſa rigueur.
Quoi! je perds ma Maîtreſſe? on m'enleve ma Sœur?
Mais, gardons le ſecret, & pourſuivons le traître,
L'infâme périra, je lui ferai connoître....



SCENE XIV.

MONCADE, PASQUIN, LA FLEUR JASMIN.

JASMIN.

UN Officier, Monſieur, de votre Régiment,
Demande à vous parler avec empreſſement.

MONCADE.

Avec empreſſement! que me veut-il?

JASMIN.

Je penſe
Qu'il parle d'un départ en toute diligence.

MONCADE.

Ah, juſte Ciel! Allons, Paſquin, je ſuis perdu.
Ce malheureux n'aura que trop bien entendu.
Que vais je devenir? Puis-je vivre loin d'elle?

PASQUIN.

Bon, nous allons avoir quelque ſcene nouvelle.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARTON, *ſeule.*

OH ! j'étouffe ; cherchons un lieu pour reſpirer :
: ſuis laſſe d'entendre & de voir ſoupirer.
e ne ſont que chagrins, que tourmens, que martyre,
ont à leur place, moi, je ne ferois que rire.
. faut être ennemi juré de ſon repos,
our s'affliger ſans ceſſe, & ſi mal à propos.
Ioncade a de grands biens, de l'honneur, du courage,
eau, bien fait, de l'eſprit ; que faut-il davantage ?
l eſt bruſque, emporté, violent & Jaloux :
ès que de Mariane il ſe verra l'époux,
Quand par un bon Contrat il deviendra le Maître,
paroîtra pour lors indifférent, peut-être.
el qu'il ſoit, une femme a toujours le talent
e rendre ſon Epoux auſſi ſouple qu'un gand.
'il m'en vient jamais un ſous la même figure,
Ia foi, jaloux ou non, je le prendrai, j'en jure.

SCENE II.

LA COMTESSE, MARTON.

LA COMTESSE.

ON peut monter, Marton?

MARTON.

Madame, je le croi:

Tout eſt ouvert pour vous.

SCENE III.

MARTON, *ſeule.*

VOILA ma bête, à mo
S'il eſt vrai ce qu'on dit, à préſent vos oreilles
Doivent corner, Moncade, & corner à merveilles.
On s'entretient de vous de toutes les façons;
Mais, de pareils diſcours ne ſont que des chanſons.
Pour nuire à nos Amans, vos ſoins & votre adreſſe
Ne réuſſiront point, Madame la Comteſſe.

Pour mettre la discorde en tous lieux, en tout tems,
Vous avez, on le sait, de merveilleux talens,
Mais, contre eux, faites naître obstacles sur obstacles,
L'Amour fera pour eux miracles sur miracles.
Semez de vos noirceurs les dangereux appas,
Ce petit obstiné les guidant pas à pas,
Leur développera la ruse, l'artifice;
Et confondant lui seul toute votre injustice,
Pour donner à leurs cœurs une tranquille paix,
Les serrera d'un nœud que l'on ne rompt jamais.

SCENE IV.

MARTON, DAMIS.

DAMIS.

ON ne peut concevoir une telle folie.
Ah! Marton, vous voilà! pourrois-je voir Julie?
Moncade perd l'esprit, & je viens pour savoir
S'il faut l'abandonner à tout son désespoir.
Si Julie....

MARTON.

Elle est seule avecque la Comtesse:
Et si vous m'en croyez....

DAMIS.

Marton, la chose presse...

MARTON.

Monsieur ?

DAMIS.

Un ordre exprès, venu subitement,
L'oblige de marcher sur l'heure au Régiment,

MARTON.

Au Régiment ? ô Ciel !

DAMIS.

Au Régiment.

MARTON.

N'importe.
Attendez, croyez-moi, que la Comtesse sorte.
Contre elle j'ai, Monsieur, bien plus que des soupçon
Absente, vous ferez mieux sentir vos raisons.
Pour servir votre ami, vous ne sauriez mieux faire.

DAMIS.

Je m'en vais faire un tour.

MARTON.

Il n'est pas nécessaire ;
Mais, ne l'entends-je pas ? c'est elle assurément.
Au coin de l'escalier tenez vous un moment.
Dépêchez, la voici qui vient avec Madame.



SCEN

SCENE V.

MARTON, *seule.*

QU'A-T-ELL' fait là-haut, cette maligne femme?
J'ai les pieds dans le feu quand je la vois ici,
J'aimerois beaucoup mieux.... Taisons-nous, la voici.

SCENE VI.

LA COMTESSE, JULIE, MARTON.

JULIE.

MADAME, je ne puis vous répondre autre chose.

LA COMTESSE.

De grace, parlons bas, je vous prie, & pour cause.

JULIE.

Laissez-nous un moment, retirez-vous, Marton.

SCENE VII.

JULIE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Je vous répete encor, qu'avec un si grand nom,
Son mérite, Madame, égale sa naissance.
Bien à la Cour, autant qu'homme qui soit en France,
Il a mille talens, il est d'un goût exquis,
Pour moi, je ne vois rien de pareil au Marquis;
Et si vous en croyez mon amitié sincere,
Vous ne tarderez point à finir cette affaire.

JULIE.

Madame, assurez-vous que dans très peu de tems
Je vous éclaircirai de tous mes sentimens;
Mais, il faut là-dessus consulter ma famille,
Savoir son sentiment, en parler à ma Fille.
Je ressens cependant, & comme je le dois,
Les soins que vous prenez, & pour elle & pour moi.

LA COMTESSE.

Quoi! vous consulterez une Fille à son âge?
C'est choquer à la fois la raison & l'usage.
Vous devez décider, c'est à vous de choisir;

Quand vous ordonnerez, elle doit obéir.
C'eſt ainſi qu'on en uſe; & la Cour & la Ville
Ont trouvé ce chemin plus court & plus facile.
La Fille de Cleon, au ſortir du Couvent,
Ne connut ſon Epoux qu'un jour auparavant.

JULIE.

Madame, là-deſſus, liberté toute entiere,
Chacun, vous le ſavez, agit à ſa maniere;
Si j'ai pour mes Enfans une extrême douceur,
Si j'aime l'un en Frere, & chéris l'autre en Sœur,
Je ne me repens point d'en uſer de la ſorte;
Ils me rendent tous deux l'amour que je leur porte.

LA COMTESSE.

Avec des ſentimens ſi tendres & ſi doux,
Pour Mariane en vain je vous offre un Epoux.
Moncade....

JULIE.

A nos deſſeins ne ſera nul obſtacle,
A moins qu'en ſa faveur il n'arrive un miracle.

LA COMTESSE.

Le Marquis, attendant l'honneur de votre choix,
Peut-il avoir le bien de vous voir quelquefois?
C'eſt une grace encor que pour lui je demande.

JULIE.

Madame, en vérité, la grace n'eſt pas grande,

Les gens faits comme lui, sont toujours bien reçus.

LA COMTESSE.

Et sur-tout le secret.

JULIE.

Comptez....

LA COMTESSE.

N'en parlons plus;

Que faites-vous ?

JULIE.

Je vais....

LA COMTESSE.

Demeurez.

JULIE.

Non.

LA COMTESSE.

Sans cesse

JULIE.

Puisque vous le voulez, Comtesse, je vous laisse.



SCENE VIII.

JULIE, *seule.*

LAQUAIS, faites venir Mariane & Marton.
Armons-nous une fois de résolution ;
Et parlons une fois, en Mere véritable.
Le Marquis, c'est au moins un homme raisonnable ;
Il est doux, complaisant : n'hésitons plus. Je crois
Qu'on ne peut me blâmer de faire un pareil choix.

SCENE IX.

JULIE, MARIANE, MARTON.

JULIE.

MA Fille, je vous veux déclarer une chose.
Mais, je vous prie, avant que je vous la propose,
Ce Marquis, dont hier Moncade fut jaloux,
Dites-moi franchement, comment le trouvez-vous?

MARIANE.

Ce discours me surprend, m'embarrasse, Madame

JULIE.

S'il ne tenoit qu'à vous de devenir sa femme,
Qu'il le souhaitât fort, Mariane, entre nous,
Auriez-vous de la peine à prendre un tel Epoux?

MARIANE.

Qui, moi?

JULIE.

Oui, vous.

MARIANE.

Ah! Ciel.

JULIE.

Oui, ma Fille, vous-mê

MARIANE.

Vous me jettez, Madame, en une peine extrême;
Je cherche en toute chose à vous faire plaisir,
Et votre volonté doit régler mon desir.

MARTON.

Ma foi, c'est trop long-tems lasser ma patience;
Je crêve, & je ne puis céler ce que je pense.
C'est une liberté, que des soins de quinze ans
M'ont justement acquise, & qu'à bon droit je pren
Y pensez-vous, Madame, & que voulez-vous faire
Lui donner un Epoux, qui, bien loin de lui plaire,
La va faire mourir sans doute à petit feu.

›ngez-y, par ma foi, c'eſt jouer très gros jeu ;
out ce qu'elle vous dit eſt pure complaiſance ;
lais, n'abuſez point, vous, de ſon obéiſſance.
appellez, rappellez toute votre douceur,
'écoutez point ſa bouche, & conſultez ſon cœur.
loncade...

JULIE.

Ah, juſte Ciel! y penſe-t-elle encore?

MARTON.

›ui, Madame, elle y penſe, elle l'aime, il l'adore.

MARIANE.

.h! Marton.

MARTON.

Taiſez-vous, je ſais ce que je dis.
'ous ces mauvais diſcours qu'on admiroit jadis,
le ſont plus de ſaiſon. Pourquoi tout ce myſtere?
Quel plaiſir prenez-vous à tromper une Mere?
lé! parlons à préſent comme on parle aujourd'hui.
Mariane ne peut être heureuſe ſans lui,
ans Moncade.

JULIE.

Marton, que faut-il que je faſſe?



SCENE X.

JULIE, MARIANE, DAMIS, MARTON.

DAMIS.

POUR un infortuné, je viens demander grace.
Abandonnerez-vous à ses justes transports,
Un Malheureux chargé de honte & de remors?
Madame, ayez pitié du tour ncat qui l'accable,
Ne le punissez point autant qu'il est coupable.
Si vous n'adoucissez la rigueur de son sort,
Vous vous reprocherez d'avoir causé sa mort.
Ah! si vous le voyez les yeux baignés de larmes,
Vous seriez comme moi sans défense & sans armes.

JULIE.

C'est pour cela, Monsieur, que je crains de le voir.

DAMIS.

Par tout ce qui jamais eut sur vous de pouvoir,
Madame, détournez le coup qui le menace,
Sa fortune en dépend, empêchez qu'on le casse.
Il ne partira point avec votre courroux;
Il ne faut qu'un seul mot, le refuserez vous?

SCEN

SCENE XI.

ULIE, MARIANE, DAMIS, PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

MADAME, ayez pitié d'un pauvre miſérable,
: l'abandonnez pas à ſon ſort déplorable.
on pauvre Maître, hélas! qui l'eût dit, qui l'eût cru,
eſt cent fois plus fou, qu'on ne l'a jamais vu.
rompt, il caſſe, il briſe; & tout ce que ſa rage
i fait imaginer, il le met en uſage.

DAMIS.

ais, quoi! ſon repentir, ſes larmes, ſes douleurs
nous préſageoient point de ſemblables fureurs?

PASQUIN.

ſortir de chez vous, Monſieur, ce fut le diable.
mpli de ce départ, qui le trouble & l'accable,
urt droit à ſon logis, y trouve un Officier,
i remet en ſes mains un funeſte papier.
rès avoir été quelque tems à le lire,
demeure interdit, l'Officier ſe retire.

Je le ſuis pas-à-pas, j'en voulois faire autant ;
Moncade m'apperçoit, il m'arrête à l'inſtant.
Je demeure, il s'émut, s'agite, ſe promene,
Le bord de ſon chapeau frolle une Porcelaine ;
Je cours pour la ſauver, je la tenois ; ſoudain,
D'un coup il fait tomber le vaſe de ma main.
Sa raiſon diminue, & ſa fureur augmente :
Au lieu d'un, auſſi-tôt il en caſſe cinquante.
Ce que les Indes ont de plus brillant aux yeux,
Et tout ce que la Chine a de plus précieux,
Satins, Coffres, Coffrets, chacun dans leurs eſpec
Sont froiſſés, déchirés, mutilés, mis en pieces.

JULIE.

Quel accès ! quel déſordre ! & quel aveuglement !

PASQUIN.

Il dit qu'il ſe veut faire Hermite inceſſamment.

MARTON.

Hermite ? Ah, Ciel !

PASQUIN.

Hermite, on ne l'en peut diſtra
Rien ne l'arrête plus qu'une petite affaire ;
Il veut auparavant que d'affubler le froc,
Tuer, n'importe point, ou de taille ou d'eſtoc,
Ce Marquis, ſon rival, dont l'image cruelle
Acheve de brouiller ſa débile cervelle.

Il veut absolument le tuer aujourd'hui,
Pour n'avoir plus demain qu'à prier Dieu pour lui.
Au Régiment, chansons; quelque effort que l'on fasse,
Il ne s'y rendra point, il consent qu'on le casse;
Il n'est plus gouverné dans ce funeste jour,
Que par son désespoir, ou plutôt par l'amour.

MARTON.

Et tu le laisses seul dans son désordre extrême?
Le peut-on sûrement confier à lui-même?

PASQUIN.

Nous n'avons désormais rien à craindre, Marton,
Il est enseveli dans la réflexion;
C'est pour se détacher des choses de la terre,
Qu'aux vains amusemens il déclare la guerre.
Il en montre le vuide & la fragilité;
Il en fait voir le faux & l'inutilité.

DAMIS.

La générosité, Madame, vous convie
A sauver son honneur, sa fortune, & sa vie.

MARTON.

Madame, en sa faveur, j'implore vos bontés.

DAMIS.

Il ne sera plus tems, si vous ne vous hâtez.

MARTON.

Tous ses emportemens cesseront, sa jeunesse...

DAMIS.

Vous ne répondez point, Madame, & le tems presse?

JULIE.

Mariane?

MARIANE.

Madame.

JULIE.

Hé bien, que ferons-nous?

MARTON.

Croyez-moi, je le sais mieux qu elle, & mieux que vous.
Va le chercher Pasquin.

PASQUIN.

Moncade, mon cher Maître.
Le chemin est plus court, sautons par la fenêtre.

SCENE XII.

JULIE, MARIANE, DAMIS, MARTON.

JULIE.

Je consens à le voir: plaise au Ciel aujourd'hui
Qu'il mérite l'effort que je me fais pour lui!

SCENE XIII.

DAMIS, LE MARQUIS, JULIE, MARIANE, MARTON.

LE MARQUIS.

MADAME, sans rougir, je ne puis davantage
outenir à vos yeux un mauvais personnage ;
t viens désavouer, sans attendre plus tard,
es propositions qu'on a fait de ma part.
'ous m'entendez, Madame, & je me rends justice,
a Comtesse elle seule a suivi son caprice.
: ce sont des secrets qu'on pourra tour-à-tout
vec plus de loisir vous démêler un jour.
lais, pour vous témoigner que je dis vrai, Madame,
'un prétendu rival je veux servir la flâme ;
donner tous mes soins. On vient de m'avertir
ıe demain au plûtard, Moncade doit partir.
ur détourner un coup à ses vœux si contraire,
ıi cru que mon crédit lui seroit nécessaire ;
je viens vous l'offrir.



SCENE XIV.

JULIE, MARIANE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTON, MONCADE, PASQUIN.

MONCADE.

MADAME, à vos genoux...

JULIE.

Aux yeux de tout le monde ! Ah Ciel ! y penſez-vous.

MONCADE.

Oui, j'y penſe, & je veux au moins faire paroître
Les ſentimens qu'en moi vos bontés ont fait naître.

JULIE.

Ah ! levez-vous ; faut-il vous le dire cent fois ?

MONCADE.

Madame, je fais moins encor que je ne dois,

JULIE.

Moncade, je le veux, ſi vous voulez me plaire.

MONCADE.

Je ne réplique plus, il faut vous ſatisfaire...

JULIE.

e vous pardonne ; mais, & ſans retardement,
e veux que vous partiez pour votre Régiment.

MONCADE.

Vous obéir eſt tout ce que je me propoſe ;
Mais, que vois-je ?

PASQUIN.

Vraiment voici bien autre choſe :
A quel Saint le Marquis, dans ce moment fatal...

DAMIS *au Marquis.*

Allons, qu'on eſt heureux d'avoir un tel rival.

SCENE XV.

JULIE, MARIANE, MARTON, MONCADE, PASQUIN.

JULIE.

A ces conditions au moins je vous pardonne,
Vous partirez demain, s'il vous plaît, je l'ordonne ;
Et ſi vous différez...

SCENE XVI.

JULIE, MARIANE, UN LAQUAIS *de Julie*. PASQUIN. BASQUE, *Laquais du Frere de Julie*.

JULIE *continue*.

HE bondieu ! laiſſez-nous.
Je vous appellerai, ſi j'ai beſoin de vous.
Toujours....

UN LAQUAIS *de Julie*.

C'eſt de la part de Monſieur votre Frere.

JULIE.

Que n'entre-t-on d'abord ? pourquoi tout ce myſtere ?
Donne-moi ce billet, approche promptement.
ardonnez-moi, Monſieur, j'ai fait en un moment.

LETTRE du Frere de Julie.

Elle lit.

*SI je n'étois malade, ma Sœur, j'aurois
té chez vous. Votre Fils est arrivé, je ne
uis vous écrire, ni confier qu'à vous-même
s particularités d'une affaire de la derniere
onséquence ; je vous attends incessamment.*

JULIE *continue.*

ıste Ciel ! Il suffit : tu n'as qu'à t'en aller,
is-lui qu'incessamment je sors pour lui parler.
ses coëffes, dépêchez, ma Fille, je suis morte,
uivez-moi.

MARIANE.

Devoit-il écrire de la sorte ?

MARTON.

ortirai-je avec vous ?

JULIE.

Laissez-moi, je m'en vais;
iel ! mes pressentimens ne me trompent jamais.



SCENE XVII.

MONCADE, MARTON, PASQUIN.

MARTON.

Que fera-ce, bondieu, qüe toute cette affaire?
J'y penſe, je ne puis pénétrer ce myſtere;
J'y rêverois cent ans ſans en venir à bout.

MONCADE.

Et moi, je ſais, j'entends, je vois, je comprends tout;
Je ſuis, je ſuis trahi.

MARTON.

Que vous êtes habile!

MONCADE.

Ta Maîtreſſe me trompe.

MARTON.

Oh, cervelle imbécile!

MONCADE.

Tu me trompes auſſi.

MARTON.

Que l'enfer ſous mes pas...

MONCADE.

cet infâme encor....

PASQUIN.

Monſieur, je n'en ſuis pas.

MONCADE.

:on Rival à mes yeux ! Ah ! tout mon ſang ſe glace ;
: Damis l'entretient, le careſſe & l'embraſſe.

MARTON.

: veux.

MONCADE.

Ah, juſte Ciel ! ſont-ce là des amis ?

MARTON.

Įuoi, vous ne voulez pas?...

MONCADE.

Perfide, vous Damis ?

MARTON.

Mais, apprenez au moins.

MONCADE.

Je ne veux rien apprendre.

MARTON.

Hé ! de grace, écoutez.

MONCADE.

Je ne veux rien entendre.
Je ne m'étonne plus de leur empreſſement,
Ils veulent, mais en vain, que j'aille au Régiment.
Je veux auparavant démêler l'impoſture ;

Je la démêlerai, Marton, je vous le jure.
Ciel! de quel coup mortel je suis assassiné,
Hé bien, Pasquin, tu vois, je l'avois deviné;
Ne pénetres-tu pas?

PASQUIN.

Monsieur, dans cette affaire...

MONCADE.

Comment?

PASQUIN.

Je la comprends, & la fourbe est fort clai

MONCADE.

Quand as-tu découvert toutes leurs trahisons?

PASQUIN.

Monsieur, depuis huit jours, j'ai d'étranges soupçon

MONCADE.

Tu l'as dit, j'en mourrai; mais avant que je meure,
Que Damis mon Rival périsse tout-à-l'heure.

PASQUIN.

Marton?

MARTON.

Pasquin?

PASQUIN.

Hé bien?

MARTON.

Mon Enfant, songe à toi;
Je ne saurois m'y faire, & je suis hors de moi.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ONCADE, LA COMTESSE.

MONCADE.

OUI, je veux à vos yeux leur déclarer, Madame,
: je brûle pour vous d'une nouvelle flâme,
: vous êtes l objet de mes vœux les plus doux,
: je ne veux plus vivre & mourir que pour vous.
T p heureux ! que ce cœur, rebut d'une infidelle,
R oive de vos mains une chaîne si belle.

LA COMTESSE.

J evrois soupçonner un si prompt changement,
J n'embarque peut-être un peu légerement;
M is, n'importe, de moi quoi que le sort ordonne,
A os empressemens mon ame s abandonne.
T p heureuse à mon tour, si selon mes souhaits,

L'hymen, fans différer, nous unit à jamais.
C'eft le prix, c'eft le but de l'amour le plus tendre.

MONCADE.

Quoi, Mariane ! Ah Ciel, pouvez-vous le comprend
Après tant de foupirs, tant d'amour, tant de foins.

LA COMTESSE.

D'un cœur comme le fien en attendiez-vous moins?

MONCADE.

Quoi ! celle qui des yeux ignoroit le langage?

LA COMTESSE.

Ah ! qu'elle n'en eft pas à fon apprentiffage.
Elle vous a trompé déja plus d'une fois.

MONCADE.

Ah ! je m'en vengerai, je le veux, je le dois,
Me venger ! la haïr ! il n'eft pas tems encore.
Je ne puis vous trahir, Madame, je l'adore,
Et malgré fon mépris, fa haine & mon courroux,
Je n'ai d'yeux que pour elle, & n'en ai point pour vo

LA COMTESSE.

Puifque d'être abufé vous avez tant d'envie,
A l'époufer, Monfieur, c'eft moi qui vous convie.
Allez, ne tardez point, le plutôt vaut le mieux.
Mais, ne vous préfentez jamais devant mes yeux.

MONCADE.

Quoi ! vous m'abandonnez ? Hé, demeurez, Madam

ıis-je éteindre en un jour une si vive flâme?
m'en rapporte à vous, prenez pitié d'un cœur
gité par l'amour, la crainte & la fureur.
is-je ce que je fais dans mon désordre extrême?
is-je ce que je dis? me connois-je moi-même?
ne sais si je vis, je n'entends, ni ne vois.
ans ce funeste état, Madame, plaignez-moi.

LA COMTESSE.

h! quels indignes soins voulez-vous que je prenne!
ɹue je vous plaigne, ingrat! en valez-vous la peine?
près avoir pour vous prodigué mes bontés,
ır une autre que moi vos yeux sont arrêtés,
: vous avez le front de me le dire encore?
aime qui le hait, il hait ce qui l'adore.

MONCADE.

e fais, vous le voyez, d'inutiles efforts;
Madame, c'est à vous à calmer mes transports.
eignez-moi ses noirceurs, retracez-moi sans cesse
e mépris qu'elle a fait de toute ma tendresse.
n user autrement ce seroit me trahir,
Dites tout ce qui doit me la faire haïr.
Mais, ce Marquis enfin, l'aime-t-il? l'aime-t-elle?
'ai peine, je l'avoue, à la croire infidelle.

LA COMTESSE.

Vous n'en douterez plus, quand vous aurez appris

Qu'elle sera dans peu femme de ce Marquis.

MONCADE.

Femme de ce Marquis !

LA COMTESSE.

La chose est proposée,
Moncade, il s'en faut bien qu'elle soit refusée.

MONCADE.

Comment ? sans m'avertir ! Ah quelles trahisons !

LA COMTESSE.

Pour le taire sans doute elle avoit ses raisons.

MONCADE.

Mais, qui vous a si bien instruite, je vous prie?

LA COMTESSE.

Lorsqu'on en a parlé, j'étois avec Julie,
Puisqu'il faut s'expliquer, j'ai tout su, j'ai tout vu,
Et je n'avance rien que je n'aie entendu.
Pour conclure, elle attend l'aveu de sa famille,
Elle ne doute point de celui de sa Fille.
J'en dis peut-être trop ; mais, vous l'avez voulu,
Et sur moi vous avez un pouvoir absolu.



SCENE

SCENE II.

ONCADE, LA COMTESSE, PASQUIN.

MONCADE.

HE bien ?

PASQUIN.

Depuis long-tems, Monsieur, je me promene.

MONCADE.

'as-tu vu ?

PASQUIN.

Laissez-moi du moins reprendre haleine.
i peine à respirer, j'ai les sens tout émus ?
ouffe, j'ai couru ; ma foi, je n'en puis plus.

MONCADE.

! tu me fais mourir, & mon impatience...

PASQUIN.

m'interrompez point, s'il vous plaît, je commence.
vous apporte ici des nouvelles, ma foi,
ie l'on devroit garder pour l'oreille d'un Roi ;
ın Roi fait comme vous, cela s'en va sans dire,

C'eſt à ce coup, Monſieur, que vous allez bien rir
Ecoutez, en voici de toutes les façons.
Non, les femmes, ma foi, ſont toutes des démon

MONCADE.

Bondieu, que ce maraut me fatigue & me laſſe !

PASQUIN.

Pour donner au récit & le tour & la grace,
Il faut bien y larder quelques réflexions.

MONCADE.

Bourreau, veux-tu parler, & ſans digreſſions?

PASQUIN.

C'eſt ce que nous avons pourtant de mieux à fair
Car Julie, au ſortir de chez Monſieur ſon Frere,
J'ai fort bien entendu, veut attendre la nuit,
Pour arriver ici ſans tumulte & ſans bruit.

MONCADE.

Ah ! ces précautions n'ont rien que de funeſte.

PASQUIN.

Ecoutez, en deux mots je vous dirai le reſſe.
De chez ce Frere donc, où j'ai tant attendu,
Un jeune homme bien fait, à la fin deſcendu,
Monte dans le caroſſe, & ſans cérémonie
S'eſt placé dans le fond en attendant Julie.
Curieux de ſavoir s'il étoit laid ou beau,

'ouvrois en vain les yeux ; il avoit un manteau
ɔont il avoit grand ſoin de couvrir ſon viſage,
e qui m'a pour un tems caché le perſonnage.
Mais à la fin, voulant ſe ſervir d'un mouchoir,
Un favorable inſtant m'a permis de le voir.
C'eſt... Non, je n'ai rien vu de pareil, que je penſe,
C'eſt le plus beau garçon, Monſieur, qui ſoit en France;
ulie & Mariane en caroſſe auſſi-tôt,
Elles l'ont toutes deux embraſſé comme il faut;
'avois honte de voir ſi peu de retenue,
Et les paſſans tout haut s'en moquoient dans la rue.

MONCADE.

C'étoit ſon Fils, prends garde à ce que tu me dis.

PASQUIN.

Non, ce n'étoit ni lui, Monſieur, ni le Marquis.

MONCADE.

Acheve.

PASQUIN.

Le caroſſe a détalé fort vîte,
Je l'ai perdu de vue, & vous ſavez la ſuite.

LA COMTESSE.

C'eſt, vous le voyez bien, quelque nouvel Epoux;
On trompe le Marquis, on ſe moque de vous.

MONCADE.

Tigre, tu vois le jour! cœur indigne, ame baſſe!

PASQUIN.

Ne les épargnez point, pourquoi leur faire grace ?
Je ſais cent autres noms qui leur conviennent mieux.

MONCADE.

Monſtre, objet le plus vil qui ſoit deſſous les Cieux !

PASQUIN.

Bon cela.

LA COMTESSE.

Voulez-vous au mal qui vous poſſede,
Trouver un prompt ſecours ? l'infaillible remede
Pour rendre à votre cœur une tranquille paix,
C'eſt de ſortir d'ici pour n'y rentrer jamais.

MONCADE.

Il faut auparavant, Madame, la confondre,
Qu'une fois elle n'oſe & ne puiſſe répondre.
C'eſt trop ſouffrir, il faut que je la pouſſe à bout.
Qui n'eſpere plus rien, ne craint rien, riſque tout.
Mais, j'entends un caroſſe ; écoutons, il arrête.
Tu ne jouiras pas long-tems de ta conquête,
Je veux ſur tout ceci me rendre le cœur net.
Ne perdons point de tems, viens dans ce cabinet.



SCENE III.

Moncade, Pasquin *dans le cabinet*, la Comtesse.

LA COMTESSE.

Dans quel abîme affreux ma passion me plonge!
è sens au fond du cœur un remord qui me ronge.
lais, pourquoi balancer dans mon malheureux sort?
e n'ai rien à choisir que Moncade ou la mort.

SCENE IV.

A COMTESSE, JULIE.

JULIE.

JE ne puis déposer, mon aimable Comtesse,
lus sûrement qu'à vous le secret qui me presse.
eureusement encor ce fou n'est point ici,
ne veux point qu'il soit informé de ceci.

LA COMTESSE.

Depuis assez long-tems il est sorti, je pense.

JULIE.

Tant mieux, je puis les faire entrer en assurance;
Un moment, s'il vous plaît, entrons, dépêchons-nous

SCENE V.

JULIE, LA COMTESSE, MARIANE LEONOR *sous le nom de Clitandre* MONCADE, PASQUIN *dans le cabinet.*

JULIE *continue.*

CE jeune Cavalier! hé bien! qu'en dites-vous?
(à Leonor).
Saluez-là, Monsieur, c'est ma meilleure amie.
(à la Comtesse).
Hé! pour l'amour de moi, baisez-le, je vous prie;
Pour un Provincial, il a l'air assez bon.

LA COMTESSE.

Merveilleux, j'en conviens : peut-on savoir son nom?

JULIE.

Je ne sais point encor le nom de sa famille;
Mais, lorsqu'en sa personne un vrai mérite brille;
On démêle aisément que le sang dont il sort
A tout ce qui paroît a beaucoup de rapport.

LEONOR, *sous le nom de Clitandre.*

Présentement, Madame, on m'appelle Clitandre.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire en un mot que voilà votre Gendre.

JULIE.

A peu près. Mariane, approchez, voulez-vous
Recevoir cet Amant en qualité d'Epoux?

MARIANE.

Ah! pour un tel Amant j'ose dire, Madame,
Que l'on peut sans rougir faire éclater sa flâme;
Lui promettre à jamais une constante ardeur,
Dès qu'on le voit, peut-on lui refuser son cœur?

LEONOR, *sous le nom de Clitandre.*

Et moi dans ce moment, Madame, je vous jure

Une estime, un respect, une amitié si pure;
A d'autres, je dirois un violent amour,
Madame, si je mens, que je perde le jour.

MONCADE, *l'épée à la main.*

Traître, avant qu'à ses loix elle soit asservie,
Il faut qu'à l'un de nous il en coûte la vie.

JULIE.

Clitandre, Mariane! hé vîte, sauvons-nous.

LA COMTESSE.

Ah! cet emportement est indigne de vous.

SCENE VI.

MONCADE, PASQUIN, LEONOR, *sous le nom de Clitandre.*

MONCADE.

INFAME, je te tiens, ma main est toute prête.
Quel secret mouvement me retient & m'arrête!
Fuis, lâche, sauve-toi de mon juste courroux,
Tu ne mérites pas d'expirer sous mes coups.

SCENE VII.

MONCADE, PASQUIN.

MONCADE *continue.*

E n'ai pu réſiſter à mon impatience ,
ſte Ciel ! qu'ai-je fait ! juſqu'où ma violence....
reſſens à la fois mille & mille douleurs ,
ne me ſoutiens plus, je tombe, je me meurs.

SCENE VIII.

MONCADE, PASQUIN,
MARTON.

PASQUIN.

MARTON?

MARTON.

Ciel!

PASQUIN.

Viens ça.

MARTON.

Bon.

PASQUIN.

Que la fiévre te ser

MARTON.

Je vais vîte chercher des goutes d'Angleterre.

PASQUIN.

Dépêche-toi : bondieu ! quel trouble, quel fracas!
Donne.

MARTON.

On se meurt là-haut.

PASQUIN.

On se meurt ici bas.

SCENE IX.

MONCADE, PASQUIN.

PASQUIN *continue.*

Si je pouvois au moins, pour le mettre à son aise,
Sans le laisser tomber, approcher cette chaise.
Morbleu, que vais-je faire ? Hé bien! là doucement,
Ne sauriez-vous tout droit vous tenir un moment ?

n Maître, mon cher Maître. Il est plus froid que
glace,
enne, carogne. Hélas! fussiez-vous à sa place.
pouvoit un instant comme cela debout,
ourrois. Ah! jamais nous n'en viendrons à bout.
ons, mon cher enfant, ça reprenez courage,
nontrons ce que peut la douleur & la rage.
npons, brisons, cassons de l'un à l'autre bout;
ır vous faire plaisir, je fracasserai tout:
eaux, tables, miroirs, que rien n'ose paroître,
ettons la maison après par la fenêtre.
pouls ne revient point! quelle horrible pâleur!
oi! l'on nous abandonne! Au voleur, au voleur,
, les maudites gens! Au meurtre, on m'assassine.



SCENE X.

MONCADE, PASQUIN, JULIE MARTON.

PASQUIN.

MARTON, n'auriez-vous point de l'essence d'urin
Elle est, à ce qu'on dit, bonne pour les vapeurs.

JULIE.

Ah, Ciel! quand finiront mon trouble & mes douleu
Songeons incessamment.

MARTON.

Allez, laissez-moi faire.
Retire-toi.

PASQUIN.

Ah, ah!

MARTON.

Maraut, veux-tu te taire?

PASQUIN.

Le voilà qui revient, je sens battre son pouls,
Ses yeux s'ouvrent. Hé bien, nous reconnoissez-vous

JULIE.

En quel affreux état.

MONCADE *reprenant ses esprits.*

Remettez-vous, Madame,
a raison, à la fin maîtresse de mon ame,
ous promet des instans plus tranquilles, plus doux;
'étant plus amoureux, je ne suis plus jaloux.
xcusez les transports que j'ai trop fait paroître,
'un premier mouvement je n'étois pas le maître;
m'a fait oublier tout ce que je vous dois.
ous n'avez jamais eu nulle estime pour moi,
ien ne vous obligeoit, Madame, à vous contraindre;
ussi, n'ai-je de vous aucun lieu de me plaindre.
sais, Mariane, adieu; malgré tant de rigueurs,
e vous souhaite à tous mille & mille bonheurs.

JULIE.

iel! dans quel embarras!

MONCADE.

Je le vois bien, Madame;
a pitié trouve encor quelque place en votre ame.
e ne méritois pas un si dur traitement;
Mais, la tranquillité m'en console aisément.



SCENE XI.

MONCADE, JULIE, LE MARQUIS DAMIS, PASQUIN, MARTON.

DAMIS.

JE ne sais point comment vous pourrez reconnoître
Le zele que pour vous le Marquis fait paroître :
Je n'ai jamais tant vu de bontés à la fois ;
Il vous vient d'obtenir un congé pour deux mois,
Et ne me dites point non plus que la foiblesse,
Que l'on sait dès long-tems qu'il a pour la Comtesse
Ne vous aura pas nui dans cette occasion,
Qu'en vous servant il a servi sa passion :
Non, de quelque façon que vous puissiez le prendre,
Vous n'en avez pas moins de graces à lui rendre.
Mais, aurez-vous toujours le front chargé d'ennuis ?

MONCADE.

Je ressens tant de soins autant que je le puis.

DAMIS.

Ce fou, tout de nouveau, si j'en crois l'apparence,
Se fera signalé par quelque extravagance.

JULIE.

: ne suis point injuste, & conviens qu'aujourd'hui
¡ui ne me connoîtroit, penseroit comme lui;
sais, cent fois convaincu de cent erreurs pareilles,
. devoit démentir ses yeux & ses oreilles.
salgré tous ses sermens, & malgré ses erreurs,
. la moindre apparence il reprend ses fureurs,
l me charge en son cœur de crimes effroyables,
'os yeux seuls en seront les juges équitables.
'oici son procédé, je ne cacherai rien,
:t dans le même instant vous jugerez du mien.

MONCADE.

Cet éclaircissement, Madame, est inutile,
Ne l'entreprenez point, la chose est difficile;
Et pour vous épargner un funeste embarras,
Je sors; mais si content....

JULIE.

Moi, je ne le suis pas.
Vous attaquez ma Fille, il est bon de détruire
Un soupçon qui m'offense, & qui pourroit lui nuire.

MONCADE.

Puisque vous le voulez, Madame, j'y consens,
Détrompez, s'il se peut, ma raison & mes sens,
Justifiez la Fille aussi-bien que la Mere.

JULIE.

Je ne sais rien, Monsieur, de plus facile à faire.

MONCADE.

Lorsque je vous entends, Madame, & que je vois...

DAMIS.

Vos yeux vous ont trompé déja plus d'une fois.

MONCADE.

Oh pour le coup, Monsieur, votre discours m'assomm
Ici, Madame amene un je ne sais quel homme,
Le présente à sa Fille en qualité d'Epoux;
Sa Fille le reçoit. Hé bien, qu'en dites-vous?
Ai-je perdu l'esprit, me fera-t-on accroire
Que la nuit en dormant j'ai forgé cette histoire?
J'étois dans cet endroit, j'ai fort bien entendu,
C'est de ce cabinet que mes yeux ont tout vu.

JULIE.

Malgré ces grands témoins, vous avoûrez peut-être
Que ce qu'on prend pour vrai souvent ne sauroit l'être.

DAMIS.

A sa place, Madame, un autre eut pû penser....

JULIE.

Et ce sont ces soupçons que je veux effacer.

Les égards que je dois à toute ma famille,
L'intérêt que je prends à l'honneur de ma Fille,
M'oblige à vous donner un éclairciſſement,
Quand j'ai mille raiſons d'en uſer autrement.
Et ſouvenez-vous bien avant que je le faſſe,
Qu'il n'eſt point de retour, n'eſperez plus de grace,
Si vous ne vous ſervez de ce dernier moment,
Pour prendre de ma main ma Fille aveuglément.
Mais, ſi vous me forcez à vous la montrer telle,
Qu'elle a toujours été, malheureuſe & fidelle,
Sur mon honneur, voyez le ſerment que je fais,
Ingrat, attendez-vous à ne la voir jamais.

DAMIS.

A d'affreuſes rigueurs ce ſerment vous condamne.

MONCADE.

Damis, je ne ſens plus d'amour pour Mariane.

DAMIS.

Si ſon cœur innocent à vos yeux vient s'offrir?

MONCADE.

Que ne la puis-je voir innocente, & mourir.

JULIE.

(Elle lui parle à l'oreille).

Non, vous ne mourrez point. Revenez au plus vîte,
Et n'examinons plus quelle en ſera la ſuite.

SCENE XII.

MONCADE, DAMIS, LE MARQUIS, JULIE, PASQUIN.

JULIE.

MONCADE, vous verrez qu'une femme en courroux
Quand elle jure, tient ses sermens mieux que vous ;
Malgré tout l'intérêt que j'avois à me taire,
Je vais vous découvrir cet important mystere.



SCENE XIII.

MONCADE, DAMIS, LE MARQUIS, JULIE, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

On ne peut de Clitandre appaiser les douleurs,
Il n'ouvre plus les yeux que pour verser des pleurs.
Au seul non de Monsieur, sa crainte se redouble;
Ses sens sont agités, & son esprit se trouble.

MONCADE.

Ah! Marton, vous pouvez l'assurer aujourd'hui
Que je n'aurai jamais nulle affaire avec lui.

MARTON.

Mais, le promettez-vous?

MONCADE.

Allez, je vous le jure.

MARTON.

Vous lui pardonnerez, vous verrez sans murmure,

Sans retour, le chagrin qu'il vous aura donné?

MONCADE.

Qu'il vienne : dès long-tems il est tout pardonné.

SCENE DERNIERE.

MONCADE, DAMIS, LE MARQUIS, JULIE, LEONOR, PASQUIN, MARTON.

MARTON.

ENTREZ, beau Cavalier.

MONCADE.

C'est ma Sœur!

LEONOR.

Ah, mon Frere

Je me jette à vos pieds, calmez votre colere.

JULIE.

Son Frere, juste Ciel!

DAMIS.

Quoi! c'est-là votre Sœur?

MONCADE.

C'est elle. Levez-vous, je connois mon erreur.
Que faites-vous ici?

LEONOR.

Mon Frere, mon cher Frere;
Notre Oncle qui nous sert de Tuteur & de Pere,
Sous les loix de l'hymen vouloit m'assujettir.
Un vieux Président veuf, à ne vous point mentir,
Me déplut. Et pour rompre un pareil mariage,
Je ne le cele point, je mis tout en usage.
Valere....

JULIE.

C'est mon Fils.

LEONOR.

Par Grenoble passa;
Il m'aima, je l'aimai, mon Oncle me pressa.
Mon Frere, la rougeur me couvre le visage,
Vous me dispenserez d'en dire davantage.

MONCADE.

Madame?

DAMIS.

Le destin, malgré votre courroux;
Vous force à consentir à des liens si doux,
Et l'intérêt d'un Fils, son honneur & sa flâme,

Vous doit, ſans balancer, déterminer, Madame.

JULIE.

Moncade, ç'en eſt fait, je me rends, & le ſort,
Malgré vous, malgré moi, ſe montre le plus fort.

MARTON.

Et que deviendra donc cette bonne Comteſſe,
Madame, elle eſt là-haut; le remords qui la preſſe...

DAMIS.

Allons, & que l'hymen terminant ce grand jour,
Faſſe oublier enfin les fautes de l'Amour.

FIN.

L'ECOLE

DES PERES,

COMEDIE,



ACTEURS.

TELAMON, Frere d'Alcée.

ALCÉE, Frere de Telamon.

ERASTE, Fils d'Alcée, adopté pa Telamon, Amant de Pamphile.

LEANDRE, Fils d'Alcée, Amai de Clarice.

HEGION, Ami de Pamphile.

SANION, Mari de Madame Sanioı

PAMPHILE, Amante d'Eraſte.

CLARICE, Amante de Leandre.

Madame SANION, Femme c Sanion.

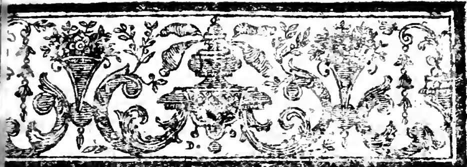
MISIS, Suivante de Pamphile.

SIRUS, Valet de Telamon.

GETE, vieux Domeſtique de Pan phile.

PARMENON, Valet d'Eraſte.

L'ECOı



L'ECOLE DES PERES, *COMEDIE.*

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

TELAMON, *seul.*

L'EPINE? hola quelqu'un? Il n'est pas de retour?
Mon Fils aura poussé le souper jusqu'au jour.
Ces marauts, que j'envoie en hâte à sa rencontre,
S'enivrent quelque part; aucun d'eux ne se montre!

Tandis que tourmenté de divers mouvemens,
Je me laisse emporter au trouble que je sens.
Lorsqu'absent de chez vous, on ignore où vous ête
Tout ce que votre femme alors croit que vous faites:
Ce que lui fait penser un mouvement jaloux,
Souhaitez bien plutôt qu'il vous arrive à vous,
Que ce que pense, hélas! un véritable Pere
En l'absence d'un Fils. Votre Femme en colere,
Si vous revenez tard, vous croit au même instant
Auprès de quelque Belle, amoureux & content;
Dans des lieux enchantés son esprit vous promene,
Les plaisirs sont pour vous, son partage est la peine.
Moi, parceque mon Fils n'est pas dans la maison,
Mes sens sont effrayés, & je perds la raison;
Tout me blesse & me nuit, & mon ame insensée
De cent mille dangers occupe ma pensée.
Chose étrange! Comment? par quel charme flatteur
Un homme occupe-t-il notre esprit, notre cœur,
Ensorte que pour lui notre tendresse extrême
Nous le rende plus cher qu'il ne l'est à lui-même?
Eraste, cet objet de mes plus chers desirs,
Sans lequel je ne puis goûter de vrais plaisirs,
A qui dès le berceau j'ai tenu lieu de Pere,
N'est pourtant point mon Fils, c'est le Fils de mo
Frere.
Cet homme, qui ne suit que sa bisarre humeur,
Elevoit cet enfant avec tant de rigueur,

Qu'enfin à la pitié m'étant laissé surprendre,
Je le pris avec moi pour ne le lui point rendre.
Je l'ai gardé. Bondieu ! pour lui quel changement!
Il retrouve chez moi la douceur, l'agrément,
Bonne chere, grand feu, des valets, compagnie,
Tout ce qui fait passer tranquillement la vie ;
Il n'entend point gronder dans cette maison-ci,
Car je n'ai jamais eu de femme, Dieu merci.
Ce cher enfant, sortant de la maison d'un Pere
Dur, avare, inquiet, défiant & colere,
Qui passe tout le jour à cultiver un champ,
Et n'est jamais couché le Soleil se levant,
En sentit aussi-tôt toute la différence.
Ce petit Innocent, j'en pleure quand j'y pense,
Par ses embrassemens, hélas! mon pauvre Fils,
Qu'il a bien reconnu tous les soins que j'ai pris!
Le cadet de celui pour qui je m'intéresse,
Passe, avec ce bourru, ses jours dans la tristesse;
Mais, je n'en trouverai jamais l'occasion,
Ou je le tirerai de cette oppression.
Quiconque à ses enfans se montre trop sévere,
N'en est que le Tyran, il cesse d'être Pere,
Mais enfin là-dessus, chacun suit son humeur.
Pour moi, j'ai pour Eraste une extrême douceur
A ses jeunes desirs rarement je m'oppose.
Il faut bien aux enfans permettre quelque chose.
Il est en apparence en pleine liberté,

Et je me ſers très peu de mon autorité.
Je l'ai ſi bien inſtruit, qu'il a peine à me taire
Les choſes qu'à ſon âge on ne découvre guere.
C'eſt beaucoup ; car un Fils qui nous trompe, qui me
A tromper ſes pareils s'accoutume aiſément.
Tout homme à la vertu qui ſe livre ſans feinte,
La douceur le retient beaucoup mieux que la crainte.
Mon Frere, dont l'avis du mien eſt différent,
Vient tous les jours à moi, criant & murmurant:
Qu'eſt ceci, Telamon? que prétendez-vous faire?
Vous perdez votre Fils, je ne puis plus le taire;
De votre complaiſance on ſe moque tout bas.
Perdez-vous la raiſon? C'eſt lui qui n'en a pas.
C'eſt avec le bon ſens vouloir faire divorce,
De croire qu'un empire, obtenu par la force,
Etablit dans nos cœurs un plus ſûr fondement,
Qu'un pouvoir que l'amour ſoutient uniquement.
Non, non ; celui qui fait ſon devoir par la crainte,
Et qui n'obéit plus qu'aux loix de la contrainte,
Se retient, ſi le mal peut être découvert;
Et s'il le peut cacher, il y tombe & ſe perd.
Mais celui qu'envers nous l'affection engage,
Abſent, comme préſent, s'éfforce d'être ſage.
Un Pere qui n'agit qu'avec diſcernement,
Fait obéir ſon Fils, mais volontairement.
C'eſt en cela du moins qu'il doit faire paroître
Qu'il eſt bien différent d'un Précepteur, d'un Maître.

Si de ses passions il n'est pas triomphant,
Qu'il ne se mêle point d'élever un enfant.
Mais l'homme dont je parle, arrive i.i, je pense.
Il est triste, il ne faut que lui prêter silence.
Il se sera forgé quelques nouveaux soupçons,
Et nous en va donner de toutes les façons.

SCENE II.

TELAMON, ALCÉE.

TELAMON.

AH! mon Frere, bon jour, quelle importante affaire
'ous amene à Paris si matin? D'ordinaire....

ALCÉE.

e m'en allois chez vous, je vous trouve à propos.
urez-vous bien le tems d écouter quatre mots?

TELAMON.

uatre mots, selon vous, menent bien loin, mon Frere.

ALCÉE.

ne faut qu'un moment, je ne tarderai guere.

TELAMON.

ous paroissez chagrin!

ALCÉE.

Vous vous y connoiſſez.

TELAMON.

Comment ?

ALCÉE.

Eraſte...

TELAMON.

Hé bien ?

ALCÉE.

Eraſte, c'eſt aſſez.
Voilà les quatre mots.

TELAMON.

Cet homme n'eſt pas ſage.
Mais enfin qu'a-t-il fait ?

ALCÉE.

Un déſordre, un ravage.
Tenez, c'eſt un garçon qui n'a honte de rien.
Un ſournois, un pervers, ennemi de ſon bien ;
Qui n'a ni foi ni loi, qui paſſe ſa jeuneſſe....
Mais, laiſſons, ce n'eſt point l'affaire qui nous pre
C'eſt celle qui ſe vient de paſſer Non, il faut....

TELAMON.

Oh, de grace, parlez, & parlez au plutot.

ALCÉE.

Aſſiſté de bandis qui lui prêtoient main-forte,
Il vient tout à l'inſtant d'enfoncer une porte.

ans la maison forcée ensuite il est entré,
enaçant, assommant ce qu'il a rencontré,
yant roué de coups la servante & le Maître.
ceux-ci n'osant plus ni crier ni paroître,
pendart s'est servi de cet heureux moment
our enlever l'objet qu'il aime apparemment.
n n'entend que ces mots, au sein de sa famille,
ent-on impunément enlever une Fille?
evineriez-vous bien en arrivant à moi,
ombien de mes amis.... plus de cent que je crois,
e sont venus conter cette belle aventure?
out le monde s'en plaint, tout le monde en murmure;
l'on ne doute point que la punition
suive de bien près une telle action.
uelle comparaison, dites-moi, peut on faire?
quel rapport voit-on entre Eraste & son Frere?
lui-ci vit aux champs, sage, épargnant son bien,
utre insulte des gens, & mange tout le sien.
scélérat! peut-on avoir tant de bassesse...
est à vous, s'il vous plaît, que ce discours s'adresse,
on Frere, car c'est vous qui me l'avez perdu.

TELAMON.

de pareils discours je m'étois attendu.
n auroit de la peine à retrouver, je pense,
nt de présomption jointe à tant d'ignorance;
r ce qu'il n'entend point il décidera net,
n'est jamais content que de ce qu'il a fait.

ALCÉE.

Qu'eſt-ce à dire cela?

TELAMON.

C'eſt-à-dire, mon Frere,
Que le bon ſens vous fuit, ſoit dit ſans vous déplair
Que vous prenez le faux en toute occaſion,
Et ne ſuivez jamais que votre paſſion.
Contre Fraſte toujours le dépit vous anime;
Rompre une porte, enfin n'eſt pas un ſi grand crim
Pour un moment du moins calmez votre fureur,
Examinons la choſe avec moins de rigueur.
Il ne hait pas l'Amour, quelque Belle l'enflâme,
A ſon âge... Montrons juſqu'au fond de notre ame.
Tout nous manquoit alors, & ſans cela ma foi,
Peut-être euſſions-nous fait pis que lui, vous & moi
Ne nous louons donc point d'une bonne conduite,
Qui, de notre indigence, avoit été la ſuite;
Et ſi vous étiez ſage, il faudroit, entre nous,
A ce Fils ſi parfait qui demeure avec vous,
Sans attendre plus tard, tandis qu'il eſt dans l'âge,
Du monde & des plaiſirs lui permettre l'uſage;
De crainte que bien loin de pleurer votre mort,
Plus fou, moins jeune alors, il ne prenne l'eſſort.

ALCÉE.

Cet homme me feroit devenir fou. J'enrage!
Mais, votre Eleve, enfin, n'eſt-il pas dans un âge...

TELAMO

TELAMON.

el plaisir prenez-vous à me persécuter?
›utez, franchement je n'y puis résister.
doptai votre aîné dans l'âge le plus tendre,
ſt mon Fils, je n'ai plus de compte à vous en rendre:
e chacun, s'il vous plaît, soit le maître chez soi:
fautes aujourd'hui ne regardent que moi.
ſt parler aux rochers, & votre plainte est vaine:
s'oublie, en un mot, j'en porte seul la peine.
ait de la dépense, & le jeu, les repas,
s habits.... Soit, l'argent ne lui manquera pas;
ıand je n'en aurai plus, j'y penserai. Peut-être
ıus le rendrai-je? alors, vous en serez le maître.
r un rien vous venez d'abord nous effrayer:
ıe porte est rompue! il faudra la payer.
ıoi qu'il ait fait, enfin, & quoi qu'il puisse faire,
yez sûr que l'argent nous tirera d'affaire.
n ai, graces au Ciel; & croyez jusqu'ici
ı'il ne m'en a point tant dépensé, Dieu merci.
ais, cessons; s'il vous reste à présent quelque doute,
consens, qu'un ami nous juge & nous écoute;
je lui ferai voir, & sans beaucoup d'effort,
on Frere, qu'avec moi vous avez toujours tort.

ALCÉE.

e saurez-vous jamais ce que c'est qu'être Pere?
ı! de ceux qui le sont apprenez-le, mon Frere.

TELAMON.

Vous l'êtes par le sang ; son éducation
Par des liens plus forts forme notre union.

ALCÉE.

L'éducation, Ciel!

TELAMON.

Oh ! finissons de grace,
Ou je vais sur-le-champ abandonner la place.

ALCÉE.

En use-t-on ainsi ?

TELAMON.

On ne sauroit vous voir,
Sans entendre crier du matin jusqu'au soir.

ALCÉE.

C'est mon affaire au moins.

TELAMON.

C'est la mienne, vous dis-
Et je fais là-dessus ce que l'honneur exige.
Pour la derniere fois, gouvernez votre Fils,
J'aurai soin de celui que vous m'avez commis ;
Car, vouloir prendre soin & du mien & du vôtre,
C'est non content de l'un me redemander l'autre.

ALCÉE.

Telamon ?

TELAMON.

C'est ainsi que cela me paroît.

ALCÉE.

ı bien n'en parlons plus, faites ce qu'il vous plaît,
ı'il dépense, qu'il joue, & qu'il se fasse pendre,
:st à vous, à vous seul à qui l'on doit s'en prendre.
j'en dis un seul mot...

TELAMON.

Quoi! vous recommencez?

ALCÉE.

lez, je ne suis pas si fou que vous pensez,
: croyez pas au moins que je le redemande:
rsque je parle ainsi, l'honneur me le commande;
conduite m'effraie, & j'en vois le danger;
je ne pourrois pas n'étant qu'un étranger...
ffit, nous n'aurons plus de débats l'un & l'autre,
prendrai soin du mien, & vous laisse le vôtre;
mien est, grace au Ciel, ainsi que je le veux;
vôtre un jour saura juger entre nous deux...
lieu. Je ne veux point en dire davantage.



SCENE III.

TELAMON, *seul.*

QUOIQUE la passion un peu trop loin l'engage,
Le pauvre homme en ceci n'a pas tout-à-fait tort ;
Mais, il ne falloit pas en convenir d'abord.
Il faut lui résister pour le rendre traitable ;
Pour peu qu'on l'applaudisse, il est insuportable ;
En ces occasions je le combats surtout,
Et quelquefois encor n'en viens-je pas à bout.

SCENE IV.

TELAMON, Me. SANION.

Me. SANION.

OH Ciel ! je n'en puis plus, je tremble, je frissonne
Quoi ! devant ce logis on ne trouve personne ?
Que sont-ils devenus ? ma pauvre Fille, hélas !
Je ne sais où je suis, je ne me connois pas.

'elamon est humain, il est doux & traitable;
Iais, fut-il, s'il se peut, encor plus raisonnable,
des faits dont je n'ai d'autres garants que moi,
e n'ose me flatter qu'il puisse ajouter foi.
Iélas! je ne vois rien qui ne me désespere.

TELAMON.

:ette femme éperdue est sans doute la Mere
)e l'objet qui nous met si fort en mouvement.

Me. SANION.

e ne sais s'il voudra m'écouter seulement.

TELAMON.

l vous écoutera, parlez, ma bonne Dame,
:ommencez par calmer le trouble de votre ame.
:'a, rappellez vos sens, & me contez le tout,
ans rien dissimuler, de l'un à l'autre bout.

Me. SANION.

Ié quoi! Monsieur, c'est vous? Qu'à bon droit on vous nomme
.e sage Telamon, Telamon l'honnête homme.

TELAMON.

:e n'est point de cela dont il est question;
/enons au fait, ma bonne, & sans digression.
Mon Neveu vient, dit-on, d'enlever une Fille,
Dont je ne sais encor le nom ni la famille,

C'eſt ce qu'il faut apprendre ; enſuite, nous verrons ;
Dans cette affaire-ci, quel parti nous prendrons.
Nul mieux que vous.... Je crois que je parle à ſa Mere

Me. SANION.

Hélas ! la pauvre enfant n'a ni Mere ni Pere.

TELAMON.

Mais, de ce Pere mort, il faut ſavoir le nom ;
La race, le païs & la condition ?

Me. SANION.

De ſa condition, comme de ſa naiſſance,
Elle, ni moi, n'avons aucune connoiſſance.

TELAMON.

Mais, elle a des parens ; on peut par ce moyen...

Me. SANION.

Elle vit ſans amis, ſans parens & ſans bien.
Si vous voulez, Monſieur, me donner audience ;
Je vais d'un grand ſecret vous faire confidence.

TELAMON.

Je vous écouterai fort attentivement.

Me. SANION.

Pour commencer, Monſieur, il faut premierement
Vous dire qui je ſuis, & vous faire connoître
Que dans ma pauvreté j'ai conſervé peut-être
Autant de probité, d'honneur, de bonne foi....

ffit, tout le quartier vous parlera pour moi.
nion eſt mon nom, à vous rendre ſervice.

TELAMON.

nion! feriez-vous la Mere de Clarice?

Me. SANION.

on, je ne la ſuis point, écoutez ſeulement,
ous ferez éclairci de tout en un moment.
vous me connoiſſez, vous ſavez donc, je penſe,
ue le plus grand coquin, Monſieur, qui ſoit en France,
ſt mon mari?

TELAMON.

Je ſais tout cela juſqu'ici.

Me. SANION.

n en pend tous les jours qui valent mieux que lui.

TELAMON.

aſſons, cela ne ſert de rien à notre affaire.

Me. SANION.

e ne dis pas un mot qui ne ſoit néceſſaire.

TELAMON.

Revenons à Clarice au plutôt; dites-nous
Par quel ſort cette Fille eſt à préſent chez vous?
C'eſt ce qu'abſolument je ne ſaurois comprendre.

Me. SANION.

Et c'eſt ce qu'en deux mots je vais vous faire entendre
Un homme m'amena cet enfant à huit ans,
Et la mit dans mes mains avec ſix mille francs,
C'étoit apparemment le Pere de la Fille;
Ne me demandez point ſon nom ni ſa famille,
C'eſt un ſecret, dit-il, & des plus importans,
Qui ſe découvrira ſans doute avec le tems:
Je pars pour l'Italie, à mon retour, j'eſpere
Que je ferai connoître & la Fille & la Mere.
Donnez-lui tous vos ſoins, ſon éducation
Dépend uniquement de votre attention.
Sur-tout, retenez bien ce que je vais vous dire:
Si par malheur j'étois long-tems ſans vous écrire,
Gardez cette moitié de bague que voici;
A celui qui viendra vous montrer celle ci
Remettez cet enfant, ſans davantage attendre,
C'eſt pour la marier qu'il viendra la reprendre;
Il a reçu de moi des contrats, des bijoux,
Elle peut de ſa main recevoir un Epoux.

TELAMON.

Je brûle de ſavoir la fin de cette hiſtoire.

Me. SANION.

Cinq ans ſe ſont paſſés, ſi j'ai bonne mémoire,

Sans que l'on m'ait écrit ; personne n'est venu :
Et pour la pauvre enfant, j'ai fait ce que j'ai pu.

TELAMON.

De cet enlevement, contez-moi la naissance,
Et comment mon Neveu chez vous fit connoissance ?

Me. SANION.

Depuis plus de six mois il lui faisoit l'amour,
Et jamais sans la voir il ne passoit un jour.
Le clavessin, la voix de cette Fille aimable,
Attiroient au logis une foule incroyable.
Car enfin, ce n'est rien encor que de la voir ;
Elle sait, vous voyez, tout ce qu'on peut savoir.

TELAMON.

Venons au fait.

Me. SANION.

Le fait est facile à comprendre ;
Votre Neveu chez nous vint la voir & l'entendre ;
Il est jeune, bien fait, elle reçut ses vœux,
Et passionnément ils s'aimerent tous deux.

TELAMON.

Mais pourquoi l'enlever ? n'est-il point d'autre voie ?...

Me. SANION.

Au dernier des malheurs elle alloit être en proie ;

Cet infâme pendart dont je vous ai parlé,
Qui, chez tous les fripons, s'est toujours signalé,
Méditoit dès long-tems dans le fond de son ame,
D'un fripon comme lui qu'elle devînt la femme.
J'ai de bons yeux; j'ai lu dans son intention,
Et n'ai point balancé dans cette occasion.
Votre Neveu paroît un homme raisonnable.
Il aime cette Fille autant qu'elle est aimable,
C'est beaucoup. Le bonheur de ce couple charmant
Ne dépend que de vous, Monsieur, uniquement.

TELAMON.

Je veux délibérer sur toute cette affaire,
Attendez-moi chez vous, je ne tarderai guere;
Si vous m'avez dit vrai, vous pouvez esperer....

Me. SANION.

Puisse le juste Ciel toujours vous inspirer.



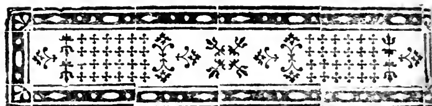
SCENE V.

TELAMON, *seul.*

QUOI ! mon Fils, tant de soins & tant de complaisance,
N'ont pû de votre cœur gagner la confiance !
Contre l'ingrat, j'ai peine à me déterminer,
Je veux le voir avant que de le condamner.
Mais, allons chez Damis, homme sage & sincere,
Savoir comment il faut conduire cette affaire.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PAMPHILE, MISIS, GETE.

MISIS.

Allez-vous, en désordre, égarée, éperdue,
Vous donner en spectacle au milieu d'une rue?
Pamphile, y pensez-vous?

PAMPHILE.

Va, laisse-moi, Misis,
Je n'ai déja que trop écouté tes avis;
Et l'état déplorable où je me vois réduite
Fait voir de tes conseils la dangereuse suite.
Bien loin de te servir de ma foible raison,
Tu m'as fait de l'Amour avaler le poison.

l'abri de ſes coups, mon cœur dans l'innocence
noroit de l'Amour les traits & la puiſſance;
uand ta bouche, trompant ma raiſon & mes ſens,
e faiſoit voir Eraſte en tous lieux, en tout tems.
alheureuſe! pourquoi m'en parlois-tu ſans ceſſe?
ourquoi m'exagerer ſes vertus, ſa tendreſſe?
pourquoi m'engager, ſous l'eſpoir de ſa foi,
le voir, à l'aimer, à le ſouffrir chez moi?

MISIS.

ne m'en repens point, je le ferois encore;
n'en ſaurois douter, Eraſte vous adore.

PAMPHILE.

ete, va le chercher, dis-lui qu'il vienne ici,
ſon cœur ne ſauroit être aſſez tôt éclairci.
ſais, ne t'arrête point, va, cours; l'incertitude
ſt de tous les tourmens le tourment le plus rude.



SCENE II.

PAMPHILE, MISIS.

MISIS.

VOILA bien des ſoupirs & bien des pas perdus.

PAMPHILE.

L'ingrat me trahit-il ? ne m'aimeroit-il plus ?
Qu'en penſes-tu, Miſis ?

MISIS.

Madame, plus j'y penſe,
Moins à le ſoupçonner je trouve d'apparence.
Eraſte hier encor juroit à vos genoux,
Qu'il n'aſpiroit qu'au bien de ſe voir votre Epoux ;
Que pour y parvenir, il alloit à ſon Pere,
De ſon amour pour vous, découvrir le myſtere ;
Et vous le ſoupçonnez d'un ſi prompt changement ?

PAMPHILE.

Hé comment, dis-le moi, puis-je faire autrement ?
N'as-tu pas entendu ce qu'on vient de me dire ?

u'Erafte dès long-tems pour Clarice foupire,
u'il vient de l'enlever.

MISIS.

Modérez-vous.

PAMPHILE.

Hélas!
)ans ces triftes momens je ne me connois pas.
llons, Mifis, cherchons le Fils, l'Oncle, ou le Pere;
u'Hegion fache auffi l'excès de ma mifere;
'eft le feul homme encore, après tant de malheurs,
)ui ne fe laffe point d'entrer dans mes douleurs.
lais quoi, n'entends-je pas Erafte? C'eft lui-même.
eux-tu douter encor de mon malheur extrême?
ui parlerai-je? hélas! que voudrois-je favoir?
entrons, j'en vois bien plus que je n'en voulois voir.

MISIS.

Clarice eft avec lui, ce dernier coup me tue.
h! tout au moins, cachons nos larmes à fa vue.



SCENE III.

ERASTE, CLARICE,
PARMENON.

ERASTE *à Parmenon.*

RENVOYEZ ce carosse, & payez le Cocher.
Sanion maintenant aura beau nous chercher ;
Après avoir si bien couru toute la Ville,
Nous retrouver n'est pas une chose facile.
Mais, entrons chez mon Pere, & calmez votre ennui
On ne nous croira pas apparemment chez lui,
Ne l'appréhendez point, il n'a rien de severe,
Il ne vous fera voir ni mépris ni colere ;
La bonté, la douceur est peinte dans ses yeux,
Et jamais on n'en vit de pareil sous les Cieux.
Que vois-je ? qu'avez-vous ? Vous changez de visage !

CLARICE.

Je ne saurois cacher mon trouble davantage.
Leandre votre Frere, ou plutôt mon Epoux,
De mon destin doit-il se reposer sur vous ?
C'est à lui, non à vous, que je me suis donnée,

: seule entre vos bras je suis abandonnée !
e le verrai-je plus ? Ciel ! que dois-je augurer ?
u'à bon droit contre lui j'ai lieu de murmurer !

ERASTE.

e vous allarmez point. Leandre, ce cher Frere,
it, vous le savez bien, sous le pouvoir d'un Pere,
qui je dois le jour, je n'en dis rien de plus,
e respect me défend de parler là-dessus.
lais, croyez que ce Frere, en qui je m'intéresse,
. plus d'une raison de cacher sa tendresse,
. faut tromper ce Pere, & faire croire à tous
Que c'est moi qui soupire & qui brûle pour vous.
e vous débrouillerai sans peine ce mystere ;
Mais, rappellez vos sens, n'accusez plus mon Frere,
'ous le verrez bientôt, il ne tardera pas ;
l souffre plus que vous, absent de vos appas.
Hé du moins, pour le prix de l'amour le plus tendre,
Sachez-lui gré des soins qu'il ne sauroit vous rendre.

CLARICE.

Je ne saurois gouter tant de rafinement,
La passion chez moi parle tout autrement :
Dans ces ménagemens je suis trop exposée,
Et tôt ou tard enfin j'en serois abusée.
Quand j'ose tout risquer pour lui plaire aujourd'hui,
Que ne fait-il pour moi ce que je fais pour lui ?
S'il craint, avec raison, le courroux de son Pere,

Ne doit-il pas aussi redouter ma colere ?
Dans un cœur où l'amour fait un puissant effort ;
Le devoir devroit-il se montrer le plus fort ?

SCENE IV.

ERASTE, CLARICE, PARMENON, SANION.

SANION.

A L'AIDE mes amis ; accourez, je vous prie ;
On enleve Clarice, on en veut à ma vie.
Assistez, protégez, & vengez aujourd'hui
Un pauvre Malheureux sans secours, sans appui.

ERASTE.

De tes cris importuns je punirai l'audace,
Et l'effet avec moi suit de près la menace.
Va, ne t'expose pas à ma juste fureur.

(*à Clarice*).

Mais, que regardez-vous ? Ah, n'ayez nulle peur ;
Je suis auprès de vous, je ne crains plus qu'il sort
Du respect que vous doit un homme de sa sorte,

SANION.

Et je l'emmenerai malgré tous vos discours.

ERASTE.

Tu cherches, Malheureux, le dernier de tes jours.
Je t'ai déja montré, coquin, ce que mérite
Un homme sans honneur ; tu n'en seras pas quitte
A si bon compte, au moins. Adieu, retire-toi,
Ou tu seras sur l'heure assommé devant moi.

SANION.

Vous m'assommerez, vous?

ERASTE.

Ah! je perds patience.

SANION.

Cela ne sera pas si facile, je pense.

ERASTE.

Parmenon, fais ouvrir la porte promptement;
Je tuerois ce maraut indubitablement.

SANION.

Je me moque de tout, & crains peu la menace,
Et j'empêcherai bien....

ERASTE.

Range-toi, fais-moi place.

SANION.

Je ne souffrirai point.

ERASTE.

Eſt-ce fait? ouvre-t-on?

PARMENON.

On ne vient point, Monſieur, perſonne ne répond.

ERASTE.

Viens-ça, n'épargne plus ce ſcélérat inſigne.

Parmenon leve la main po[ur] frapper Sanion.

Attends, pour commencer, que je te faſſe ſigne;
Mais, au moindre coup d'œil, n'héſite pas ſoudain
Fais-lui ſentir un peu ce que peſe ta main.
Ah, tu fais le mauvais! il te fera connoître
Que tu ne l'es pas tant que tu veux le paroître.

SANION.

Qu'il ne s'aviſe pas de me toucher, au moins.
N'eſt-il dans ce quartier ni ſecours ni témoins?

PARMENON *lui donne un co[up] de poing, & Clarice a peu[r].*

ERASTE.

Prends garde.

SANION.

Ah! juſte Ciel! au meurtre, l'on m'outrag[e].

ERASTE.

Il va recommencer ſi tu ne deviens ſage.

(*à Parmenon*).

Je ne t'avois pas fait ſigne de le frapper;
Mais, de ce côté-là, l'on ne peut ſe tromper.
Oh! va-t-en maintenant, ne tarde pas, évite
De ce commencement la dangereuſe ſuite.

SANION.

Mais, que vous ai-je fait? quel tort?

ERASTE.

Que de raiſons.

CLARICE.

Leandre ne vient point?

SANION.

J'enrage!

ERASTE.

Finiſſons.

SANION.

Pourquoi m'enlevez-vous cette Fille ſi chere,
Qui doit me regarder comme ſon propre Pere,

ERASTE.

Peut-être que dans peu tu changeras de ton,
Mes Valets vont venir, vois-tu cette maiſon?
Je n'écouterai plus ni larmes ni prieres,
Je t'y ferai donner mille coups d'étrivieres.

SANION.

Les étrivieres? Ciel!...

ERASTE.

Oui, je t'en avertis ;
Et la chose sera comme je te le dis.
Je ne le cele point, ce maraut m'embarrasse ;
Il faut que je le tue, ou bien que je le chasse.
Qu'est-ce ? m'as-tu bientôt assez envisagé ?
Ne te lasses-tu point de faire l'enragé ?

SANION.

Quel est donc l'enragé, dites-moi, je vous prie,
Ou de celui qui bat, ou de celui qui crie?

ERASTE.

Tu voulois donc, pervers, ame double & sans foi,
Donner à cette Fille un Epoux tel que toi ?

SANION.

Celui dont il s'agit, l'auroit fait grande Dame.

ERASTE.

Cent pistoles étoient ta récompense, infâme ;
Je te les donnerai : si tu n'es pas content,
Un chemin bien plus court ne coûtera pas tant ;
Cent Decrets négligés ne t'allarment plus gueres.

SANION.

Qui diable l'a si bien instruit de mes affaires ?

ERASTE.

Ce sont des gens d'honneur, des gens dignes de foi

SCENE V.

ERASTE, CLARICE, SANION, PARMENON, SIRUS.

ERASTE.

AH ! vous voilà, Sirus, vous moquez-vous de moi ?
Au plutôt dépêchez, ouvrez-moi cette porte.

CLARICE.

Je me meurs.

ERASTE.

Plus qu'à moi cette affaire t'importe ;
Je te quitte un moment ; fais-y réflexion,
Je reviens pour savoir ta résolution.



SCENE VI.

SANION, *seul.*

MA résolution, Ciel ! après ma disgrace,
Quelle réflexion veut-il donc que je fasse ?
Je ne m'étonne plus si des gens de bon sens
Perdent l'esprit après de pareils traitemens.
Le drôle ; par ma foi, n'y va pas de main morte ;
Je n'ai jamais été battu de telle sorte.
Quel bras ! jamais frappeur ne sût mieux son métier ;
Avec lui, l'on n'a pas le loisir de crier ;
Il a plutôt donné mille coups : mal-peste,
Que ses pieds sont légers, & que sa main est preste !
Et cependant malgré les coups qu'il m'a donnés,
A ce bourreau qui vient de me casser le nez,
Il faut sans murmurer, sans tarder davantage,
De mon ressentiment que je lui fasse hommage.
Il a ma foi raison de vouloir l'exiger,
Et moi je lui dois trop pour ne pas l'obliger.
En effet, on ne peut refuser la priere
D'un homme qui se prend de si douce maniere.
Mais, ne plaisantons plus ; & sans tant raisonner,

Recev

.ecevons cet argent, s'il veut me le donner.
e perds l'esprit : il faut que je sois un sot homme.
Quoi ! je pense qu'il va me compter cette somme !
l me dira ce soir : oh, revenez demain.
De la chose jamais je ne verrai la fin,
De tous les jeunes gens voilà le caractere,
Heureux qui peut n'avoir avec eux nulle affaire !
on ! de l'argent, chansons, je n'en aurai jamais.

SCENE VII.

SANION, SIRUS.

SIRUS *parlant à Eraste.*

JE le tournerai bien; allez, je le connois,
: vous répons de tout, & j'en fais mon affaire.

SANION.

on, voici l'autre encore, à qui je n'ai que faire,
ui va me soutenir, du matin jusqu'au soir,
ue deux & deux font trois, & que le blanc est noir.

SIRUS.

ous vous moquez de moi, cela n'est pas croyable.
h ! Sanion, bon jour.

SANION.

Bon jour.

SIRUS.

C'est une fable.

Un conte qu'à plaisir quelqu'un vient d'inventer.

SANION.

Il ne finira point, si l'on veut l'écouter.

SIRUS.

Qu'en dites-vous, mon cher ? bon ! cela ne peut être.
Hem ?

SANION.

Quoi ?

SIRUS.

Certain combat entre vous & mon Maître

SANION.

Oh le mauvais plaisant !

SIRUS.

Moi, je ne raille pas,
Ce combat fait par-tout un terrible fracas,
Je venois bonnement en apprendre la cause.

SANION.

Ce nom premierement convient mal à la chose,
Ce n'est point un combat, l'on m'a battu bien fort ;
Des coups que j'ai reçus je devrois être mort :
Ils étoient vingt sur moi, Sirus, & je m'étonne....

SIRUS.

vous a séparés ? dites-le moi.

SANION.

Personne.

s nous sommes trouvés sans force & sans vertu ;
s fort las, eux de battre, & moi d'être battu.

SIRUS.

:pendant malgré le nombre & la surprise,
ictoire entre vous est encore indécise ?
dis-je ? tout l'honneur est de votre côté,
le champ de bataille enfin vous est resté.

SANION.

maudit scélérat, que la peste te crêve.

SIRUS.

:ntement, il faut profiter de la tréve :
ntre mon Maître & vous une solide paix
blisse, & que rien ne la trouble jamais.
votre sentiment, je n'en fais aucun doute.

SANION.

du bruit avec toi que tout ce qu'on écoute.
ons au fait, Sirus.

SIRUS.

Mais le fait, m'y voilà.

SANION.

ont des contes bleus, te dis-je, que cela ;

Il me faut de l'argent ; ſans argent, point d'affaire.

SIRUS.

Et que ne parlez-vous ? voilà bien du myſtere,
On vous en a promis.

SANION.

C'eſt juſtement le cas.

SIRUS.

C'eſt cent louis qu'on doit vous donner, n'eſt-ce p

SANION.

Oui, d'abord qu'on m'aura délivré cette ſomme.

SIRUS.

Vous les aurez, vous dis-je, Eraſte eſt galant hom
Et je ſuis caution qu'avant qu'il ſoit huit jours.

SANION.

Oh, je veux des effets, & non point des diſcours.

SIRUS.

Sanion, croyez-moi, par la route commune
On fait malaiſément une groſſe fortune ;
Vous ne ſavez point l'art de gagner les eſprits.

SANION.

Pour moi, je ne veux point de fortune à ce prix,
C'eſt acheter trop cher un bien, que de l'attendre :
Et cent louis comptans valent mieux, à tout prenc

: quatre cens promis.

SIRUS.

Selon mon jugement...

SANION.

, va, je ne suis pas seul de mon sentiment.

SCENE VIII.

ANION, SIRUS, LEANDRE.

LEANDRE.

IRUS, mon cher Sirus, le Ciel m'est donc prospere !
e je suis redevable à cet aimable Frere ?
els services, quels soins, ne m'a-t-il point rendus !
rice, hélas ! sans lui, je ne vous verrois plus.
is, entrons.... Juste Ciel ! est-ce là cet infâme ?
lui parles, Sirus ?

SIRUS.

L'objet de votre flâme
us attend. Allez vîte embrasser ses genoux.

LEANDRE.

-t-en, fuis, Malheureux, évite mon courroux.

SCENE IX.

SANION, SIRUS.

SANION.

CHANSONS que tout cela.

SIRUS.

Sanion, sur ta tête

Le nuage grossit, & l'orage s'apprête.

Prends garde à toi, je vois.

SANION.

Hé bien, nous périron

SIRUS.

Il ne sera plus tems.

SANION.

Oh, parbleu nous verrons.

Par la mort, par la sang....

SIRUS.

Tu fais le diable à quatr

SANION.

Jarni-bleu, le premier qui viendra pour me battre,

'entre-tête, il verra si je suis effectif;
e veux être pendu, roué, brûlé tout vif,
is, s'il se peut encor, si jamais de sa vie,
)e boire & de manger il a la moindre envie.
)n ne me connoît pas encor, je le vois bien.

SIRUS.

'u tiens là des discours qui ne sont bons à rien.

SANION.

'our montrer qui je suis, & me mettre en haleine;
'e vais pour commencer te percer la bedaine.

SIRUS.

Prends garde, Sanion, je suis de tes amis.

SANION.

Morbleu, je le ferois tout comme je le dis.



SCENE X.

SANION, SIRUS, ERASTE PARMENON, *des Valets avec des bâtons.*

ERASTE.

QUE te dit ce voleur ?

SANION.

Que je ſuis miſérable !

Il ne m'apporte rien.

SIRUS.

Il eſt très raiſonnable.

Il veut aveuglément ſuivre vos volontés,

Il eſt ſurpris, dit-il, de toutes vos bontés,

Il attendra huit mois, non pas huit jours.

SANION.

Le traître !

SIRUS.

De plus, il m'a prié de vous faire connoître....

SANION.

Je ne t'ai point prié de mentir, effronté.

e fourbe ne dit pas un mot de vérité.
me faut de l'argent, me voici pour le prendre.
épêchons, s'il vous plaît, car je suis las d'attendre.

ERASTE.

t'apprendrai, maraut, à me parler ainsi.

SIRUS. *en le frappant.*

h, de grace, Monsieur! Qu'est-ce donc que ceci?
urquoi le frappez-vous?

SANION.

Ah, tête-bleu, j'enrage!

SIRUS *le frappant encore.*

ncore? Si quelqu'un y revient davantage.

Il veut le frapper encore; Sanion l'apperçoit.

verra.... Sur le champ je l'assommerai, moi.

SANION *donnant un soufflet à Sirus.*

oujours en attendant, prends celui-là pour toi.

Tout le monde le bat.

Miséricorde, ah, Ciel! au meurtre, l'on me tue.

ERASTE.

Va, prends la récompense, infâme, qui t'est due.

SCENE XI.

ERASTE, SIRUS, LEANDRE

SIRUS.

Vous donnez des soufflets ! Ah, mon petit mignon
Apprenez qu'un soufflet vaut cent coups de bâton !

LEANDRE.

Quel tintamare, ô Ciel ! que je crains que mon Pere
Ne soit bientôt instruit de toute cette affaire.

SIRUS.

Ne vous allarmez point, tout de ce pas je vais....

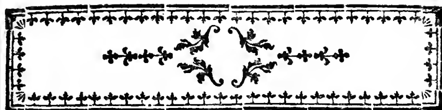
LEANDRE.

Ah ! je serois perdu, te dis-je, pour jamais.

SIRUS.

Je ne veux qu'un moment pour calmer cette affaire ;
Rentrez, & ne songez qu'à faire bonne chere.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

GETE, *ſeul.*

PAMPHILE, c'en eſt fait, ceſſez de vous flatter;
Votre malheur eſt ſûr, on n'en ſauroit douter.
L'ingrat vous abandonne; il vous fuit, l'infidelle,
Il brûle maintenant d'une flâme nouvelle.
Dans cet abîme affreux a-t-il pu vous plonger?
Quelle foule de maux! peut-on l'enviſager?
Ciel! abandonnement, injuſtice, infamie,
Manquant des choſes même utiles à la vie,
Je n'y ſaurois penſer: l'état où je la vois
Me fait pâlir d'horreur, & me glace d'effroi.
O race ſacrilège! ô le plus déteſtable!
Quoi! ni la foi donnée à cette Fille aimable,
Ni la compaſſion qu'il en devoit avoir,
Ne fixent point en lui l'honneur & le devoir!

Peut-on imaginer un deſſein de la ſorte?
Maintenant, la colere à tel point me tranſporte,
Que je ſuis hors de moi. Que de ſermens rompus!
Non, la choſe à préſent qui me plairoit le plus,
Tandis qu'un ſang bouillant dans mes veines pétille,
Seroit de rencontrer toute cette famille.
Je vômirois ſur eux, pour décharger mon cœur,
Ce que m'inſpireroit ma rage & ma fureur.
Plût au Ciel que chargé de punir cet outrage,
Je puſſe faire agir ma douleur & ma rage!
J'étoufferois déja ce Vieillard aujourd'hui,
Pour avoir mis au monde un monſtre tel que lui.
Mais, je m'amuſe trop à des diſcours frivoles,
Et le tems eſt trop cher pour le perdre en paroles.



SCENE II.

GETE, PAMPHILE, MISIS.

GETE.

Vos malheurs aujourd'hui ne ſont que trop certains.

PAMPHILE.

Je ne le ſais que trop.

MISIS.

Hélas ! que je la plains.

GETE.

Il n'y faut plus penſer, l'ingrat vous abandonne.

PAMPHILE.

Je le vois, je le ſens beaucoup mieux que perſonne.

GETE.

Afin de m'éclaircir nettement la-deſſus.

PAMPHILE.

J'ai tout vu de mes yeux, & je n'en doute plus.
Ah ! malheureuſe, hélas ! nul eſpoir ne me reſte ;

Il ne se cache point, la chose est manifeste.
Que vais-je devenir ?

MISIS.

Que je crains pour ses jours.

PAMPHILE.

Appui des malheureux, venez à mon secours.

GETE.

N'en doutez point, Madame, au mal qui vous possede
Le Ciel apportera l'infaillible remede.
A ses seules bontés daignez vous confier ;
Mais, cachez des malheurs qu'on n'ose publier.

MISIS.

Ah, peut-on hésiter dans une telle affaire ?
Il faut gémir, souffrir, mourir même, & se taire.

GETE.

Il faut, il faut s'armer de résolution,
L'ingrat n'a plus pour nous que de l'aversion.
Serez-vous malgré lui l'Epouse de ce traître ?
S'il ne tenoit qu'à vous, il ne faudroit pas l'être.
Vous êtes moins à plaindre, & pauvre & sans appui,
Que vous ne le seriez étant riche avec lui.
Ainsi, puisque l'éclat ne peut nous être utile,
Ne donnons point matiere à rire par la Ville ;
Souffrons tous nos malheurs sans murmure, sans bruit;

n'allons point chercher de la honte ſans fruit.

MISIS.

ce ſage conſeil, il eſt tems de vous rendre,
ꝛſt le plus ſûr parti, c'eſt le meilleur à prendre;
ꝛſt ma deviſe à moi, peu de bien, & la paix.

PAMPHILE.

n, non, je n'ai plus rien à perdre déſormais;
veux....

MISIS.

Que voulez-vous, que prétendez-vous faire?

PAMPHILE.

vre les mouvemens de ma juſte colere.

GETE.

ngez-y bien avant que de vous engager.

PAMPHILE.

core un coup, je n'ai plus rien à ménager.
brave le deſtin; & le ſort, quoi qu'il faſſe,
ſauroit augmenter ma honte & ma diſgrace.
rès deux ans de ſoins, de ſoupirs & de vœux,
taire eſt le parti pour moi le plus honteux.
l'ai-je fait qui mérite un châtiment ſemblable?
quoi m'accuſes-tu? de quoi ſuis-je coupable?
grat, t'ai-je fait voir la moindre lâcheté?

Tu connois de mon cœur toute la pureté.
T'ai-je paru ſenſible à la magnificence?
Ai-je porté trop loin le luxe, la dépenſe?
Ce malheureux anneau, ce gage de ta foi,
Eſt l'unique préſent que j'ai reçu de toi.
Tu m'as cent fois preſſé, touché de ma miſere,
D'accepter tous les dons que tu voulois me faire.
A tes offres mon cœur ne s'eſt point ébranlé:
Je porte encor l'habit que leurs mains ont filé;
Dans mes preſſans beſoins, dans toutes mes affaires,
Leur travail m'a fourni les ſecours néceſſaires,
Et j'eſpérois dans peu les en récompenſer.

GETE.

Hé, de quoi votre eſprit va-t-il s'embarraſſer?
Ayant eu ſi long-tems pour Maître votre Pere,
Qu'avons-nous fait pour vous que nous ne dûſſions fai

PAMPHILE.

Gete, ne tarde point, va trouver Hegion,
Dis-lui que j'ai beſoin de ſa protection,
Qu'en lui ſeul aujourd'hui tout mon eſpoir ſe fonde
C'étoit l'unique ami que mon Pere eût au monde,
Ne reviens point ſans lui; mais, reviens promptemen
Je ſuivrai ſes conſeils, Miſis, aveuglément.



SCEN

SCENE III.

PAMPHILE, MISIS.

PAMPHILE.

Vous ne me direz plus, du moins avec justice,
Q de ma passion j'écoute le caprice.
Et : illustre ami que je vais consulter,
V montre que c'est lui que je veux écouter.

MISIS.

H ien, que fera-t-il ? Le bon-homme à son âge
E ncor plein d'esprit, d'honneur & de courage;
C ne suffit pas. Apprenez qu'aujourd'hui
L' ne fait plus de cas d'un homme tel que lui.
O uit par-tout les gens que la misere accable.
L' rême pauvreté l'a rendu méprisable.
M gré votre bon droit, la raison, l'équité,
Il tiera pour vous, mais sans être écouté.

PAMPHILE.

A Misis! j'apperçois le Pere de ce traître.
P ons-lui, mon malheur le touchera peut-être.

SCENE IV.

PAMPHILE, MISIS. ALCÉE.

ALCÉE.

JE n'y saurois penser.

MISIS.

Attendez qu'Hegion....

PAMPHILE.

Non, je veux profiter de cette occasion.

ALCÉE.

Il ne faut que cela pour perdre ce jeune homme.

MISIS.

Il est fâché.

PAMPHILE.

N'importe.

ALCÉE.

Ah! ce coup-là m'assomm

PAMPHILE.

Monsieur?

ALCÉE.

Laiſſez-moi là.

PAMPHILE.

Ne puis-je me flatter?

ALCÉE.

Madame, je n'ai pas le loiſir d'écouter.

MISIS.

Pour un moment du moins accordez-nous la grace.

ALCÉE.

Deux Femmes à la fois! J'abandonne la place.

MISIS.

Je vous l'avois bien dit. Fuyons ce loup-garou.

PAMPHILE.

Le Fils eſt un perfide.

MISIS.

Et le Pere un vieux fou.



SCENE V.

ALCÉE, *seul.*

Quoi ! Leandre, dit-on, étoit avec son Frere,
Lorsque ce ravisseur.... Je creve : ma colere....
Que deviendroit l'espoir que j'en avois conçu ?
Quoi ! malgré tant de soins je me verrois déçu ?
Quoi ! celui qui sous moi fit son apprentissage ;
Qui s'est toujours montré si modeste, si sage,
Rigide observateur des sublimes vertus,
De toutes mes leçons ne se souviendroit plus !
Où l'irai-je chercher ? Ce débauché, ce traître,
Dans quelque bon endroit, le conduira peut-être,
Et le pauvre innocent, se laissant entraîner,
S'expose sans savoir où l'on va le mener.
Mais, j'apperçois Sirus ; sur le fait qui me touche,
Je puis facilement m'instruire par sa bouche.
Bon ! chansons ! le fripon sera de leur complot,
Et je ne pourrai pas en arracher un mot,
S'il connoît la douleur dont mon ame est atteinte.
Cachons-lui pour un tems mon désordre & ma crainte.

SCENE VI.

ALCÉE, SIRUS.

SIRUS.

TELAMON, grace au Ciel, eſt pleinement inſtruit ;
:t loin d'en murmurer, & d'en faire du bruit,
e crois qu'il n'a jamais ri de ſi bon courage.

ALCÉE.

h, je n'en doute plus, cet homme n'eſt pas ſage.

SIRUS.

l m'a remercié de tous mes bons avis,
l a loué ſon Fils de les avoir ſuivis.

ALCÉE.

'enrage !

SIRUS.

Il m'a donné tout l'argent néceſſaire ;
fin de terminer promptement cette affaire ;
e plus, il m'a chargé d'un ſouper pour ce ſoir,
ù nous ferons briller notre petit ſavoir.

ALCÉE.

S'il ne faut que goinfrer, & tout mettre en déroute;
Ce fripon-là le fait mieux qu'un autre sans doute.

SIRUS.

Je leur perce d'un vin pour boire à ce repas,
Qui.... Vous voilà, Monsieur ! je ne vous voyois pa
N'avez-vous rien appris ? Que dit-on, d'ordinaire...

ALCÉE.

Ma foi, je vous admire, aussi-bien que mon Frere.

SIRUS.

Oui, nous sommes assez admirables par fois.
Dromon, fais au plutôt dessaler ces anchois,
Fais revenir aussi cet oiseau de riviere,
Et pique promptement ces pigeons de voliere.

ALCÉE.

Quel désordre !

SIRUS.

Pour moi, j'en suis tout étonné;
Mais, qu'y faire, on le veut, cela m'est ordonné.
Stephanion, sur tout, songe à ta marinade.

ALCÉE.

Le nom d'un tel ragoût me rend presque malade.
Ciel ! a-t-il résolu de manger tout son bien?

A quoi tous ces repas sont-ils donc bons?

SIRUS.

A rien.

ALCÉE.

Il me semble déja voir sa maison par terre,
Et son Fils s'enrôler pour aller à la guerre.

SIRUS.

Connoître le présent, & prévoir l'avenir,
C'est être sage au moins, il en faut convenir.

ALCÉE.

A propos, prétend-il garder cette Chanteuse?

SIRUS.

Oui, vraiment.

ALCÉE.

Ce seroit une chose honteuse.
Quoi! la garder chez lui, dans sa propre maison?

SIRUS.

Il n'a pas seulement une once de raison.

ALCÉE.

A-t-on jamais parlé d'une chose semblable?

SIRUS.

D'élever un enfant, cet homme est il capable?
Il le perd, il lui plonge un poignard dans le sein.

ALCÉE.

Je ne le puis cacher, j'en suis dans un chagrin

SIRUS.

S'il m'eſt permis de dire ici ce que je penſe,
Je vois entre vous deux bien de la différence.
Ma foi, tout le mérite eſt de votre côté;
Je ne vous flatte point, je dis la vérité.
Et peut-on voir en vous, à moins qu'être une bête,
Tant de vertus depuis les pieds juſqu'à la tête,
Sans vous rendre, Monſieur, l'honneur qui vous eſt dû.
A tout ce que je vois je me ſuis attendu.
Je voudrois bien ſavoir ſi Leandre à ſon âge
Se plongeoit à vos yeux dans le libertinage,
Si vous le laiſſeriez là ſur ſa bonne foi....

ALCÉE.

J'aimerois mieux mourir. Ah, juſte Ciel! qui? moi?
J'aurois connu l'amour dont il n'eſt plus le maître,
Six mois auparavant qu'il nous l'eût fait paroître?

SIRUS.

A qui le dites-vous? aucun de ſes projets
A vos ſoins prévoyans n'échapperont jamais.

ALCÉE.

Ah, je vous en réponds! mes ſoins, ma vigilance,
Me réveillent ſouvent plus matin qu'on ne penſe.

SIRUS.

Tous les enfans ne ſont que ce que l'on les fait.

ALCÉE.

ALCÉE.

C'est fort bien dit, Sirus ; & je vois en effet....
Mais aujourd'hui, dis-moi, n'as-tu point vu Leandre ?

SIRUS.

Chassons ce radoteur, je suis las de l'entendre.
Votre Fils, dites-vous ? oui vraiment, je l'ai vu,
Pour l'arrêter ici, j'ai fait ce que j'ai pu,
Mais envain, pour cela j'ai tout mis en usage ;
Les plaisirs de Paris devroient bien à son âge....

ALCÉE.

Il est donc retourné ?

SIRUS.

N'en doutez nullement.
C'est moi qui l'ai conduit, oui, moi-même.

ALCÉE.

Vraiment ?

SIRUS.

Je me suis apperçu qu'il étoit en colere.

ALCÉE.

Contre qui ? dis-moi.

SIRUS.

Contre Eraste son frere.

ALCÉE.

Oh, oh, je savois bien....

SIRUS.

Vous plaisantez, je vois

Que l'on vous a conté la chose.

ALCÉE.

Non, ma foi,
Tu me feras plaisir.

SIRUS.

C'est pour cette chanteuse.

ALCÉE.

Hé bien ?

SIRUS.

Il a trouvé la chose si honteuse.

ALCÉE.

Après?

SIRUS.

Je délivrois l'argent à Sanion,
Lorsqu'il est arrivé ; mais, plein d'émotion,
Ne rougissez-vous point ? c'est une chose infâme,
Nous a t-il dit d'abord. Hé quoi ! pour une femme
Vous dissipez ainsi le bien de nos ayeux,
Mon Frere, y pensez-vous ? ouvrez, ouvrez les yeux.

ALCÉE.

Non, je ne me sens pas, je vois que le Ciel m'aime.

SIRUS.

Mais, c'est peu que le bien, vous vous perdez vous-même,
A-t-il repris.

ALCÉE.

Le Ciel puisse-t-il le bénir,

Et dans ces ſentimens toujours le maintenir !
Partiſan des vertus, & l'ennemi des crimes,
Il eſt tout plein, Sirus, de ces belles maximes.

SIRUS.

La peſte, on le voit bien ! de vos graves diſcours,
Son ame, ſon eſprit ſe nourrit tous les jours.

ALCÉE.

Tout le mieux que je puis, je conduis ſa jeuneſſe ;
Je ne lui ſouffre rien, je l'exhorte ſans ceſſe
A s'attacher aux mœurs des hommes d'aujourd'hui,
A s'en faire un miroir, où les fautes d'autrui
Lui ſervent de leçons : faites ceci, lui dis je.

SIRUS.

Bon.

ALCÉE.

Evitez cela.

SIRUS.

Quel ſoin !

ALCÉE.

Qu'on ſe corrige.

SIRUS.

C'eſt parler comme il faut.

ALCÉE.

Fi, cela ne vaut rien.

SIRUS.

On ne sauroit mieux dire.

ALCÉE.

Après cela.

SIRUS.

Fort bien.

Que ne puis-je toujours vous voir & vous entendre !
Il ne faut avec vous qu'écouter pour apprendre.
Mais, excusez, je suis chargé d'un grand repas,
La morale est un mets dont on fait peu de cas.
Et vous n'ignorez pas qu'en fait de bonne chere,
On ne pardonne point une faute légere.
Le moindre manquement est justement à nous
Un crime tel enfin, que le seroit à vous
D'avoir enfreint les loix de l'exacte morale.
Aussi je suis d'un soin que personne n'égale ;
Et dans l'occasion, à tous mes compagnons,
Je donne assez souvent mes petites leçons.
Votre lard sent l'évent, dégraissez ce potage,
Relevez ces cardons par un peu de fromage,
Ce ragoût ne vaut rien, cet autre est trop salé,
Ceci me paroît bon, cela sent le brûlé.
Je ne m'épargne point, Monsieur, pour les instruire
Et je ne manque pas un seul jour de leur dire
Qu'ils doivent, attentifs à faire leur devoir,

: mirer dans leurs plats comme dans un miroir.
: voudrois avec vous demeurer davantage.

ALCÉE.

a, que le Ciel te fasse honnête homme, & plus sage.

SIRUS.

ous retournez aux champs ?

ALCÉE.

J'y vais tout de ce pas.

SIRUS.

uisque de vos conseils on fait si peu de cas,
'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.

ALCÉE.

e n'étois revenu que pour chercher Leandre ;
Mais, puisque tu me dis qu'il s'en est retourné,
retourner aussi je suis déterminé.
e n'ai soin que de lui, je ne suis plus si bête
D'aller de l'autre encor m'embarrasser la tête :
e ne m'en mêle plus. Pour mon Frere, il fera
Désormais là-dessus tout ce qui lui plaira.
Mais, quoi ! ne vois-je pas Hégion ? C'est lui même ;
e ne me trompe pas. Ah, ma joie est extrême ;
e ne puis exprimer le plaisir que je sens.
Nous nous sommes connus dès nos plus jeunes ans.
C'est-là ce qu'on appelle un homme incomparable,
Et d'une probité toujours inviolable.

S'il se fait un désordre dans le monde aujourd'hui,
On pourra bien jurer qu'il ne vient pas de lui.
Je suis ravi de vivre, afin de voir encore
Ces restes précieux que tout le monde honore.
Je veux l'attendre ici pour le voir de plus près.

SIRUS.

Et moi, je vais, Monsieur, mettre le vin au frais.

SCENE VII.

ALCÉE, HEGION, GETE.

HEGION.

D'UNE telle action, Eraste est-il capable?
La chose me paroît horrible, abominable.

GETE.

Et cependant, Monsieur, je n'ai rien ajoûté,
Et le fait est ainsi que je vous l'ai conté.

HEGION.

A toutes les noirceurs que vous faites paroître,

On ne reconnoît point le ſang qui le fit naître.

ALCÉE.

De cette malheureuſe il fait l'enlevement,
Et ce bon-homme prend mon parti hautement.
De bon cœur je voudrois, pour un doigt, que mon Frere
Connût contre ſon Fils juſqu'où va ſa colere,
Que par haſard ici caché dans quelque coin,
De ce qu'il dit il fût oculaire témoin.

HEGION.

Si le Pere en ceci n'agit avec prudence,
Je pouſſerai la choſe, & plus loin qu'on ne penſe.

GETE.

Pamphile n'a que vous, qui puiſſiez aujourd'hui
Soulager ſes malheurs, & lui ſervir d'appui.

HEGION.

Crois-moi, de ſon deſtin je ne ſuis point en peine.

ALCÉE.

Quelle affaire en ces lieux, Hegion, vous amene?
Je me ſuis arrêté tout exprès pour ſavoir
Comment vous vous portez; le plaiſir de vous voir...

HEGION.

Eraſte votre aîné, celui que votre Frere
Adopta, jeune encore.

ALCÉE.

Achevez.

HEGION.

La colere,

Je ne le cele point, m'empêche de parler.

ALCÉE.

Allons, que votre esprit tâche à se rappeller.

HEGION.

Vous connoissiez Simule?

ALCÉE.

Hé bien, Monsieur?

HEGION.

Sa Fille;

Malheureux reste, hélas! d'une illustre famille,
Au dernier désespoir est prête à se livrer,
Votre Fils en un mot veut la deshonorer.

ALCÉE.

Ah! que me dites-vous?

HEGION.

Voici le fait. Ce traître;

Qui, de son cœur enfin, s'étoit rendu le maître,
Après mille sermens, réitérés cent fois,
De la voir, de l'aimer, de vivre sous ses loix,
Après avoir signé de son sang, l'infidelle!
Qu'il ne prendroit jamais une autre femme qu'elle,
Il enleve à ses yeux, ô Ciel! le croira-t-on?

Ine Fille sans bien, sans honneur & sans nom.

ALCÉE.

. de pareils discours, je ne sais que répondre,
t tout est déchaîné, Monsieur, pour nous confondre.
h! mon Frere, voilà de beaux enseignemens!

HEGION.

faut savoir, Monsieur, quels sont vos sentimens;
t sans qu'il soit besoin d'en parler davantage,
ous connoissez à quoi l'équité vous engage.
e l'honneur, en un mot, il faut suivre les loix,
u je vous parle ici pour la derniere fois.
ui, si de la vertu négligeant les maximes,
ous appuyez le vice, & soutenez les crimes,
: pousserai la chose à toute extrêmité,
otre Fils recevra ce qu'il a mérité.
: ne le céle point, cette Fille m'est chere,
étois le seul ami de feu son pauvre Pere,
: je travaillerai, tenterai, je ferai
our la servir, Monsieur, tout ce que je pourrai.
uelle réponse enfin avez-vous à me faire?

ALCÉE.

:rmettez-moi, Monsieur, de parler à mon Frere.

HEGION.

lus vous êtes puissant, estimé, riche, heureux,
us la fortune court au-devant de vos vœux,

Plus vous êtes comblé ; d'autant plus il faut être
Modéré, vertueux, ou du moins le paroître.
Chez Pamphile, Monſieur, j'entre pour un moment

SCENE VIII.

ALCÉE, *ſeul.*

A-T-ON jamais parlé d'un tel débordement ?
Ah, le beau directeur ! ah, le vieux fou ! j'enrage.
Peut-on avoir ſi peu de conduite à ſon âge ?
Et plaiſe au Ciel encor que nous ſoyons au bout.
D'un pareil gouverneur nous devons craindre tout :
Il n'eſt rien à préſent que je ne doive attendre,
Et mon Fils à ſa porte un jour ſe fera pendre.



SCENE IX.

ALCÉE, HEGION.

HEGION *parlant à Pamphile à sa porte.*

CONSOLEZ-VOUS, son Pere est un homme de bien;
Demeurez en repos, & n'appréhendez rien.
(*à Alcée*).
Je vous retrouve encore? Enfin, Monsieur, j'espere.

ALCÉE.

Je vous l'ai dit, il faut que je parle à mon Frere.

HEGION.

Où croyez-vous qu'il soit?

ALCÉE.

Au Palais, nous verrons.

HEGION.

Je vous suis: au Palais nous nous retrouverons.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, SIRUS.

LEANDRE.

SUR ce que tu me dis puis-je prendre aſſurance ?

SIRUS.

Il s'en eſt retourné, vous dis-je, en diligence ;
Il eſt à ſon village à préſent, croyez-moi.

LEANDRE.

Je le ſouhaite trop pour le croire.

SIRUS.

Oh, ma foi,
Je n'ai jamais rien dit....

LEANDRE.

Mon cher Sirus, écoute,

Il ne m'y verra point, il reviendra sans doute.

SIRUS.

Oui, vous avez raison, il n'y manquera pas.
Votre Pere, pourtant, pourroit être si las....

LEANDRE.

Ah! plût au Ciel, Sirus, & que bien à son aise,
Il pût être trois jours au lit ou dans sa chaise;
Mais, sans péril, au moins, car mon soin principal....

SIRUS.

Un peu de goute, ou pis, ne lui sieroit pas mal.

LEANDRE.

De Vincenne à Paris, de Paris à Vincenne,
Il fait trois fois par jour ce chemin-là sans peine.

SIRUS.

Ma foi, n'y pensons plus; s'il vient, on le verra;
Je lui répondrai, moi, sur ce qu'il nous dira.

LEANDRE.

Songes-y bien, Sirus, vois à quoi tu t'exposes,
Il veut être informé des plus petites choses.
Que dire seulement, lorsqu'il voudra savoir
Pourquoi je passe ainsi tout un jour sans le voir?

SIRUS.

Certainement voilà quelque chose de rare!
Mais, vous n'y pensez pas, & votre esprit s'égare:
Arrêté, pour servir quelqu'un de vos amis,

En ces occasions le mensonge est permis.

LEANDRE.

Oui, pour le jour, fort bien, l'excuse est assez bonne;
Mais, pour la nuit?

SIRUS.

La nuit? non, l'on ne sert personne.
Foin, l'usage devoit permettre tour-à tour,
De servir ses amis la nuit comme le jour.
Mais, baste là-dessus, ne soyez point en peine;
Je connois son humeur, par le nez je le mene.
Je le fais, quand je veux, donner dans le paneau,
Et le rends devant moi plus souple qu'un agneau.

LEANDRE.

Comment fais-tu, Sirus?

SIRUS.

Je mens comme un beau diable;
Je dis que je vous trouve un homme incomparable,
Je lui fais un tableau de toutes vos vertus.

LEANDRE.

Mes vertus?

SIRUS.

Oui, pour lors crevant, n'en pouvant plus,
Pleurant comme un enfant, Monsieur, je le renvoie
Charmé de moi, de vous, & nageant dans la joie.
Ne vous allarmez point, demeurez en repos,

: ſaurai l'appaiſer, vous dis-je, en quatre mots.
Mais voici.

LEANDRE.

Quoi?

SIRUS.

C'eſt lui.

LEANDRE.

Mon Pere?

SIRUS.

C'eſt lui-même.

LEANDRE.

ue lui dirai-je? Hélas! dans mon déſordre extrême.

SIRUS.

m'en vais l'amuſer; mais, fuyez promptement.

LEANDRE.

u'il n'entre point?

SIRUS.

Allez, cachez-vous ſeulement.



SCENE II.

SIRUS, ALCÉE.

ALCÉE.

JE suis bien malheureux, je ne saurois le taire,
Je n'ai pu rencontrer Hegion ni mon Frere;
Et je viens de savoir d'un de nos Paysans,
Que mon Fils n'étoit point à ma maison des champs.

SIRUS *à part.*

Va, maudit Paysan, que le diable t'emporte.

ALCÉE.

Qui pourroit l'obliger d'en user de la sorte?
Je ne le comprends pas. Ce que j'admire ici,
C'est que sur tout je suis le premier éclairci;
Je m'en plains le premier; mais, ou ma plainte est vaine
Ou bien j'en porte seul le chagrin & la peine.

SIRUS *à part.*

Cet homme me fait rire, examinez-le bien,
Le premier il fait tout, & lui seul ne fait rien.

ALCÉE

ALCÉE.

I ·ons dans le logis, & voyons si mon Frere
] le retour ; après....

SIRUS *à part.*

Ceci, c'est mon affaire ;
: e permettrai point....

ALCÉE.

Ah ! j'apperçois Sirus.

SIRUS.

, les dents ! ah, le nez ! ô, Ciel, je n'en puis plus !
:e ainsi qu'on en use ? où pense-t-il donc être ?
:-il que je réponde à d'autres qu'à mon Maître ?
lle pitié, bondieu ! qu'est-ce à dire cela ?

ALCÉE.

ourquoi malheureux tout ce vacarme-là ?
:lle raison....

SIRUS.

Ah, ah !

ALCÉE.

Pendart, veux-tu te taire ?

SIRUS.

:ous vos sobriquets, Monsieur, je n'ai que faire.

ALCÉE.

is, qu'as-tu ?

SIRUS.

Ce que j'ai?

ALCÉE.

Oh! prend un autre tc

SIRUS.

Leandre m'a donné mille coups de bâton.

ALCÉE.

Que me dis-tu? comment?

SIRUS.

Il m'a caſſé la tête,
Sans compter une dent à tomber toute prête.

ALCÉE.

Et pourquoi?

SIRUS.

Je ne ſais. Il veut abſolument
Que j'aie eu quelque part à cet enlevement.

ALCÉE.

Mais, ne m'as-tu pas dit que Leandre à Vincenne
S'en étoit retourné? mais cependant à-peine....

SIRUS.

Je vous le dis encor. Ne concevez-vous pas
Que Leandre à l'inſtant revenu ſur ſes pas,
M'a donné mille coups ſur les reins, ſur la tête?
Trouvez-vous quelque choſe encor qui vous arrête?
Il en devroit mourir de honte ſeulement.

Battre un vieux Domeſtique, encore injuſtement!
Ne ſe ſouvient-il plus que dans mes bras, n'a guere,
Je le portois encore? En voilà le ſalaire.

ALCÉE.

Leandre, je te loue. Ah, que tes actions
Répondent dignement à mes intentions!

SIRUS.

Vous le louez encor? Mais pourtant, s'il eſt ſage...?

ALCÉE.

Je ne puis me laſſer d'admirer ſon courage.

SIRUS.

Si contre lui j'avois oſé me revancher,
Il n'eût.... Allez, vous dis-je, il devroit ſe cacher.

ALCÉE.

Il a lu comme moi dans le fond de ton ame;
Il a connu l'auteur d'une action infâme,
Il t'a puni. Réponds à ce que je te dis:
Mon Frere maintenant eſt-il dans le logis?

SIRUS.

Non.

ALCÉE.

Quand reviendra t-il?

SIRUS.

Je n'en ſais rien.

ALCÉE.

Ecoute

Je te ferai parler d'autre façon.

SIRUS.

J'en doute.

Et m'en dût-il coûter les jambes & les bras,
Je ne vous dirai point ce que je ne ſais pas.

ALCÉE.

En quel endroit eſt-il? encor faut-il m'inſtruire.

SIRUS.

C'eſt juſtement cela que je ne veux pas dire.

ALCÉE.

Si tu ne me répons plus ſagement, ma foi,
Je t'apprendrai, fripon, à te jouer de moi.

SIRUS.

A quoi ſert-il, Monſieur, de vous mettre en colere?
Je connois le quartier où Monſieur votre Frere
Pourroit être à préſent; mais quoi? cela n'eſt rien,
Quand j'ignore le nom de la rue.

ALCÉE.

Ah, fort bien,

Je ſouffre maintenant le plus cruel martyre.

SIRUS.

Là, tous doux, ſuivez-moi, je vais vous y conduire.

Traverſons le Pont-Neuf, & prenons garde à nous,
Sur ce Pont très ſouvent on trouve des filoux.

ALCÉE.

L'avis n'eſt pas mauvais ; mais, paſſons-le au plus vîte ;
Je ſuis un peu preſſé.

SIRUS.

Paſſons-le donc ; enſuite,
à gauche en deſcendant, là ſur le bord de l'eau,
Enfilons le chemin tout droit, c'eſt le plus beau :
Evitons les chevaux ; car un cheval qui rue,
S'il attrappe quelqu'un, il le bleſſe ou le tue.

ALCÉE.

C'eſt fort bien dit.

SIRUS.

Paſſons ce guichet promptement ;
tvers ce cabaret.

ALCÉE.

Je le vois.

SIRUS.

Aiſément
ous pouvons traverſer la petite ruelle.

ALCÉE.

on ; c'eſt un cul-de-ſac, tu me la bailles belle.

SIRUS.

Je ſuis homme, & l'on peut s'abuſer, voyez-vous.

ALCÉE.

J'enrage !

SIRUS.

Etes-vous las ? Monſieur, repoſons-nous.

ALCÉE.

Non, double chien, comment veux-tu que je me laſſe
Nous courons tout Paris ſans ſortir d'une place.

SIRUS.

Revenons au Pont-Neuf.

ALCÉE

Ah ! le maudit coquin !

SIRUS.

C'eſt ici le plus droit & le plus court chemin.
Vous connoiſſez Cratin, l'ami de votre Frere,
Qui fut d'abord Laquais, & puis Homme d'affaire.

ALCÉE.

Oui, je le connois fort.

SIRUS.

Et bien ce n'eſt pas là,
Vous marcherez toujours.

ALCÉE.

Pouſſons, je vois cela.

SIRUS.

Vous tournerez à droite ; & près d'une fontaine,
Où, si vous le voulez, vous reprendrez haleine.

ALCÉE.

Oh, passons, je ferai tout ce qu'il me plaira.

SIRUS.

Le Menuisier, Monsieur, qui fait le coin ; c'est là.

ALCÉE.

Mais chez ce Menuisier que diantre a-t-il à faire?

SIRUS.

Ma foi, je n'en sais rien, Monsieur, c'est son affaire.

ALCÉE.

Il faut que je lui parle, & j'y vais de ce pas.

SIRUS.

Vous savez le chemin, ne vous égarez pas.

ALCÉE.

Je ne l'oublierai point.



SCENE III.

SIRUS, *seul.*

VA, creve, vieille rosse.
Il se pendroit plutôt que de prendre un carosse.
Pour deux heures au moins nous en voilà défaits.
Ça, voyons maintenant si notre vin est frais.
Ils souperont fort tard, & je puis à merveilles,
Attendant le souper, en vuider deux bouteilles;
D'un saucisson à l'ail faisons provision,
Et profitons du tems & de l'occasion.
Mais, n'apperçois-je pas Hegion & mon Maître?
Du souper le Patron l'aura prié peut-être.



SCENE

SCENE IV.

SIRUS, HEGION, TELAMON.

SIRUS.

SERA-CE en haut, Monsieur, ou dans la salle en bas?...

HEGION.

Je t'en laisse le choix, ne nous interrompt pas.

SCENE V.

HEGION, TELAMON.

TELAMON.

NE perdons point, Monsieur, un tems si nécessaire,
On ne sauroit trop tôt terminer cette affaire.

HEGION.

Les dignes sentimens que vous me faites voir....

TELAMON.

Pourquoi me louez-vous quand je fais mon devoir?

HEGION.

Pamphile croit, Monsieur, qu'Erafte l'abandonne;
Vous la détromperiez beaucoup mieux que personne,
Si vous vouliez vous-même....

TELAMON.

Allons-y, j'y confens.

HEGION.

Je ne puis exprimer le plaisir que je sens.

SCENE VI.

HEGION, TELAMON, MISIS.

MISIS.

AH ! vous voilà ! Pamphile... accourez, le mal presse,
De moment en moment elle tombe en foiblesse;
Si le Ciel ne lui donne un juste & prompt secours,

n désespoir dans peu terminera ses jours.

TELAMON.

lons, Monsieur, entrons sans davantage attendre

HEGION.

près vous.

TELAMON.

Je sais trop l'honneur qu'on doit vous rendre.

SCENE VII.

MISIS, *seule.*

AH Ciel! que de bonheurs nous viennent à la fois!
'elamon! je ne puis croire ce que je vois.
Aais, ne différons point; & de cette entrevue
llons voir au plutôt quelle sera l'issue.



SCENE VIII.

MISIS, ERASTE.

ERASTE.

Puis-je croire, Misis....

MISIS.

Ah ! juste Ciel, c'est vou
Perfide ! osez-vous bien vous montrer devant nous ?

ERASTE.

Qu'ai-je fait ?

MISIS.

En quel siecle est-ce donc que nous somme
Oh, le plus scélérat, le plus lâche des hommes !

ERASTE.

Ecoutez-moi ? je veux....

MISIS.

Qui, moi ? vous écouter
Un monstre ne sauroit assez tôt s'éviter.
N'aime-t-il déja plus sa nouvelle Maîtresse ?
De revenir à nous a-t-il la hardiesse ?

ERASTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase, si mon cœur....

MISIS.

ne puis plus entendre un fourbe, un imposteur.

ERASTE.

ı, ne me quittez point.

MISIS.

Laissez-moi là.

ERASTE.

Je jure....

MISIS.

: Ciel vous punira, déteſtable parjure.
h! ne me ſuivez point après tant de forfaits,
faut vous dire adieu, perfide, pour jamais.

SCENE IX.

ERASTE, *ſeul.*

ELLE me fuit, hélas! quel chagrin me dévore!
Quel fâcheux contre-tems m'arrive-t-il encore?
Dans le trouble mortel où je me ſuis jetté,
Mon cœur, mon triſte cœur eſt ſi fort agité,
Que dans l'émotion qui vient de me ſurprendre,
Je ne ſais quel conſeil, quel parti je dois prendre.
Pamphile, ô juſte Ciel! vous doutez de ma foi?

Avez-vous pu former des ſoupçons contre moi ?
Mais, ne différons plus, découvrons l'artifice ;
Faiſons voir que mon Frere eſt l'Amant de Clarice.
Mais, quand je le dirai, me croira-t-on ? Hélas !
Je vois un précipice ouvert à chaque pas.
Dans cet enlevement, ſeul, j'ai voulu paroître :
Seul, j'ai donné l'argent à Sanion. Peut-être
Pamphile a-t-elle appris que Clarice eſt chez moi.
Que de juſtes ſoupçons, Eraſte, contre toi !
Ah, Malheureux ! pourquoi ſi long-tems à ton Pere
Cachois-tu ton amour ? Ingrat, pourquoi te taire ?
Tu n'aurois maintenant qu'à te louer du ſort.
Allons, frappons, entrons, & voyons.... je ſuis mort
Je ſens que tout mon ſang dans mes veines ſe glace.
Ouvrez, ne tardez pas, dépêchez-vous, de grace.
Mais, quelqu'un veut ſortir, attendons un moment.



SCENE X.

ERASTE, TELAMON.

TELAMON *s'en allant.*

JE vous l'amenerai, vous dis-je, inceſſamment.
Mais, on frappoit bien fort, me ſemble, à cette porte.

ERASTE.

Mon Pere ! La frayeur à tel point me tranſporte,

TELAMON.

Eraſte !

ERASTE.

Quelle affaire aura pu le porter ?

TELAMON.

Eſt-ce vous, dites-moi, qui venez de heutter ?
Il ſe tait. N'oſez-vous, Eraſte, me répondre ?

ERASTE.

Moi, je n'ai point heurté. Tout ſert à me confondre.

TELAMON.

Je m'étonnois auſſi que dans cette maiſon,
Où l'on ne connoît pas peut-être votre nom....

C'eſt bon ſigne, il rougit.

ERASTE.

Mais, vous-même, mon Pere,
Croyez-vous qu'aiſément on perce le myſtere?
Qui vous y fait aller?

TELAMON.

Non vraiment, & je crois
Que l'on feroit long-tems à deviner pourquoi.
Je ſors dans ce moment de ce logis.

ERASTE.

Je n'oſe,
Mon Pere, en demander la véritable cauſe.

TELAMON.

Moi, je vous le dirai, je ne vous cache rien.
Une jeune perſonne, avec fort peu de bien,
Loge dans cette maiſon, belle par excellence.
Je crois qu'elle n'eſt pas de votre connoiſſance?
Elle eſt en ce quartier depuis très peu de tems.

ERASTE.

Continuez, de grace.

TELAMON.

Elle vit ſans parens.

ERASTE.

Après?

TELAMON.

Un vieux guerrier, favori de Neptune,

ui, sur la Mer, a fait une grosse fortune,
: qui résolument songe à se marier,
'en faire la demande est venu me prier.

ERASTE *à part.*

h, je suis mort! fort bien, Ciel! achevez, je tremble.

TELAMON.

emain, le Contrat fait, ils s'en iront ensemble.

ERASTE.

olage! Que dit-elle encore à tout cela?

TELAMON.

: qu'elle dit, mon Fils, en deux mots le voilà.
s discours m'ont fait voir que cette aimable Fille
flattoit d'épouser un enfant de famille,
ui, depuis très long-tems, lui promettoit sa foi;
lais, j'ai traité cela de bagatelle, moi.

ERASTE.

équoi, vous voulez donc que cet homme l'emmene?

TELAMON.

:endrois-je à le servir une inutile peine?

ERASTE.

l'emmenera lui? lui?

TELAMON.

Oui, très certainement;
ı Fille à nos raisons se rendra sûrement.

ERASTE.

h, vous n'agissez point dans toute cette affaire,

Comme des gens d'honneur ont coutume de faire.
Pardonnez, s'il vous plaît, si je vous parle ainsi.
Mais, quoi ! pour ce jeune homme, il faut parler aussi.

TELAMON.

Hé comment donc ?

ERASTE.

Comment ! que croyez-vous qu'il fasse,
Lorsqu'il entreverra le coup qui le menace ?
Que va-t-il devenir, ce pauvre Malheureux ?
Après avoir poussé tant d'inutiles vœux ?
Mon Pere, en vérité, la chose est bien cruelle.

TELAMON.

Je ne sais pas pour lui d'où vous vient ce grand zele ;
Mais, ce jeune étourdi que vous plaignez si fort,
Me paroît être, à moi, tout-à-fait dans son tort ;
Il devoit autrement conduire cette affaire.
En-a-t-il seulement dit un mot à son Pere ?

ERASTE.

Mon Pere, le respect a pu le retenir,
Il ne l'aime pas moins, il en faut convenir ;
C'est ce qu'à cette Fille il falloit faire entendre.

TELAMON.

Mon Fils, dans vos discours, je ne puis rien comprendre.
Vous n'avez ni bon sens, ni raison ni demi,

Qui? moi qui viens ici pour servir mon ami,
Vous voulez... Mais, de quoi nous mettons-nous en peine.
Tout comme il lui plaira, je consens qu'il le prenne,
Je ne le connois point? Qu'avez-vous? vous pleurez!

ERASTE.

Hélas! puis-je esperer que vous écouterez?
Mais, le devoir.... mon trouble.... & mon amour extrême....

TELAMON.

Mon Fils, je vous entends, parceque je vous aime.

ERASTE.

Ah! que le Ciel toujours daigne vous conserver.

TELAMON.

Un pareil contre-tems pouvoit vous arriver,
Et vous le méritiez par votre négligence.
Avez-vous jusques-là pu manquer de prudence?
Votre dessein, mon Fils, étoit bien mal conçu,
Vous vouliez épouser, & prendre à mon insçu....
Bien d'autres avant vous ont fait la même chose.
Je ne vous en dis rien; mais, quand on se propose
Un crime de la sorte, après l'avoir commis,
On parle, on fait agir ses parens, ses amis,
Lorsque l'on n'ose pas se commettre soi-même.
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,

Pour vous le pardonner. Penſiez-vous, entre nous,
Qu'ón vous ameneroit votre femme chez vous,
Sans nous en avoir fait la moindre confidence?
Dans des choſes, mon Fils, de cette conſéquence,
Il ne faut pas dormir. Mais, calmez votre ennui,
Pamphile eſt votre Epouſe à bon titre aujourd'hui.

ERASTE.

A ce bonheur charmant aurois-je dû m'attendre?

TELAMON.

Remerciez le Ciel qui daigne vous la rendre,
Qui veut bien confirmer le don de votre foi;
Et je vais de ce pas la conduire chez moi.

ERASTE.

De ce pas?

TELAMON.

De ce pas.

ERASTE.

Qu'au plus cruel ſupplice
On m'expoſe à vos yeux, que le Ciel me puniſſe,
Si je ne vous chéris.

TELAMON.

Plus que Pamphile?

ERASTE.

Autant.

TELAMON.

Embrassez-moi, mon Fils : allez, je suis content.

ERASTE.

Hé, que va devenir cet ami de Neptune ?

TELAMON.

Je crois qu'il a péri, plaignez son infortune.
Mais encore une fois, c'est trop vous amuser,
A rendre grace au Ciel allez-vous disposer.

ERASTE.

Après une faveur & si pleine & si grande,
Votre main est plus propre à lui faire une offrande,
Et j'irois cependant....

TELAMON.

Faites ce que je dis,
Et moi pour un instant j'entre dans le logis.



SCENE XI.

ERASTE, *seul.*

QUE le Ciel à jamais lui soit doux & prospere.
Qu'attendrois-je de plus de mon ami, d'un Frere?
Ne faut-il pas chérir un si bon Pere? Hélas!
Quels supplices pour lui ne souffrirois-je pas?
Après tant de bontés, ma tendresse, mon zele,
Une application vive & continuelle
A lui plaire toujours, pourroit-elle jamais
Envers lui m'acquitter d'un seul de ses bienfaits?
Mais, allons; & du moins par mon obéissance,
Marquons-lui mon respect & ma reconnoissance.



SCENE XII.

ERASTE, ALCÉE.

ALCÉE.

E vous retrouve enfin.

ERASTE.

N'arrêtez point mes pas,
on Pere, en ce moment, je ne me connois pas.

SCENE XIII.

ALCÉE, *ſeul.*

I ne ſe connoît pas ! il me fuit ! Ah, le traître !
L onte devant moi l'empêche de paroître.
Il ut bien où le bât le bleſſe, le coquin ;
Ms, j'ouvrirai les yeux à mon Frere à la fin.
C naraut de Sirus, avec ſa promenade,

Il est juste qu'il ait aussi la bastonade ;
Mon Frere saura tout quand il seroit minuit,
Je prétends lui parler, je veux qu'il soit instruit.
L'affaire me paroît d'assez grande importance.

SCENE XIV.

ALCÉE, TELAMON

TELAMON.

J'AI de la voir chez moi si grande impatience....

ALCÉE.

Vous voilà ? je vous cherche, & depuis très long-te

TELAMON.

Qu'est-ce ?

ALCÉE.

Nouveaux désordres, & nouveaux accic

TELAMON.

Mais quoi ?

ALCÉE.

Désordre affreux, horrible, abomin

TELAMON.

Toujours ?

AL E.

ALCÉE.

Vous connoîtrez un jour ce misérable.

TELAMON.

J connois fort bien.

ALCÉE.

Ah ! que vous vous trompez !

D a Chanteuse encor vos esprits sont frappés.

C bien pis, le pendart s'est moqué d'une Fille

Je e, bien faite, belle, & de bonne famille.

TELAMON.

Je sais.

ALCÉE.

Juste Ciel ! comment, vous le savez ?

H le souffrirez-vous? Pour le coup, vous rêvez.

TELAMON.

Il ıt bien le souffrir : que voulez vous qu'on fasse ?

ALCÉE.

C r, pester, jurer, employer la menace.

TELAMON.

Je aime pas le bruit, & vous le savez bien.

ALCÉE.

M s, ce n'est pas le tout, cette Fille n'a rien.

TELAMON.

O e dit.

ALCÉE.

Et l'hymen se fera, quoiqu'il coûte ;

Et, sans un sou de bien, vous la prendrez?

TELAMON.

Sans dou

ALCÉE.

Bondieu! que deviendra tout ce ménage-ci?

TELAMON.

Le voulez-vous savoir, mon Frere, le voici.
Il faut faire venir cette Fille au plus vîte;
L'habiller promptement, les marier ensuite.

ALCÉE.

Et doux comme du lait....

TELAMON.

Parlez, que feriez-vous?

ALCÉE.

Quand je n'aurois contre eux ni chagrin ni courroux,
J'affecterois au moins de paroître en colere.

TELAMON.

Je ne suis point, vous dis-je, homme à me contrefair
Eraste sait déja, sans qu'il m'en ait prié,
Qu'avec elle ce soir il sera marié.

ALCÉE.

N'allez-vous pas chasser cette Musicienne?

TELAMON.

Non, je la garderai.

ALCÉE.

Que la fievre quartaine...?

uoi, sous un même toit? dans la même maison?
:ès d'une honnête femme, on verra....

TELAMON.

Pourquoi non?

ALCÉE.

ſais, y pensez-vous bien?

TELAMON.

Oui, mon Frere, j'y pense.

ALCÉE.

ſais, à vous voir si peu de tête & de prudence
soixante ans passés, il ne faut plus douter
ue vous ne la preniez pour apprendre à chanter.

TELAMON.

ui da, cela se peut.

ALCÉE.

Et cette jeune femme
hantera-t-elle aussi?

TELAMON.

Oui, de toute son ame.

ALCÉE.

:t vous allez danser tous ensemble?

TELAMON.

Fort bien.
Vous danserez aussi.

ALCÉE.

Parbleu, je n'en crois rien.

O Ciel ! ô juste Ciel ! N'avez-vous pas de honte ?
Non, je ne me sens pas, la fureur me surmonte.

TELAMON.

Allons, tenez-vous gai, mon Frere, est-il permis
De pester lorsqu'on va marier votre Fils ?
Je vais trouver Pamphile, & je reviens ensuite.

SCENE XV.

ALCÉE, *seul.*

O PAUVRE Malheureux ! quelle est votre conduite ?
Quelle folie ! ô Ciel ! ô quel train ! quelles mœurs !
Quelle confusion ! quel trouble ! que d'horreurs !
Cette femme sans dot, & cette malheureuse,
Me font tourner l'esprit, c'est une chose affreuse.
Un enfant dans le vice, un Vieillard insensé
Qui voit périr le bien qu'il avoit amassé,
Quelle pitié, bondieu ! quelle fureur extrême !
Non, je ne doute pas que la Sagesse même
Ne perdît à la fois la raison & le sens,
A vouloir corriger de tels déréglemens.

SCENE XVI.

ALCÉE, SIRUS *ivre.*

SIRUS.

MA foi, mon cher Sirus, vous faites des merveilles,
ous avez joliment vuidé vos deux bouteilles ;
enez l'air, mon garçon, il ne vous manque rien :
l doucement, vraiment, vous vous portez fort bien.

ALCÉE.

une maison réglée est-ce là le modelle ?

SIRUS.

ı, vous voilà, Monsieur ! Hé bien, quelle nouvelle ?
ous paroissez chagrin, & pourquoi donc cela ?

ALCÉE.

tire-toi, voleur, va-t-en, laisse-moi là.

SIRUS.

public, nous devons éviter le scandale ;
sus, moralisons ; car, j'aime la morale.

ALCÉE.

Maraut, ſi quelque jour tu pouvois être à moi.

SIRUS.

Vous feriez trop heureux & trop riche, ma foi.

ALCÉE.

Je te ferois donner tant de coups d'étrivieres,
Que tu changerois bien de ton & de manieres.

SIRUS.

Et pourquoi donc, Monſieur? Qu'ai-je fait, s'il vous plaît?

ALCÉE.

Comment! dans le déſordre infâme qui paroît,
Dont toi ſeul eſt l'auteur, Malheureux, tu vas boire?
Quelle maiſon! quels gens! Hé, qui pourroit le croire?
A-t-on jamais rien vu d'égal à tout ceci?



SCENE XVII.

ALCÉE, SIRUS, PARMENON.

PARMENON.

LEANDRE m'a chargé de venir jusqu'ici
Pour te chercher.

SIRUS.

Va-t-en.

ALCÉE

Ah ! que viens-je d'entendre ?

SCENE XVIII.

ALCÉE, SIRUS.

SIRUS.

CE n'est rien.

ALCÉE.

Ce n'est rien ; parle, fripon, Leandre

Seroit-il là-dedans ?

SIRUS.

Lui, Monſieur ? oh que non,
Vous le connoiſſez bien.

ALCÉE.

Pourquoi le nomme-t-on ?

SIRUS.

Ne vous l'ai-je pas dit ? c'eſt un autre Leandre.

ALCÉE.

Entrons, je veux enfin tout voir, & tout entendre.

SIRUS.

Hé, de grace, Monſieur.

ALCÉE.

C'eſt trop, laiſſe-moi.

SIRUS.

Si. . . .

ALCÉE.

Je te caſſerai la tête, par ma foi.



SCENE

SCENE XIX.

SIRUS, *ſeul.*

BON ! le voilà chez nous ; je n'y ſaurois que faire ;
fallọit tôt ou tard qu'il perçât le myſtere.
u'eſt-ce ? mes jambes ont grand peine à s'affermir.
uerellez, mes enfans ; pour moi, je vais dormir.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, *seul.*

Quel affront ! quelle horreur ! Ah Ciel, quelle
injustice !
Ne vous verrai-je plus ? Ah, ma chere Clarice !
Où va-t-il vous mener, ce Pere trop cruel ?
Hé quoi ! je vis encore après ce coup mortel ?
Malheureux spectateur de toutes vos allarmes,
Témoin de vos frayeurs, j'ai vu couler vos larmes,
Et je respire encor ! Pere trop inhumain,
Acheve, d'un poignard viens me percer le sein.
A ton ressentiment, s'il faut une victime,
Frappe, voilà mon cœur, c'est lui qui fait le crime.
Il t'a désobéi : que la rage aujourd'hui
Epargne l'innocente, & n'immole que lui.

Mais, pourquoi le punir? ce cœur est-il coupable?
Est-ce un crime d'aimer une Fille adorable?
Quoi, son air si touchant, ses prieres, ses pleurs
N'ont pu de ce barbare arrêter les fureurs?
Rien n'a pu le fléchir?

SCENE II.

LEANDRE, ERASTE.

LEANDRE.

Mon Frere, mon cher Frere,
Savez-vous mes malheurs? savez-vous que mon Pere...?

ERASTE.

Je suis instruit de tout; je vous plains, & mon cœur
N'a jamais ressenti de plus vive douleur.

LEANDRE.

Que vais-je devenir dans cet état funeste?
Malheureux que je suis! nul espoir ne me reste.
Vous vous taisez.

ERASTE.

Hélas! je n'ose vous flatter

Contre un Pere abſolu, que pouvons-nous tenter ?
Pour l'adoucir, il faut mettre tout en uſage,
Les larmes, les ſoupirs.

LEANDRE.

Entend-il ce langage ?
O Ciel ! ſourd à mes cris, inſenſible à mes pleurs,
Mon Frere, il ſe rira de toutes mes douleurs.
Ah ! je ne vois que trop le parti qu'il faut ſuivre,
Il m'enleve Clarice, il faut ceſſer de vivre.
Clarice, je vous perds ; des regrets impuiſſans
Sont un foible remede au trouble que je ſens.
J'aurois déja quitté cette vie importune,
Je me ſerois donné la mort cent fois pour une,
Si je ne craignois point d'augmenter le courroux
D'un Pere injuſtement irrité contre vous.

ERASTE.

Mon Frere, croyez-moi, malgré tous ces obſtacles,
L'Amour en un moment peut faire des miracles,
Il protege les cœurs enchaînés ſous ſa loi.

LEANDRE.

L'Amour ne fera point de miracles pour moi.

ERASTE.

Suivez-moi, chez Pamphile allons trouver mon Pere,
Il faut bien l'informer de toute cette affaire.

Hélas ! si par bonheur il eut été chez lui,
Le vôtre n'eût pas fait cet éclat aujourd'hui.
Mais, j'apperçois Sirus.

SCENE III.

LEANDRE, ERASTE, SIRUS.

LEANDRE.

He bien, Sirus, mon Pere...

SIRUS.

Il sort tout maintenant de chez un Commissaire,
Après l'avoir sommé de se rendre garant
De Clarice, qu'on vient d'y mener à l'instant.

LEANDRE.

Quoi ! chez un Commissaire il a laissé Clarice ?
Il faut que je la sauve, ou bien que je périsse.

ERASTE.

Je suis tout prêt, marchons.

LEANDRE.

Ne suivez point mes pas.

ERASTE.

Moi, je vous quitterois ? Ah ! vous n'y pensez pas.

SIRUS.

Quels foux ! quels enragés ! Où courez-vous ?

ERASTE.

Mon Frere
Il faut apprendre au moins le nom du Commissaire.

SIRUS.

J'enrage !

ERASTE.

Il faut savoir son quartier & son nom.

LEANDRE.

Dépêche-toi, Sirus, dis-le moi vîte.

SIRUS.

Non,
Vous ne le saurez point ; la vision est belle :
Avez-vous l'un & l'autre une once de cervelle ?
Voilà de beaux desseins, & prudemment conçus.
Hé, que prétendez-vous faire ? l'*Olibrius* ?
Bondieu ! vit-on jamais une telle conduite ?
De votre emportement considérez la suite.
Quatre de mes amis que j'ai choisis exprès,
Sans que vous paroissiez, se chargent du succès.
Quoique déja brouillés avecque la Justice,

Ils mettront dans vos bras votre chere Clarice ;
Un Decret plus ou moins, cela ne leur fait rien.
Ne vous chagrinez point, allez, tout ira bien.

ERASTE.

Dans tout cet embarras qu'on épargne mon Pere.

SIRUS.

Qu'il se tienne en repos : ma foi, c'est son affaire.

SCENE IV.

LEANDRE, ERASTE, TELAMON.

TELAMON.

HEGION prendra soin de vous mener chez nous,
Pamphile, dépêchez, on n'attend plus que vous.

ERASTE.

Allons, Leandre, allons au devant de mon Pere.

TELAMON.

Je ne néglige rien, mes enfans, pour vous plaire ;

Tous les appartemens sont meublés comme il faut ;
Et Pamphile y viendra, mon Fils, tout au plutôt.
J'ai bien recommandé qu'on nous fît bonne chere ;
Sirus, vous le savez, en a fait son affaire.
A ma Bru, je fais faire un habit tout exprès
Pour ce soir, elles sont plus de cinquante après ;
Car, il est juste enfin, & de la bienséance,
Que son ajustement réponde à sa naissance,
Et sur-tout aujourd'hui, que la plûpart des gens,
Mesurent à l'habit, l'esprit & les talens.
Vous l'allez voir, mon Fils, d'une magnificence,
Mais, belle.... Il n'en est pas une pareille en France.

ERASTE.

Que ne vous dois-je point de tels empressemens?

TELAMON.

Va, va, j'ai bien besoin de tes remercimens.

ERASTE.

Mais, vous ne savez pas sans doute que Clarice
Est maintenant, mon Pere, au bord du précipice ;
Que chez un Commissaire elle est présentement.

TELAMON.

Un Commissaire ! ô Ciel ! Pourquoi donc, & commen
Quelle inhumanité ! Je reconnois mon Frere ;
Mais, voyons promptement ce que nous devons fai

LEANDRE.

Mon Oncle, c'eſt en vous que je mets mon eſpoir.

TELAMON.

Ne vous tourmentez point, je lui ferai bien voir
Que l'on n'en uſe pas avec moi de la ſorte.
Dans ma propre maiſon !...

LEANDRE.

Oui, mon Oncle, à main-forte,
Chez vous d'entre mes bras il vient de l'arracher.

TELAMON.

Croyez qu'un tel affront lui coûtera bien cher.
Qu'on mette les chevaux : ne ſoyez point en peine,
Dans une heure, comptez que je vous la ramene.



SCENE V.

LEANDRE, ERASTE, TELAMON, CLARICE, SIRUS.

SIRUS.

Pour la trouver, Monsieur, vous n'aurez pas besoin
De sortir de chez vous, ni d'envoyer bien loin.
La voilà.

LEANDRE.

Juste Ciel!

ERASTE.

Ah, Sirus!

LEANDRE.

Ah, Clarice!

ERASTE.

Ah, mon Pere!

LEANDRE.

Ah, mon Oncle!

ERASTE.

Hé quoi! le sort propice....

SIRUS.

De vos embraſſemens, Meſſieurs, je fais grand cas.
Mais, Monſieur votre Pere arrive ſur mes pas.
Songez y.

CLARICE.

Déſormais ſerez-vous mon aſyle?

TELAMON.

Je l'entends : un moment, entrez tous chez Pamphile.

SCENE VI.

TELAMON, ALCÉE.

TELAMON.

A ces pauvres enfans ſauvons les premiers coups,
Laiſſons-le ſur moi ſeul exhaler ſon courroux.
Quels regards! il menace & le Ciel & la terre;
A tous les élémens veut-il faire la guere?

ALCÉE.

Que deviendrai-je? ô Ciel! à quel Saint me vouer?
Quoi! de tous les côtés je me vois baffouer.
O Ciel! ô terre! ô mers! je creve, ma colere

Me furmonte à tel point . . . . Ah ! Dieu vous garde
mon Frere.
Voilà de nos enfans le commun corrupteur,
Qu'il foit le bien trouvé. Venez, beau précepteur.
Ce n'étoit point affez d'avoir perdu le vôtre,
Vous n'étiez point content, il falloit perdre l'autre.
Vous avez réuffi de toutes les façons :
Ah, ma foi les voilà de fort jolis garçons.
On va vîte fous vous dans le libertinage,
Votre nouveau difciple avance pour fon âge ;
On voit bien que Sirus, votre fous-Précepteur,
En prend foin ; le pendart en veut faire un Docteur ;
Il n'a rien épargné.

TELAMON.

Vous avourez mon Frere ;
Que maintenant chez moi j'ai bien plus d'une affaire,
J'y vais pour un moment ; continuez toujours,
Je reviens vous trouver vers la fin du difcours.
En habile Orateur vous aurez, que je penfe,
Menagé pour la fin les grands traits d'éloquence.
Adieu, jufqu'au revoir.

ALCÉE.

Hé bien ! là, doucement ;
Par charité, daignez m'écouter un moment.
Je fens de toutes parts difgrace fur difgrace :
Or fus, voyons un peu ce qu'il faut que je faffe

e ce maudit fripon de Leandre, parlez,
près ce qu'il m'a fait,... Quoi ! vous vous en allez ?

TELAMON.

'est toujours avec vous le parti qu'il faut prendre ;
anchement je ne puis, sans souffrir, vous entendre
arler de vos enfans avec indignité !

ALCÉE.

h bien, traitons-les donc avec civilité,
e Monseigneur mon Fils.... Le chien ! le misérable !
e cet enfant bien né, si doux, si raisonnable,
ue faut il faire ?

TELAMON.

Il faut, sans chagrin, sans courroux,
emain tout au plûtard le remener chez vous.

ALCÉE.

t la Chanteuse aussi sera de l'équipage ?

TELAMON.

l faut la délivrer sans tarder davantage.

ALCÉE.

d'autres, des brigands par les soins de Sirus....
ous le savez fort bien, passons, n'en parlons plus ;
a drôlesse à propos a su prendre la fuite.

TELAMON.

Mariez-la, mon Frere, & l'emmenez ensuite.

ALCÉE.

Que je l'emmene, moi! certes je le veux bien;
Mais, pour la faire aux champs travailler comme un chien.
Repofez-vous fur moi, dans peu de tems j'efpere,
Que fi mon drille l'aime, il ne l'aimera guere;
Car, depuis le lundi jufques au famedi,
Elle ira ramaffer du chaume en plein midi;
Je la ferai fi bien moudre, pêtrir & cuire,
Qu'elle n'aura le tems de chanter ni de rire;
Et je l'enfumerai de fi bonne façon,
Que je vous la rendrai noire comme un charbon.

TELAMON.

A des expreffions fi pauvres & fi baffes,
Du fang dont vous fortez on ne voit plus les traces.

ALCÉE.

Mon Frere, voyez-vous, en un mot comme en cent,
Ma bouche ne dit rien que ce que mon cœur fent.
Ecoutez feulement ce que je vous propofe;
Après, vous conclurez, ou vous romprez la chofe.
Gardez votre Chanteufe avec fon Chanteux,
Que je n'entende plus parler de vous ni d'eux.
A ce prix vous pouvez faire leur mariage.

TELAMON.

Fort bien, je ne veux pas en favoir davantage,

J'accepte le parti ; mais du moins pour ce soir,
Vous voulez bien qu'on ait le plaisir de vous voir ?

ALCÉE.

Je le veux, sans pourtant qu'à mes droits je déroge ;
Car demain, du matin, pour jamais je déloge.

TELAMON.

Tout comme il vous plaira, je vais les amener.

SCENE VII.

ALCÉE, *seul.*

AH le maudit Vieillard ! je le veux ruiner.
Vous saurez ce que c'est, insensé téméraire,
Que d'avoir tant de gens chez vous à ne rien faire.
Que je serois ravi de voir ce vieux penard,
Sans pain, sans vin, sans feu, sans habit, sans un liard,
Je le verrois crever de faim & de misere,
Et les enfans seroient traités comme le Frere.
Mais, chut. Voici la bande. Admirez ce vieux fou.
Qu'une pierre en chemin pût lui rompre le cou !
A faire le pimpant n'a-t-il pas bonne grace ?
Et ne diroit-on pas qu'il marche sur la glace ?

SCENE VIII.

ALCÉE, TELAMON, ERASTE, LEANDRE, HEGION, CLARICE, PAMPHILE, SIRUS, GETE.

TELAMON.

SALUEZ votre Pere. Allons, mes chers enfans,
Puissiez-vous l'embrasser de même dans vingt ans!

PAMPHILE.

Monsieur, vous voulez bien.

CLARICE.

Malgré votre colere.

ERASTE.

Me sera-t il permis?

LEANDRE.

A vos genoux, mon Pere.

TELAMON.

Ah, j'ai le cœur percé.

HEGION.

HEGION.

Tendez-leur donc les bras.

TELAMON.

Hegion, ce cruel ne les regarde pas.

HEGION.

Allons, Alcée, allons, faites de bonne grace
Ce que tout autre enfin feroit à votre place.

ALCÉE.

Voilà qui va fort bien, je leur pardonne à tous.

TELAMON.

Je suis content, rions, & divertissons-nous.

ALCÉE.

Ah, le vieux radoteur!

TELAMON.

Ça, mon Frere, courage.

ALCÉE.

Oh, fort bien. Si je puis ratrapper mon Village.

TELAMON.

Que dites-vous?

ALCÉE.

Je dis que Pamphile a bon air.

TELAMON.

Cet habit lui sied bien.

ALCÉE.

Il vous coûte bien cher.

TELAMON.

Dans un jour de plaisir & de magnificence,
On ne regarde pas, mon Frere, à la dépense.

ALCÉE.

Pour l'habiller ainsi, je suis sûr, tous les ans,
Qu'il vous en coûtera tout au moins deux cens francs.

TELAMON.

Oui-dà, cela se peut.

ALCÉE.

Ah, ma joie est extrême,
Il faut à celle-ci des habits tout de même :
Car elle chante bien.

TELAMON.

Allez, elle en aura,
Comptez que désormais rien ne leur manquera.

ALCÉE.

Ne vois-je pas Sirus ? Viens, mon enfant, avance :
Il faut bien lui marquer aussi ma bienveillance.
Embrasse-moi, mon cher.

SIRUS.

Monsieur, un tel honneur....

ALCÉE.

Non, je le veux ; parbleu, je suis ton serviteur.

SIRUS.

Je ne mérite pas des bontés de la sorte.

ALCÉE.

Je suis ton serviteur, ou le diable m'emporte.
A ce brave garçon, mon Frere, bonnement,
Il faudroit procurer un établissement.

SIRUS.

A Messieurs vos enfans, dès l'âge le plus tendre,
J'ai rendu tous les soins que je devois leur rendre;
Pour eux le jour, la nuit, j'ai fait ce que j'ai pu,
Et je leur ai montré tout le bien que j'ai su.

ALCÉE.

Il les a bien instruits, & le dernier service
Qu'il vient de rendre encore à Madame Clarice
Mérite bien enfin qu'il soit récompensé.
Eraste, achevez donc ce que j'ai commencé,
Allons, prenez-vous y de la bonne maniere.

ERASTE.

Mon Pere, s'il ne faut qu'employer la priere,
Pour obtenir de vous....

TELAMON.

C'est trop, n'en parlons plus,
Je lui fais aujourd'hui présent de mille écus.

SIRUS.

Que de remercimens!

ALCÉE *à Gete.*

Quel es-tu?

GETE.

L'on me nomme
Gete, pour vous servir.

ALCÉE.

C'est un fort galant homme;
Mon Frere, pour Misis aussi bien que pour lui,
Il faut que vous fassiez un effort aujourd'hui.
Dans un jour de plaisir & de magnificence,
Gardez-vous bien sur tout d'épargner la dépense,
Et rendez, s'il se peut, tout le monde content.

TELAMON.

Oh bien soit, à chacun j'en promets tout autant.

ALCÉE.

Cela ne va pas mal.



SCENE DERNIERE.

ALCÉE, TELAMON, LEANDRE, ERASTE, HEGION, CLARICE, PAMPHILE, MISIS, Me. SANION, SIRUS, GETE.

Me. SANION.

OH Ciel ! quelle mifére !
Quoi ! ma Fille, dit-on, eft chez un Commiffaire ?
Ah, Monfieur, quel défordre eft-ce donc que cela.

TELAMON.

On s'eft moqué de vous, ma bonne : la voilà.

Me. SANION.

C'eft toi, ma chere enfant.

ALCÉE.

Oh, la belle alliance !

Me. SANION.

Oui, sans doute, Monsieur, plus belle qu'on ne pense.

ALCÉE

Que cette folle encor nous vient-elle conter?

Me. SANION.

Si quelque jour quelqu'un me venoit rapporter
La moitié d'une bague, ah! vous sauriez ensuite
Si votre Bru n'est pas une Fille d'élite.

ALCÉE.

Ne verrai-je jamais que folles & que foux?

HEGION.

Que parlez-vous de bague? Ah, Ciel! approchez-vou
Hé bien, poursuivez donc?

Me. SANION.

Je dis qu'un honnête hom
Doit rendre à cet enfant une fort grosse somme
En montrant la moitié de bague que voici.

HEGION.

Quel miracle! Voyons, aurois-je l'autre ici?
J'ai le cœur entr'ouvert, je frissonne, je tremble.
La voilà justement, comparons-les ensemble.
C'est elle. Allez, Monsieur, & ne vous plaignez pl

Cette Fille a pour dot cinquante mille écus,
Que je vais lui donner.

TELAMON.

Et pourquoi donc lui taire?

HEGION.

En partant de ces lieux, le malheureux myſtere
Que ſon Pere me fit, en me cachant l'endroit,
Le nom de la perſonne où cette Fille étoit,
M'a mis depuis trois ans dans un trouble funeſte;
Il avoit ſes raiſons. Pour vous dire le reſte
Il faut un autre lieu.

TELAMON.

Vit-il?

HEGION.

Il eſt, dit-on,
Mort d'un éclat de bombe, ou d'un coup de canon;
Et ſans dire un ſeul mot. Au reſte, cette Fille
Sort d'un illuſtre ſang, & toute ſa famille:
Je vous en inſtruirai, Monſieur, plus à loiſir.

Me. SANION.

Mon enfant!

TELAMON.

Je ne puis vous dire quel plaiſir,
Quel tranſport! Entrons tous.

ALCÉE.

Quoi le vice prospere!
J'abandonne les Brus, les Enfans & le Frere.
Je ne saurois déja les souffrir sans horreur,
Et je les donne tous au diable de bon cœur.

TELAMON.

Arrêtez-le, il faut bien qu'il signe au mariage;
Qu'il aille après cela s'il veut à son Village.

SIRUS.

Et pour mettre le comble à nos contentemens,
A ces Nôces joignez vos applaudissemens.

FIN.

POESIES

DIVERSES

DU MEME AUTEUR.



TRADUCTION DE QUELQUES ODES D'HORACE.

ODE V.

DU PREMIER LIVRE.

Quis multâ gracilis, te, puer, in rosâ, &c.

PYRRHA, ce jeune Amant, à qui ton cœur se donne,
Qui de tous les mortels se croit le plus heureux,
Dont les habits & les cheveux
Parfument l'air qui l'environne,
Cet Amant plus beau que le jour,

Qui te tient sur des fleurs entre ses bras serrée,
Pour qui sous ce berceau négligemment parée,
Tes cheveux sont noués par les mains de l'amour,
Que tu lui causeras de mortelles allarmes !
Combien de fois tes sermens violés,
Et Venus & l'Amour vainement rappellés,
Lui feront-ils verser de larmes ?
Combien de fois, Pyrrha, sur ces terribles mers,
Entouré d'un épais nuage,
Entre tant de gouffres ouverts,
Craindra-t-il de faire nauffrage ?
Ce malheureux, qui te croit aujourd'hui
De tout autre amour dégagée,
Qui, dans la joie où son ame est plongée,
Croit que tu ne veux vivre & mourir que pour lui
Lui qui paisiblement jouït de sa conquête,
Sur la foi de mille sermens,
Ignore-t-il que le moindre des vents,
Peut exciter une horrible tempête ?
Avant que d'engager sa foi,
Ne devoit-il pas te connoître ?
L'orage va fondre peut-être ;
Qu'il regagne le port, qu'il fasse mieux que moi :
Les sacrés murs du Temple de Neptune,
Où mes habits mouillés sont près de mon tableau,
Lui fourniront un exemple nouveau,
Pour ne pas s'exposer à la même infortune.

ODE XX.

DU PREMIER LIVRE.

Integer vitæ, ſceleriſque purus, &c.

CELUI qui vit dans l'innocence,
qui d'aucuns remords n'a le cœur agité,
'au travers des périls il marche en aſſurance :
s boucliers, ſans dards il eſt en ſureté,
Au milieu des Sirtes brûlantes,
Sur le Caucaſe inhabité,
Ou ſur ces rives mugiſſantes
e nul mortel ne voit ſans être épouvanté.
utre jour dans mes Bois, ſans armes, ſans défenſe,
s ſentiers, des chemins cherchant à m'écarter,
ur goûter la douceur & l'ombre du ſilence,
gagé de tous ſoins, ne ſongeant qu'à chanter
La beauté qui me rend ſenſible ;
rs le milieu du Bois par ma Muſe emporté,
us le ſavez, grands Dieux, qui m'avez aſſiſté,
Je mis en fuite un loup horrible ;

Mais, quel loup, qu'il étoit hideux !
Je n'ai rien vu qui lui ressemble ;
L'Apulie & l'Afrique ensemble
N'ont jamais engendré de monstre plus affreux.
Transportez-moi vers la Zone torride,
Où trop près du Soleil on ressent tous ses feux ;
Où d'Habitans la terre toujours vuide,
Ne reçoit des mortels ni l'encens ni les vœux ;
Vers ces côtés du monde où la triste nature
Ne présente à nos yeux que de vastes déserts,
Qu'un air épais, que d'éternels hivers,
Où jamais des ruisseaux on n'entend le murmure :
J'y chanterai par-tout de moment en moment
L'aimable Lalagé pour qui mon cœur soupire,
Sa grace, sa douceur, soit qu'elle ose sourire,
Soit qu'elle daigne ouvrir la bouche seulement.



ODE XXI.

DU PREMIER LIVRE.

O Venus, Regina Cnidi Paphique, &c.

Vous qui régnez dans Paphos, dans Cithere,
Venus, pour un instant, quittez des lieux si doux :
Venez vous rendre chez Glicere,
Et l'Autel & l'encens n'attendent plus que vous.
Que les Nimphes sans art, les Graces sans parures,
Laissent au gré du vent badiner leurs ceintures ;
Que le plus ardent des Amours
Y vienne célébrer le plus beau de mes jours ;
Que le brûlant Amour s'empresse
D'y conduire avec vous Mercure, la jeunesse,
Qui n'ont que de foibles appas
Dans les lieux où vous n'êtes pas.



ODE XXXI.

DU PREMIER LIVRE.

Quid dedicatum poſcit Apollinem, &c.

DANS ce Temple, Apollon, à toi ſeul conſacré,
Où tous les jours les mortels à leur gré
Viennent pour obtenir quelque nouvelle grace,
Que penſes-tu, grand Dieu, que te demande Horace?
Comme eux, de ſon encens il vient cueillir le fruit;
Mais, il ne forme point de projets inutiles.
Il n'exige de toi ni ces moiſſons fertiles
Que tous les ans la Sardaigne produit;
Et dans la Calabre brûlante
Il ne veut point engraiſſer ſes troupeaux,
Ni s'enrichir de ſes rares métaux,
Ni de l'ivoire encor dont l'Inde eſt abondante.
Il ne demande point ces champs délicieux,
Que le paiſible cours du Liris environne.
Que ces côteaux chargés de raiſins précieux,
Soient cultivés par ceux à qui le ſort les donne:

Que ce Marchand, favorisé des Dieux,
S'expose tous les ans sur la mer Atlantique;
Qu'impunément il y trafique,
Malgré tant de vaisseaux engloutis à ses yeux;
Que dans des vases d'or il boive sans mélange
Ces vins rares, ces vins dont il sait tout le prix,
Ces vins qu'il reçoit en échange
De ses parfums les plus exquis.
Pour moi, trop satisfait de mon humble fortune,
Je veux toujours goûter de tranquilles plaisirs:
L'abondance déplaît, ou du moins importune.
Les fruits d'un petit champ remplissent mes desirs.
Conserve-les, ces fruits, que pendant cet Automne
J'ai soigneusement ramassés.
Mais, ce n'est point encore assez;
Accorde-moi, fils de Latone,
Une heureuse vieillesse, un esprit toujours sain;
Eloigne de moi la tristesse,
Et que je puisse enfin comme dans ma jeunesse
Avoir toujours la Flute ou la Lire à la main.



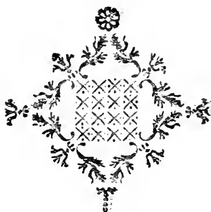
ODE IV.

DU DEUXIEME LIVRE.

Ne ſit ancillæ tibi amor pudori,
Xanthia Phoceu, &c.

TU ne dois point, Licidas, avoir honte
De te rendre aux attraits de l'aimable Philis;
Eſt-il des cœurs que l'amour ne ſurmonte?
Le fier Achile adora Briſeis,
Et pour Caſſandre & pour Tecmeſſe,
Ajax, Agamemnon montrerent leurs foibleſſes.
Et qui ſait ſi l'objet qui captive tes vœux,
Ne pourroit point compter des Rois pour ſes ayeux?
Elle eſt, n'en doutez point, d'une illuſtre naiſſance;
Et celle ſur qui l'or n'a point eu de puiſſance,
Qu'un ſordide intérêt ne fit jamais agir,
Ne peut ſortir d'un ſang qui la faſſe rougir.
Une noble fierté paroît ſur ſon viſage,

Ses amis tous les jours éprouvent ſa bonté.
Si ce que je te dis te donne de l'ombrage,
Licidas, rend le calme à ton cœur agité;
Toute belle qu'elle eſt, elle n'eſt point volage,
Ses ſermens, ſon amour, ton mérite, ton âge
Te ſont de ſurs garants de ſa fidélité.



ODE VIII.

DU DEUXIEME LIVRE.

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

LORSQUE tu fais un faux serment,
Si les Dieux te privoient du moindre de tes charmes,
Ne fut-ce que pour un moment,
Je te croirois, Silvie, & vivrois sans allarmes.
Mais, je te vois jurer tous les jours faussement,
Et bien loin d'altérer ta beauté naturelle,
Ton parjure est suivi d'une grace nouvelle;
Ces Dieux ne veulent point te punir autrement.
Toute notre aimable jeunesse
Se fait, de te servir, une suprême loi,
Tu deviens son Dieu, sa Déesse;
Son encens en tous lieux ne fume que pour toi.
Atteste après cela les manes de ton Pere,
Et joint ce nouveau crime à tant d'autres commis,
Brave les Dieux, méprise leur colere,
Perfide, il n'est plus rien qui ne te soit permis.

Venus rit de ton inconſtance,
Tes ſermens violés ſont des jeux pour l'Amour,
Et les Nymphes, malgré toute leur innocence,
Pour ne te pas déplaire, en riront à leur tour.
Les enfans au berceau, qui ne font que de naître,
Semblent déja pour toi gémir & ſoupirer,
Et par leurs cris preſſans ne demander à croître
Que pour venir promptement t'adorer :
La jeune Epouſe appréhende ſans ceſſe
Que ta beauté n'arrache à ſes feux triomphans
Son jeune Epoux, l'objet de toute ſa tendreſſe;
Le Pere avare auſſi tremble pour ſes enfans.
Cependant, parmi tant d'allarmes,
Aucun de tes Amans n'oſe ſe révolter;
Ils t'aimeront toujours, & noyés dans leurs larmes,
Ils béniront le joug que tu leur fais porter.
Il n'eſt plus rien dans toute la nature
Qu'impunément tu ne puiſſes trahir;
Le Ciel t'accorde tout, Parjure,
Hors le triſte pouvoir de te faire haïr.



ODE XIV.

DU DEUXIEME LIVRE.

Eheu! fugaces, Poſtume, Poſtume, &c.

DU tems qui fuit, hélas! rien n'arrête le cours
La piété la plus ſolide
Ne ſauroit empêcher que la Parque homicide
Ne termine les plus beaux jours.
Les rides, ces témoins d'une prompte vieilleſſe,
Ces avant-coureurs de la mort,
Ne laiſſent à notre foibleſſe
Que peu d'inſtans à pleurer notre ſort.
Nous ne rendrions pas à nos deſirs propice
L'impitoyable Dieu qui commande aux Enfers,
Quand cent Taureaux en ſacrifice,
Tous les jours lui feroient offerts.
L'humble Berger, le ſuperbe Monarque,
Seront également au pouvoir de Pluton,
Et verront tour-à-tour, au ſortir de la Barque,
L'audacieux Titie, & l'affreux Gerion.

Ami, dérobons-nous aux fureurs de la guerre;
Dans un climat heureux, loin des flots mugissans,
Cherchons un Ciel serain, un petit coin de terre
Où de l'Automne même on méprise les vents;
Nous n'en verrons pas moins l'effroyable Cocite,
Sisiphe succombant sous un poids odieux,
L'infâme Danaus, & sa race maudite,
Sans relâche éprouvant l'inclémence des Dieux.
Il faut, il faut quitter cette Terre riante,
Qui présente à nos yeux tant de plaisirs divers,
Il faut abandonner cette Epouse charmante,
Ces Palais, ces canaux, ces jardins, toujours verts;
De tant d'arbres enfin, que l'art & la nature
Ont sauvé jusqu'ici de l'outrage des tems,
Le seul Cyprès, lui seul dans tes derniers instans
Te suivra dans la sépulture,
Et ce vin, sous cent clefs, renfermé sous tes yeux;
Un avide héritier, & sa nombreuse suite,
Laveront les parquets de ce vin qui mérite
D'être bu seulement à la table des Dieux.



ODE XXVI.

Du troisieme Livre.

Vixi puellis nuper idoneus, &c.

Sous les étendarts de l'Amour,
J'ai long-tems combattu, suivi de la victoire;
Mais aujourd'hui, Venus, pour assurer ma gloire,
Et prévenir un funeste retour,
Je viens malgré ce cœur qui gémit, qui soupire,
Aux pieds de vos Autels renoncer à ma Lyre.
Ses sons sans agrément, sans force & sans douceur,
Ne savent plus fléchir, ni désarmer un cœur;
Ces léviers, ces flambeaux désormais inutiles,
Et qu'autrefois je gardois avec soin,
Ces armes qui rendoient mes conquêtes faciles,
Les prenne qui voudra, je n'en ai plus besoin.
O grande Reine de Cithere,
La derniere faveur que j'exige de vous,
C'est qu'au moins une fois l'insensible Glicere
Puisse à son tour sentir votre juste courroux.

ODE I.

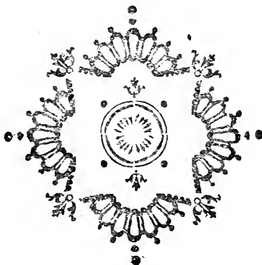
DU QUATRIEME LIVRE.

Intermissa Venus diu, &c.

A MES justes desirs, cessez d'être rébelle,
...nus, il faut enfin m'oublier pour jamais;
...rès avoir joui d'une si longue paix,
...e me déclarez point une guerre nouvelle.
...ne suis plus, hélas! le même que j'étois
...u tems de mes amours pour la jeune Climene,
...étois bien sûr alors des coups que je portois,
...e savois attaquer & triompher sans peine;
...es cheveux maintenant commencent à blanchir,
...ix lustres achevés n'ont-ils pas dû vous dire
...ue ce cœur endurci n'est plus propre à fléchir
...ous les barbares loix d'un tiranique empire.
Allez, volez, ne tardez pas;
Environnez cette aimable jeunesse,
Inspirez-lui toute votre tendresse,
...ue sous vos étendarts elle suive vos pas;

Que l'aimable Tircis soumette à votre empire:
Toutes ces farouches Beautés,
Dont l'injuste cœur ne respire
Que pour montrer leurs cruautés:
Que sur tous ses rivaux il ait la préférence,
Que le charmant objet dont son cœur est épris,
N'hésite plus à lui donner le prix;
Vous jugerez après de sa reconnoissance.
Un Temple magnifique en votre honneur construit,
Où l'encens fumera sans cesse,
De vos faveurs, grande Déesse,
Ne sera que le moindre fruit.
Là, des Amans heureux vous recevrez l'hommage;
Avec empressement ils viendront tour-à-tour,
De leurs tendres plaisirs vous retracer l'image.
Quelles douceurs pour Venus & l'Amour!
Pour moi, qui vois, qui sens qu'une ardeur mutuelle
Ne sauroit désormais répondre à mes desirs,
Je ne pousserai plus d'inutiles soupirs,
Je fuirai les rigueurs d'une Beauté cruelle;
Les jeux, les ris, Bacchus aussi bien que l'Amour,
N'ont plus pour moi les mêmes charmes.
Mais, Philis je verse des larmes,
Tu m'es présente & la nuit & le jour,
Pourquoi ma langue embarrassée,
Si savante autrefois à désarmer les cœurs,

Quand je te veux montrer l'excès de mes douleurs,
'efforce-t-elle envain d'exprimer ma pensée ?
a nuit tantôt je crois te voir entre mes bras,
Et tantôt tu me fuis, cruelle ;
Et plein de ma douleur mortelle,
e te suis en cent lieux que je ne connois pas.



ODE XV.

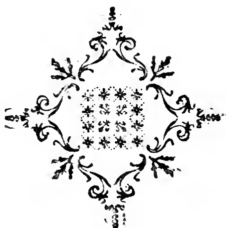
Du Livre des Epodes.

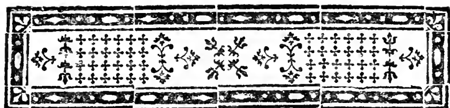
Nox erat, & Cœlo fulgebat Luna sereno, &c.

Le Ciel étoit ferein, & la Lune brillante
Se montroit au milieu des Aftres de la nuit.
Nére, te fouvient-il de cette nuit charmante?
De tes empreffemens, hélas! quel eft le fruit?
Toujours prête à brûler d'une flâme nouvelle,
Sans crainte d'offenfer les plus grands de nos Dieux,
Me ferrant dans tes bras, d'une amour mutuelle
Tu prenois à témoin & la Terre & les Cieux.
A ta honte, au mépris de toute ma tendreffe,
As-tu pu te réfoudre à me manquer de foi?
Après tant de fermens réitérés fans ceffe,
Et répétés mot à mot après moi.
Que tant qu'on verroit fur la terre
Les timides moutons apprehender les loups,
Tant que les vents aux flots déclareroient la guerre;

Tu rendrois de mon sort tout l'Univers jaloux ;
Que tant que le Fils de Latone ,
Environné des Zéphirs amoureux ,
Laisseroit par leur souffle agiter ses cheveux ,
Mon cœur te tiendroit lieu de Sceptre & de Couronne.
Tu ne sais pas encor jusqu'où va ma fierté.
Un jour , un jour viendra , qui n'est pas loin peut-être ,
Alors , je te ferai connoître
Ce que peut un Amant indignement traité.
Mon Rival à toute heure à mes yeux se présente ;
Tu l'aimes , je te fais horreur.
Ah , c'est trop balancer , il faut chercher un cœur
Qui sache encor brûler d'une flâme constante ;
Mais , ne présume pas qu'après m'être vengé ,
Tes charmes calmeront la fureur qui me guide :
Non , quand à mes genoux je te verrois , Perfide ,
Je rirois des tourmens de ton cœur affligé.
Toi , superbe Rival , qui , sur mon infortune ,
Fondes tant de momens & tant de jours heureux ,
Ne crains pas désormais qu'une flâme importune
Fasse le moindre obstacle au succès de tes vœux ,
Qu'en richesse , en savoir , nul mortel ne t'égale ,
Que le Pactole enfin ne coule que pour toi ,
Sois plus beau mille fois que Nirée & Cephale ,
Tu seras quelque jour plus à plaindre que moi.

Rebuté des mépris d'une indigne Maîtresse,
Toi-même, tu viendras m'annoncer tes malheurs;
Et tu me donneras, au fort de ta tristesse,
Le plaisir, à mon tour, de voir couler tes pleurs.





SATYRE D'HORACE.

Quî fit, Mecœnas, &c.

PARMI tant de mortels, ſe peut-il, Mecenas ;
Qüe nul ne ſoit content de ſon ſort ici bas ?
Ouvrage de ſon choix, ou du haſard, n'importe,
Le plus prudent ſe livre au torrent qui l'emporte,
Son deſtin, tel qu'il ſoit, lui paroît odieux,
Et croit être le ſeul à plaindre ſous les Cieux.
Heureux Marchands ! ainſi plein de ſes aventures,
S'écrie un vieux Soldat, en comptant ſes bleſſures.
Au contraire, un Marchand, triſte jouet du ſort,
Qu'un vent impétueux rejette loin du port,
Qui voit ſon bien & lui prêts à faire naufrage,
Se formant de la guerre une plus douce image,
Soldat il voudroit être au milieu des combats,
Et ne croit malheureux que ceux qui n'y ſont pas.
Au travers des périls, dit-il, couvert de gloire,

Où trouve en un moment la mort ou la victoire.
L'Avocat, consulté dès la pointe du jour,
Chez qui mille plaideurs vont heurter tour-à-tour:
Ne pourrai-je jamais au gré de mon envie,
Passer dans un Hameau le reste de ma vie?
Ce sont ses propres mots: attendez un moment.
Le Fermier que voici parle bien autrement.
Sous bonne caution, forcé de comparoître,
Saisi d'un noir chagrin dont il n'est plus le maître,
Il méprise des champs les tranquilles plaisirs,
La Ville est le seul but où tendent ses desirs;
Il croit du moins, il croit qu'un Habitant de Rome,
S'il n'est pas Dieu, du moins est au dessus de l'homme.
Fabius est le seul qui pourroit parcourir
Tant d'exemples pareils qui se viennent offrir:
Encor ce grand parleur se lasseroit sans doute.
Mais, pour ne perdre pas un seul moment, écoute.
Si quelque Dieu disoit à tous ces malheureux:
Me voici, je suis prêt à seconder vos vœux.
Toi, Soldat, rebuté des malheurs de la guerre,
Trafique désormais & sur mer & sur terre.
Toi, cent fois éveillé par le cri des plaideurs,
De labourer ton champ va goûter les douceurs;
Reconnoissez d'un Dieu la bonté souveraine,
Qui, changeant votre sort, veut finir votre peine;
Allez, retirez-vous. Mais, qu'est-ce que je vois?
Interdits & tremblans, ils pâlissent d'effroi,

Que

Que veulent-ils ? grands Dieux ! Jupiter en colere
Ne sauroit-il du moins leur apprendre à se taire ?
Ou se forcer lui-même à n'exaucer jamais
Tant de vœux à toute heure inutilement faits ?
Mais, de crainte qu'enfin quelqu'un ne vienne dire
Que je me plais sans cesse à badiner, à rire,
Quoiqu'un rieur souvent montre la vérité :
Et le jeune Disciple avec facilité,
Par de semblables jeux, a retenu d'un Maître
Ce qu'il n'eut pas compris par la force peut-être,
Sans plaisanter, je vais terminer mon discours.
Le Laboureur qui fend la terre tous les jours,
Ce Soldat affamé de sang & de pillage,
Ce Marchand qui ne craint les écueils ni l'orage,
Et ce Cabaretier, sans honneur & sans foi,
Qui se fait de tromper une suprême loi,
Aux plus rudes travaux exposent leur jeunesse,
Pour jouir, disent-ils, d'une heureuse vieillesse,
Et citent à l'envi, succombant sous le faix,
La fourmi dont l'exemple a pour eux tant d'attraits.
Diligente comme eux, avec soin elle amasse,
Et se forme un monceau du grain qu'elle ramasse,
Et fait à la faveur & du tems & des lieux,
Serrer, mettre à l'abri ce monceau précieux.
Mais, dès qu'elle prévoit la saison languissante,
Alors, libre de soins, tranquille, patiente,
Retirée, elle vit de ces biens amassés.

En usez-vous ainsi, malheureux insensés ?
Craignez-vous de l'été la chaleur dévorante ?
La flâme ni le fer, rien ne vous épouvante,
Et combien avez-vous au milieu des hivers,
Parcouru de pays, & traversé de mers ?
A toutes les douleurs votre ame inaccessible,
Ne présente à vos yeux rien qui ne soit possible,
Tant que votre voisin est plus riche que vous.
Mais ça, voyons, qu'un seul me réponde pour tous.
Toi donc, à ton repos qui déclare la guerre,
Toi, qui cache ton or au centre de la terre,
Plutôt que d'y toucher tu souffriras la faim,
Tu mourras! je ne puis comprendre ton dessein.
C'est le fruit de mes soins, pour peu que je l'altere....
Je t'entends, il suffit. Bondieu, quelle chimere!
Hé bien, soit, je le veux, tu le dissiperas.
Cet or, qu'a-t-il de beau, si tu ne t'en sers pas?
Qu'en veux-tu faire enfin ? On ne peut, quoi qu'on dise
Concevoir des mortels jusqu'où va la sottise.
Ton aire te rendra mille boisseaux ? Hé bien,
Ton ventre sera-t-il plus rempli que le mien ?
Cet esclave, chargé de grain ou de farine,
Courbé sous le fardeau, crois-tu qu'il s'imagine
Qu'il faut pour le nourrir plus de froment qu'à toi ?
O nature! tous ceux qui réverent ta loi,
Et qui de cent arpens ont retiré l'utile,
Ne font jamais de vœux pour en labourer mille,

Prendre en un grand monceau, c'eſt le plaiſir des Dieux.
Hé du moins une fois tâche d'ouvrir les yeux.
Si j'ai de quoi fournir aux beſoins de la vie,
Ton monceau, tel qu'il ſoit, doit-il me faire envie?
Pour étancher ma ſoif, ſi je cherchois de l'eau,
Ne trouverois-tu pas ridicule & nouveau,
Si je la refuſois d'une claire fontaine,
D'où je la puiſerois ſans péril & ſans peine,
Pour l'aller prendre au loin ſur des bords dangereux?
Que n'arrive-t-il point à tous ces malheureux,
Qui prétendent toujours nager dans l'abondance,
Qui, plus loin qu'il ne faut, portent leur eſpérance,
Qui fatiguent le Ciel de téméraires vœux?
L'Aufide les entraîne, & la rive avec eux.
Toi, mortel fortuné, que la raiſon éclaire,
Qui ne t'aveugles point des erreurs du vulgaire,
Et qui ſais diſcerner le mauvais & le bon,
Tu ne puiſeras point la fange & le limon;
Sur quelqu'opinion que l'inſenſé ſe fonde,
Tu n'iras point te perdre & t'abîmer dans l'onde.
Mais cependant ſans l'or, le mérite & le ſang
Ne trouvent aujourd'hui ni dignité ni rang.
Celui-ci ſans eſprit, ſans honneur, ſans naiſſance,
J'ai chez moi, dira-t-il, de l'or en abondance,
Mon or me tiendra lieu de toutes les vertus.
Que répondre? ſe taire, & ne l'écouter plus.
Indigne également de haine ou de colere,

Il faut l'abandonner à sa propre misere.
Certain homme autrefois chez les Athéniens,
Qu'une aveugle fortune avoit comblé de biens,
Insensible aux affronts, aux mépris, à l'injure,
Leur tenoit un discours de la même nature :
Sifflez, leur disoit-il, & faites pis encor,
Chez moi je m'applaudis en me roulant sur l'or.
Dans le milieu des eaux, Tantale cherche encore
A pouvoir assouvir la soif qui le dévore,
Et sa lévre tremblante en vain effleure l'eau.
Tu ris, change le nom, reconnois ton tableau.
La même avidité sans cesse te tourmente,
Tu dors les yeux ouverts & la bouche béante.
Cet or, qui t'a coûté tant de peine & de soin,
De ton inquiétude est encor le témoin ;
Veux-tu jusqu'au tombeau dans le trouble & la crainte
Le voir, l'envisager comme une chose sainte,
Ou comme ce tableau qu'un art ingénieux
A formé seulement pour le plaisir des yeux ?
De ce métal enfin ignore-tu l'usage ?
Tu l'apprendras, tu n'as qu'à consulter le sage,
Il te dira qu'il faut en acheter du pain,
De l'huile, du poisson, des herbes & du vin :
A ces choses joins-y celles dont la nature
Ne sauroit se passer sans honte & sans murmure,
Voilà ce qu'il en fait. Du reste, il t'est permis
D'en assister le pauvre, & servir tes amis.

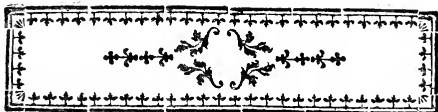
A quoi te sert, dis-moi, cette affreuse abondance ?
A veiller jour & nuit toujours dans la souffrance,
Redouter l'eau, le feu, le poison, les voleurs,
Promener ton esprit de malheurs en malheurs,
Dans ta propre maison soupçonner des pratiques,
Craindre d'être pillé par tous tes domestiques,
Que n'appréhende point ce misérable ? Ah, Dieux !
N'offrez, n'offrez jamais de tels biens à mes yeux.
Mais si d'un mal pressant le destin te menace ;
Ou si quelque venin te saisit ou te glace ;
La fortune à grand bruit appelle à ton secours,
Cent Médecins pour un conserveront tes jours,
Tout est en mouvement, Parens, Fils, Femme, Fille,
S'empressent à l'envi pour rendre à sa famille
Le Pere languissant déja près d'expirer ;
La mort est le seul bien qu'ils peuvent espérer ;
Tous ne veulent des Dieux que la fin de ta vie.
Et peuvent-ils, dis-moi, concevoir d'autre envie ?
Tes voisins, leurs enfans font les mêmes souhaits,
Et leur haine pour toi ne finira jamais.
Tu n'aimes que ton or ; dois-tu trouver étrange,
Résolu de croupir dans la boue & la fange,
Qu'on ne puisse estimer un homme tel que toi ?
Aime pour être aimé, c'est la premiere loi ;
Prétends-tu sans travail conserver la tendresse
D'un sincere parent qui pour toi s'intéresse,
Sans répondre du moins à son empressement ?

Tu t'abuses, mon cher, mais aussi follement
Que celui qui croiroit une chose facile,
De manier un âne, & le rendre docile,
Et dans le Champ de Mars l'accoutumer au frein.
Mais, crois-moi, ton bonheur est encor dans ta main.
Cesse donc de poursuivre un bien imaginaire,
Mets fin à tes travaux, joui de ton salaire;
Les Dieux t'ont accordé ce que tu demandois,
Plus promptement encor que tu ne l'attendois.
Certain Umidius revient à ma mémoire,
Dont je te veux compter la déplorable histoire.
Il avoit tant de bien, ce riche Umidius,
Qu'il mesuroit son or & ne le comptoit plus;
Mais, avare à tel point, qu'à peine est-il croyable
Qu'un siecle ait pu fournir un exemple semblable.
Vêtu comme il étoit, je te puis assurer
Qu'un esclave en plein jour n'eût osé se montrer;
Occupé de son bien, & sourd à la nature,
Pour l'augmenter mettant son ame à la torture,
Jusqu'à son dernier jour à lui-même inhumain,
De crainte d'en manquer se refusant du pain,
Il périt; & ta main, courageuse Affranchie,
Enleva d'un seul coup & sa crainte & sa vie.
Je me rends, & je vais en prodigalité
Surpasser Menius aujourd'hui si vanté,
Et de Momentanus je veux apprendre à vivre.
Ne sont-ce pas, dis-moi, des exemples à suivre?

D'un abîme sorti, tu cours sans t'arrêter
Dans un gouffre profond où tu vas te jetter ;
De ton raisonnement j'admire le caprice.
Quoi ! tu veux repousser un vice par un vice ?
Ne sais-tu pas qu'en l'une & l'autre extrêmité,
Le mensonge & l'erreur ont toujours habité ?
La nature a ses loix & ses bornes prescrites.
Le juste ne doit point enfreindre ses limites.
Cours & passe au de-là, tes soins sont superflus :
Le vertueux, le vrai ne s'y rencontrent plus.
Faut-il donc, je reprends ma premiere pensée,
Que par-tout à nos yeux l'équité soit blessée ?
L'Avare de son sort se plaint à chaque instant,
Le plus sage de nous n'en fait-il pas autant ?
Ce que nous possédons est vil & méprisable,
Ailleurs, tout nous paroît d'un prix inestimable.
Le troupeau d'un voisin est plus gras que le tien,
Il n'est plus à tes yeux de bonheur que le sien.
L'aveugle ambition nous aveugle, nous tue.
Ah ! plus loin qu'il ne faut, ne porte point ta vue ;
Vois au-dessous de toi cent mille malheureux,
Qui, pour te ressembler, font sans cesse des vœux.
Le Ciel seconde-t-il ton dessein téméraire,
Demain autre souhait, autre demande à faire ;
Qu'un plus riche que toi se montre en ton chemin,
De tes empressemens on ne voit plus la fin :
Tel cet autre paroît, quand à perte d'haleine,

Ses chevaux en ſueur l'emportent dans l'Arene.
Faites, grand Appollon, dit cet ambitieux,
Que je paſſe ce char qui ſe montre à mes yeux;
Ses vœux ſont exaucés, un ſecond ſe préſente;
Eſt-il encor vainqueur ? un troiſieme le tente.
Il mépriſe déja les chars qu'il a paſſés,
Il triomphe de deux, mais ce n'eſt pas aſſez;
De ce dernier dépend le prix & la couronne.
C'eſt ainſi que jamais nous ne voyons perſonne
Qui ſorte de la vie ainſi que d'un feſtin.
Mais, qu'y faire? tels ſont les ordres du deſtin.
La folle ambition, l'avarice, l'envie,
Juſqu'au dernier ſoupir, accompagnent la vie.
C'en eſt trop, finiſſons. Quelqu'un dans ſon chagrin,
Diroit que j'ai pillé le chaſſieux Criſpin.





AUTRES POESIES.

SOUHAITS AMOUREUX.

Dans une douce ſolitude,
Je paſſois de tranquilles jours ;
Et loin du tumulte des Cours ,
De la vertu je faiſois mon étude ,
Mon cœur ne pouſſoit plus d'inutiles ſoupirs ;
Toutes les paſſions me ſembloient mépriſables ,
Au-deſſus de mes ſens j'élevois mes deſirs ,
J'aſpirois à des biens ſolides & durables.
L'Amour a renverſé de ſi juſtes projets ,
Aux attraits de Philis toute ma vertu cede.
J'appelle en vain la raiſon à mon aide ;

Je ſens mon cœur percé de mille & mille traits.
Outre le feu qui me dévore,
Je ne puis réſiſter à d'injuſtes mépris.
Mille ſoupçons jaloux irritent mes eſprits;
L'ambition revient me tourmenter encore.
Je n'examine plus ſi l'éclat des grandeurs,
Le rang, les dignités que maintenant j'admire;
Tous ces biens après quoi ſans ceſſe je ſoupire,
N'ont que de vains brillans & de fauſſes lueurs.
J'implore à genoux la Fortune,
Elle eſt toujours devant mes yeux,
Je la preſſe, je l'importune.
Rien ne peut aſſouvir mon cœur ambitieux.
Philis, depuis le jour que je vous ai connue;
Mes ſuperbes deſirs ne ſauroient ſe borner;
Je voudrois avoir tout ce qui s'offre à ma vue,
Et je ne le voudrois que pour vous le donner.



CHANSON.

BERGERS, reprenez vos houlettes,
Songez à vos troupeaux,
Laissez-là vos musettes,
Quittez vos chalumeaux.
Ne chantez plus mes tendres chansonnettes,
Elles n'ont pour moi nul appas;
Celle pour qui je les ai faites,
Ne les écoute pas.

AUTRE CHANSON.

AH, que ne vous ai-je offensée!
Que n'ai-je mérité votre injuste courroux!
L'espoir de mon pardon, pleurant à vos genoux,
Calmeroit mon ame insensée.
Mais, quand je vois que mon ardeur
S'efforce à vous prouver mon amour, ma constance;
A quoi puis-je imputer, qu'à votre indifférence,
Vos mépris & votre froideur?

AUTRE CHANSON.

Craignez-vous les frimats, les vents, & les orages?
Petits oiseaux, l'hiver détruit-il vos amours?
Je n'entends plus vos doux ramages,
N'aimez-vous que dans les beaux jours?
Pour moi, qu'il grêle, ou qu'il vente, ou qu'il tonne;
Que la terre à mes yeux n'offre que des glaçons,
A mon destin je m'abandonne;
J'aime & chante Silvie en toutes les saisons.

AUTRE CHANSON.

Si je n'ai pu vous faire entendre
Comment je voulois être aimé,
Du moins, je saurai vous apprendre
Ce que vous doit un cœur que vous avez charmé.



ADIEU.

Tu vas partir, mon aimable Silvie,
Avec le cœur de ton Amant:
Hé, quoi! se pourra-t-il qu'en ce triste moment
Tu ne songeras point à me sauver la vie?
Pour me la conserver l'Amour n'a qu'un moyen;
C'est de mettre ton cœur à la place du mien.



REPONSE A SILVIE,

Qui m'écrivoit que c'étoit avec ſon cœur que je reſpirois.

SI c'eſt votre cœur qui m'anime,
Donnez-lui toute votre eſtime,
Il n'eſt occupé que de vous.
Le mien ne me ſert pas de même;
Et contre lui je ſuis tellement en courroux,
D'avoir ſi peu de ſoin de celui qui vous aime,
Que loin de le redemander,
Je jure qu'à jamais vous pouvez le garder;
Que vous ne devez point ſonger à me le rendre,
Ce cœur que je ne puis & ne veux plus reprendre.



A MADAME ***.

QUE cet air noble eſt dangereux !
Mon cœur depuis long-tems ſeroit votre conquête,
S'il eut oſé vous déclarer ſes feux :
Votre beauté l'attire, & le reſpect l'arrête,

MADRIGAL.

N'OPPOSONS déſormais à nos fiers ennemis
Que deux cœurs tendres & fidelles :
Nous les verrons bientôt ou vaincus ou ſoumis,
Admirer à l'envi nos ardeurs mutuelles,
Et contraints d'avouer, laſſés de nous trahir,
Que nous aimons bien mieux qu'ils ne ſavent haïr.



CHANSON.

Charmans rossignols, taisez-vous,
Je suis seul avec ma Bergere.
Je crains les curieux autant que les jaloux;
Vos chants si tendres & doux
Pourroient les attirer dans ce bois solitaire.
Charmans rossignols, taisez-vous,
Je suis seul avec ma Bergere



A SILVIE.

A SILVIE.

DEFIEZ-VOUS, mon aimable Silvie,
un Amant toujours prêt à lire dans vos yeux ;
vous plaire celui qui borne son envie,
est pas toujours celui qui sait aimer le mieux.
ais, celui qui, rempli de l'objet qu'il adore,
: pense qu'à l'ardeur dont il se sent brûler,
nbrasé, consumé du feu qui le dévore,
ui n'a presque jamais la force de parler,
ui ne fait que languir, soupirer ou se taire,
r la foi des sermens qui n'ose s'assurer,
qui passe les jours que l'autre a pour lui plaire,
Le plus souvent à se désespérer :
Voilà celui, mon aimable Silvie,
Que votre cœur doit préférer :
Celui qui dans toute sa vie
e trouve de moment que pour vous adorer.



LETTRE.

Seul dans ma chambre retiré,
L'ame pleine d'amour & de mélancolie,
Le cœur vivement pénétré,
Je vais entretenir mon aimable Silvie.
Mufes, ne tardez point, fecondez mes efforts;
Ne m'offrez rien qui ne foit digne d'elle,
A mes accens prêtez vos plus tendres accords.
Je vous attends, Troupe immortelle;
De grace, accordez-moi ces tons pleins de douceur,
Que jadis vous daigniez infpirer à Catule;
Ne me refufez pas cette infigne faveur,
Je la demande au nom du beau feu qui me brûle.
Comme lui ne pourrai-je un jour
Faire chanter du couchant à l'aurore,
Et la grandeur de mon amour,
Et les divins attraits de celle que j'adore?
Ce tendre Amant trouva grace devant vos yeux,
Pour chanter le nom de Lefbie;
Ah, Mufes, croyez-moi, j'en attefte les Dieux,
Il l'aimoit beaucoup moins que je n'aime Silvie.
Si vous ne voulez pas en croire mes fermens,

Ni l'ennui que me cauſe une abſence mortelle,
Voyez, Muſes, voyez couler à tous momens!
Les pleurs que je verſe pour elle.
Je ne dors plus ni la nuit ni le jour,
Et ſon image en mon ame tracée,
Par les mains du plus tendre Amour,
S'offre ſans ceſſe à ma triſte penſée.
Quand je ſuis ſeul, pour flatter ma douleur,
Je nomme mille fois cet objet qui me touche;
Mais, ce beau nom, ſorti mille fois de ma bouche,
N'en demeure pas moins dans le fond de mon cœur.
Si par haſard ce nom vient frapper mon oreille,
Mes ſens d'abord ſont éperdus;
Je ne ſais ſi je dors, je ne ſais ſi je veille,
Je tremble, je pâlis & ne me connois plus;
Je deviens ſombre & ſolitaire,
Et cependant la nuit me fait horreur,
Et le jour ne ſauroit me plaire,
Privé de ces beaux yeux qui m'ont percé le cœur.
Que j'ai compté de jours depuis que ma Maîtreſſe
N'eſt plus auprès de ſon Amant!
Muſes, jugez par ma tendreſſe,
De la rigueur de mon tourment.
Je ne puis réſiſter à mon inquiétude,
Si vous ne m'accordez votre divin ſecours,
Pour chanter dans ma ſolitude
Le digne objet de mes amours.

Mais, il me ſemble que Thalie
N'eſt pas inexorable à mes juſtes deſirs;
Elle s'émeut au nom de ma belle Silvie,
Elle ſemble répondre à mes tendres ſoupirs,
Elle ouvre enfin ſa bouche ſi charmante,
Pour me parler au nom de ſes ſavantes Sœurs,
Et par ſa voix délicate & touchante,
Elle veut, mais envain, appaiſer mes douleurs.
Tes vœux ſont exaucés, dit-elle,
Mais, ne prétends pas qu'aujourd'hui
Tu chanteras Silvie adorable, fidelle,
Ne ſonge maintenant qu'à charmer ſon ennui.
Tes yeux inceſſamment ſont baignés de tes larmes.
Quand Silvie elle même aura ſéché tes pleurs;
Alors, pour étaler ſon eſprit & ſes charmes,
Tu ne manqueras pas des plus vives couleurs.
Dans ce jardin ſuperbe où l'Amour ſeul t'amene,
Je viens t'offrir un rendez-vous;
Là, nous n'épargnerons ni le tems ni la peine,
Pour un ſi beau ſujet & ſi digne de nous.



CHANSON.

Sommeil, reserve tes pavos
Pour ces malheureux qui t'implorent;
Qui, méprisés des Beautés qu'ils adorent;
Regardent comme un bien un instant de repos.
Pour moi qui suis aimé de ma chere Silvie,
Je joins pour y rêver & les nuits & les jours;
N'ôte pas ce plaisir à mon ame ravie,
Ou fais que dans tes bras je la trouve toujours.

MADRIGAL.

Helas! Silvie, hélas! si-tôt que je vous quitte;
Du retour le plus prompt je ne suis point flatté;
Et l'affreuse douleur, qui dans l'instant m'agite,
Me présente un moment comme une éternité.



LETTRE.

AH, si vous ignorez, mon aimable Silvie,
L'amour, le tendre amour que je ressens pour vous,
Du plus affreux destin je méprise les coups;
Si de ce tendre amour vous doutez un moment,
Et je ne prendrai plus aucun soin de ma vie.
Si vous croyez encor qu'un si beau feu s'altere,
Si vous le soupçonnez du moindre changement,
Je ne dois plus songer qu'à mourir ou me taire.
Hélas! que vois-je en moi qui vous puisse arrêter,
Quand vous soupçonnez ma tendresse,
Quand mes pleurs, mes soupirs, ma profonde tristesse,
Ne retrouvent plus l'art de se faire écouter?
Mes yeux n'ont plus pour vous que de l'indifférence!
Ciel! un pareil outrage a-t-il pu voir le jour?
De tant de maux soufferts quelle est la récompense?
Quel effroyable nom donnez-vous à l'amour?
Vous voyez de trop loin le beau feu qui m'emflâme;
Approchez, approchez de ce cœur embrasé,
Et vous ressentirez jusqu'au fond de votre ame
Ce feu que l'Amour même a si bien attisé.
Vous en jugerez mieux alors & par vous-même;

Et je ne craindrai plus de perdre votre cœur,
Lorſque je n'aurai plus la funeſte douleur
De vous voir ignorer à quel point je vous aime.
Rien ne pourra vous ébranler,
Quand vous ſaurez le prix du cœur que je vous donne;
Un Rival à vos pieds, orné d'une Couronne,
N'auroit pas le pouvoir de me faire trembler.
Dépouillé des attraits d'une aimable jeuneſſe,
Les rides de mon front ne pourront m'allarmer,
Malgré mes cheveux gris je prétends vous charmer;
Je ſerai trop payé de ma ſeule tendreſſe.
Sous des arbres touffus, de tous les tems plantés
Pour braver du Soleil l'affreuſe violence,
Je ſuis venu chercher de l'ombre & du ſilence,
Pour écrire ces vers que l'Amour a dictés.



À MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS,

POUR le prier de ne point retrancher d'un cinquieme la Pension de cinq cens écus, que le feu Roi m'avoit accordée.

LETTRE.

GRAND Prince, aussi juste qu'aimable,
Me sera-t-il permis de vous représenter
L'état funeste & déplorable
Où cent écus de moins me vont précipiter?
Hélas! vous n'avez qu'à me suivre,
Vous saurez ce que je faisois
De cinq cens écus que j'avois.
Il m'en falloit deux cens pour vivre,
Sur ces deux cens je me chauffois;
Pour cent autre je me logeois,
Pour cent encor je m'habillois.
Reste à cent que je réservois

Pour

Pour acheter quelque bon Livre.
Voyez à quel chagrin me livre
Le plus petit retranchement.
Ne point manger, vivre ſans logement,
Sans Livre ou ſans habit, cela n'eſt pas poſſible;
Et ce feroit, grand Prince, une choſe terrible
Que moi, qui n'eut jamais de plus preſſant deſir
Que celui de vous plaire & de vous obéir,
Je manquaſſe aujourd'hui des choſes néceſſaires;
Cent écus retranchés dérangent mes affaires.
Et qu'il ne liſe point, dira quelque butord;
Si je ne lis point, je ſuis mort.



BOUQUET

A S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

LE JOUR DE SAINT LOUIS.

Dans ce beau jour où le Parnasse
Fait retentir votre grand nom,
En vain j'ai parcouru tout le sacré Valon,
Devant le Dieu des vers je n'ai pu trouver grace.
Je l'ai prié cent & cent fois
De m'aider à chanter le nom de Lodoïse,
Et, dans cette grande entreprise,
De joindre sa Lire à ma voix.
A ces mots, ne pouvant retenir sa colere,
Ciel ! quels regards a-t-il lancé sur moi ?
Ne m'approche pas, téméraire,

Ce fardeau, m'a-t-il dit, eſt trop péſant pour toi.
Malgré ce Dieu qui m'épouvante,
Je fais des efforts ſuperflus;
Mais, pluſque moi, timide, obéiſſante,
Ma Muſe m'abandonne, & ne m'écoute plus:
Je l'importune, je la preſſe,
Elle n'oſe me ſecourir.
Au lieu de vers, grande Princeſſe,
Que pourrai-je donc vous offrir?
Dans un illuſtre rang ſi le ſort m'eût fait naître,
Si le Ciel m'eût rendu le Maître
De ces riches climats qui produiſent encor
Les perles, les rubis, les diamans & l'or,
Tout ce que l'Inde a de plus rare,
Je l'étallerois à vos yeux,
Et ferois aujourd'hui l'ornement de ces lieux,
Des beautés dont elle ſe pare.
Ces chefs-d'œuvres des Grecs, ou de marbre ou d'airain,
Héros ou Dieux, au gré de leur caprice,
Dont ils éterniſoient les vertus & les vices,
Par le ſecours d'une ſavante main,
Vos veſtibules, vos portiques,
Vos cours, vos ſalons, vos jardins,
Seroient ornés de ces antiques
Qui bravent encor les deſtins.
Mais, où m'emporte un tranſport téméraire?
L'abondance eſt dans ce Palais;

Le grand Prince qui fait vous plaire
Prévient jusques à vos souhaits.
Dans quels égaremens mon esprit s'abandonne !
Pourquoi former tant de vœux impuissans ?
Aux enfans de nos Dieux, apprend que l'on ne donne
Qu'un cœur soumis & de l'encens.
Songe à réprimer ton audace,
Ecoute au moins la raison une fois ;
Ne tarde point, cours implorer ta grace,
Et parle comme tu le dois.
Aborde Lodoïse avec un air modeste,
De t'écouter peut être elle aura la bonté ;
Alors, fais seulement des vœux pour sa santé,
Ses destins ont pris soin du reste.



LETTRE

A S. A. S.

MADAME LA DUCHESSE DU MAINE,

Sur la commiſſion qu'elle me fit l'honneur de me donner, de lui chercher un Corneille, *un* Moliere *& un* Racine, *de la meilleure Edition.*

Pour m'acquitter de ma commiſſion,
Princeſſe, en vain, j'ai fait une fidelle enquête,
D'un Corneille correct, & dont l'impreſſion
N'offre rien à l'œil qui l'arrête.
J'avois fait choix d'un Relieur,
Dubois m'avoit promis merveille;
Ainſi, je me flattois d'avoir bientôt l'honneur

De vous offrir les Œuvres de Corneille.
Mais hélas ! je ne sais comment
Ce bon-homme aux Enfers a découvert la chose ;
Mais, je sais bien qu'à mes vœux il s'oppose,
Et me ravit un honneur si charmant.
Moliere, ce fameux Moliere,
Est parti des Enfers dans le même dessein,
Tous deux sont arrivés leurs Œuvres à la main,
Tous deux en même tems ont revu la lumiere.
Princesse, en qui le Ciel a mis tous ses Trésors,
Qu'à bon droit la France révére ;
Jusqu'aux Enfers déja les Morts
A l'envi cherchent à vous plaire ;
Mais, permettez-moi de finir
Le récit de mon aventure :
Voyez troubler pour vous l'ordre de la nature ;
Pour vous, voyez dans Sceaux trois ombres revenir.
A-peine un foible jour désilloit ma paupiere,
Le grand Corneille & l'illustre Moliere,
Ces deux Poètes si vantés,
A mes yeux se sont présentés :
Racine marchoit à leur suite,
J'en suis oculaire témoin,
Et malgré son rare mérite,
Il ne les suivoit que de loin.
Malgré mon trouble & ma crainte profonde,
Continuellement je les ai regardés,

Non, sans quelque plaisir de voir qu'en l'autre monde
Bien mieux qu'ici les rangs étoient gardés.
Corneille le premier a rompu le silence ;
Et de ce même ton & de la même voix,
Dont il faisoit parler les Romains autrefois,
Donne-moi, m'a-t il dit, un moment d'audience.
Ne tarde point, va, cours présenter de ma part
A cette éloquente Princesse,
Qui découvre si bien les secrets de mon art,
Mes Œuvres de nouveau remises sous la Presse.
Moliere d'un air gracieux,
Et moitié vers & moitié prose,
M'a fait entendre de son mieux
Qu'il souhaitoit la même chose.
Racine s'exhalant en termes superflus,
A pris son style pathétique,
Et déployé toute sa réthorique,
Pour me prier.... N'en parlons plus,
Voici leurs Œuvres que j'apporte,
Corrigés de la bonne sorte ;
Je ne prétends avec eux disputer,
Que la gloire & l'honneur de vous les réciter.

Si vous trouvez mes vers mauvais,
Ouvrez, Princesse, ouvrez ces livres admirables ;
Vous en verrez d'incomparables,
Et qui vivront bien plus que ceux qui les ont faits.

LETTRE

A MONSIEUR

DE L. C.

Qui me sollicitoit de venir à la Cour, pour y faire voir que je n'avois pas perdu l'esprit, comme de certaines gens le disoient; & montrer en même tems que je n'étois pas attaqué d'une maladie fâcheuse, comme d'autres le prétendoient.

Veux-tu savoir ce que je fais
Dans mon petit hermitage?
J'apprends à devenir sage,
Il vaut mieux tard que jamais.
Mais, puis-je exécuter ce que je me propose,
Et ne point craindre un funeste retour,

Si je ne fuis fur toute chofe
Et le grand monde, & la Cour?
Dans mon défert laiffe-moi donc de grace,
J'ai réfolu d'y terminer mon fort,
Ne faut-il pas mettre un efpace
Entre la vie & la mort?
Que de jours ont fuivi le jour qui m'a vu naître,
Tout paffe, un inftant voit l'autre s'évanouir;
Laifferai-je échapper un tems bien court peut-être,
Sans penfer à celui qui m'en laiffe jouir?
Mes cheveux gris, ma fanté, tout me preffe
De profiter d un inftant précieux,
Et le Livre de la Sageffe
M'ouvre à la fin & le cœur & les yeux.
Ce Livre, mon unique étude,
Ce Livre révéré des hommes tels que toi,
Me retient dans ma folitude,
Pour ne dépendre plus que du Ciel & de moi.
Dans cette innocente retraite,
Où fans trouble je vois naître & mourir le jour,
Penfes-tu que je m'inquiete
De tout ce que de moi l'on publie à la Cour?
Je fuis fou, difent-ils, à tant de complaifance
Ils attachent un digne prix;
Je n'ai pour toute récompenfe,
Que l'injure jointe au mépris.
Et cependant tu veux que dans ce lieu funefte,

A tes conſeils aveuglément ſoumis,
J'aille montrer que je n'ai pas la peſte,
Ou quelque choſe encor de pis.
Ne veux-tu point que j'aille encore,
Agité, tremblant & confus,
Baiſer la main de qui me deshonore;
Je fuis le courtiſan & ne l'encenſe plus.
Que déſormais il ſe leve, il ſe couche,
On ne me verra plus des grandeurs enivré,
Toujours la louange à la bouche,
L'empoiſonner contre mon gré.
Je renonce à la flatterie.
D'un ſtupide admirer l'eſprit,
Applaudir à tout ce qu'il dit,
C'eſt éloigné du vrai paſſer toute ſa vie.
Flatté d'un légitime eſpoir,
Combien de fois, contre toute apparence...
Juſte Ciel ! que d'objets s'offrent à ma vengeance,
Quatre coups de crayon qu'ils feroient beaux à voir!
Mais, taiſons-nous, il faut ſe faire violence;
Et maintenant ſoumiſe à d'autres loix,
Ma Muſe, obéiſſez, forcez-vous au ſilence,
Rendez gloire à celui dont j'écoute la voix.



REPONSE

A une Lettre écrite en vers par une Dame.

NE vous informez point, Muse, dans quel langage
J'écris à la Beauté dont mon cœur est épris ;
De vos austeres loix je ne suis plus l'usage,
C'est à l'Amour que j'obéis.
Nommez-moi, j'y consens, insensé, téméraire ;
Menacez, étalez le péril à mes yeux,
Je ne crains point votre colere,
Je porte dans mon cœur le plus puissant des Dieux.
Il sait bien mieux que vous ce qu'il faut taire ou dire ;
Sous ce Maître on n'a plus la peine de rêver,
Je n'écris que ce qu'il m'inspire,
Ce Dieu prendra le soin de le faire approuver.
Je ne cherche plus la justesse,
L'ordre, l'élégance & le tour ;
Un style figuré le blesse,
Le plus simple est toujours le plus propre à l'Amour.
Rempli du feu qui me dévore,
Je pourrai désormais sans vous faire ma cour ;

Dire à la Beauté que j'adore
Que je brûle pour elle & la nuit & le jour.
Ces mots suivis d'une mauvaise rime,
Et cent & cent fois répétés,
N'auront rien que de grand, de tendre & de sublime,
Quand l'Amour les aura dictés.
Si je dis, si j'écris à Philis que je l'aime,
Que je veux vivre & mourir sous ses loix,
Aussi-tôt ce Dieu vient lui-même
Pour me prêter sa main aussi-bien que sa voix,
Il a pour cet objet, qui m'occupe sans cesse,
Même empressement, même ardeur,
Et c'est lui qui prend soin de nourrir sa tendresse
Des mêmes sentimens dont il remplit mon cœur.
Si l'absence me force à répandre des larmes,
Elle partage mon tourment;
Et pour dissiper nos allarmes,
Il ne faut que nous voir, nous parler un moment.
Je l'obtiens aujourd'hui ce moment favorable,
Je touche à ce moment propice à mes desirs.
Quel sort au mien est préférable!
A qui prépare-t-on de semblables plaisirs!
Ne vous attendez pas, Muse, que j'ose dire
Tout ce que l'Amour nous inspire,
Quand sous les mêmes toits & dans les mêmes lieux,
Il anime nos cœurs, notre bouche & nos yeux.
Des mysteres secrets d'une ardeur mutuelle,

Il ne m'eſt pas permis de vous entretenir ;
Muſe, ſéparons-nous, il eſt tems de finir,
L'inſtant preſſe, & l'Amour m'appelle.

Mortels, à qui l'on fait la cour,
Mon deſtin vous feroit envie,
Si j'avois le pouvoir de prolonger ce jour,
Juſqu'au terme fatal qui doit finir ma vie.

Philis, unique objet de mes tendres ſouhaits,
Ne tardez point, je pars, hâtez-vous de vous rendre
Dans ces lieux fortunés, où je vais vous attendre,
Pour vous y retrouver plus belle que jamais.
Mais, venez-y de grace ſans parure,
Les ornemens ſont faits pour de moindres appas,
L'art ne ſauroit en vous embellir la nature.
Partez, que l'Amour vole & conduiſe vos pas.



MADRIGAL

POUR

MADEMOISELLE D...

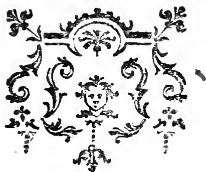
Qui devoit repréſenter Iphigénie pour être reçue dans la Troupe du Roi, où je devois repréſenter Achille.

A MADAME

LA DAUPHINE.

Dans l'Aulide autrefois la triſte Iphigénie,
Sous le fer de Calchas étoit prête à périr;
Ainſi ſe terminoit ſon innocente vie,
Quand Diane parut, & vint la ſecourir.
Une autre Iphigénie en ces lieux amenée,
N'oſe eſpérer le même ſort;

Le Sacrifice eſt prêt, la victime eſt ornée,
Elle n'attend plus que la mort.
En vain elle eſt aimable, elle eſt jeune, elle eſt belle,
Achille même en vain ſe déclare pour elle,
Il faut pour la ſauver un ſecours plus puiſſant.
Ah, s'il ne faut qu'un Dieu dans ce danger preſſant;
Iphigénie, allez à ma Princeſſe;
Et peut-être qu'à votre tour
Vous trouverez en elle une Déeſſe,
Qui vous conſervera le jour.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE PRINCE,

Qui disoit que je n'avois pas fait le Madrigal précédent.

MADRIGAL.

Ce Madrigal est bon, mais, il n'est pas de moi :
Prince, vous l'avez dit, on commence à le croire.
Ah ! digne Fille de mémoire,
Muse, qui m'as aidé, je m'en rapporte à toi.
De me faire un pareil outrage,
S'il arrive jamais à quelque autre que vous,
Il apprendra par mon langage
Qu'Apollon quelquefois peut servir mon courroux.
Mais, Prince, oserai-je le dire,
Instruit de ce qu'on doit au Sang dont vous sortez,

Sans respecter enfin le nom que vous portez,
J'ai pris pour me venger la plume pour écrire.
Mais jamais rien, il le faut avouer,
Ne m'a paru si difficile;
Je n'ai pu faire un vers : j'en aurois trouvé mille
S'il n'eût fallu que vous louer.

CHANSON.

Je suis aimé de celle à qui j'ai voulu plaire,
Jamais le Ciel ne fit un plus heureux Amant,
Vous n'avez plus, grands Dieux, qu'une grace à me faire.
Si son cœur quelque jour devenoit inconstant,
Si sous les loix d'un autre il faut qu'elle se range,
Faites-moi mourir un moment
Avant qu'elle change.

Fin du troisieme & dernier Tome.

APPROBATION.

J'ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, les *Œuvres de Regnard*, *de Baron*, *& de Dancourt*, & je crois que cette nouvelle Edition ſera bien reçue du Public. A Paris, ce 22 Décembre 1757.

GIBERT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils,& autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé JEAN LUC NYON fils, Libraire à Paris, ancien Adjoint de ſa Communauté, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public des ouvrages qui ont pour titre, *Œuvres de Regnard*, *de Dancourt*, *& de Baron*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages, autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre, & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere

dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Regître de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le Contrescel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits, qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur de Lamoignon ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayant cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, foi soit ajoutée comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraire. Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Versailles, le deuxieme jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-huit, & de notre Regne le quarante-troisieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

J'ai cédé à Madame Veuve Gandouin & Compagnie, les droits qu'ils ont dans la présente Permission, pour en jouir chacuns suivant leurs parts & portions. A Paris le 6 Mars 1758. NYON.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre XIV de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 309, fol. 280, conformément aux anciens Règlemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, le 7 Mars 1758.

P. G. LEMERCIER, Syndic.





